SG

ODES
D'ANACRÉON

TRAD.
PAR
GAIL

ODES

D'ANACRÉON,

TRADUITES EN FRANÇOIS.

SE TROUVE

Chez l'auteur, au College de France, Place Cambrai.



Lebarbier del. C. S. Gaucher incid. A. R. V.

ODES
D'ANACRÉON,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

AVEC LE TEXTE GREC, LA VERSION LATINE,
DES NOTES CRITIQUES, ET DEUX DISSERTATIONS.

PAR LE CITOYEN GAIL,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE GRECQUE
AU COLLEGE DE FRANCE.

Avec estampes, odes grecques mises en musique par Gossec, Méhul, le Sueur, et Chérubini; et un discours sur la musique grecque.

ÉDITION PLUS COMPLETE QUE TOUTES CELLES QUI ONT PARU JUSQU'À CE JOUR.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ.

AN VII.

DISSERTATION

HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR ANACRÉON.

Anacréon étoit de Téos[1], ville d'Ionie, et non de Téium, sur le Pont-Euxin, comme quelques savants l'ont prétendu. On sait qu'il naquit[2] au temps où Polycrate régnoit à Samos, où Hipparchus jouissoit à Athenes d'une domination usurpée : mais on ne s'accorde pas sur le nom de son pere[3], que l'on fait descendre par Solon de la famille de Codrus; erreur[4] commise par Baxter, Anne Dacier, Moutonnet, A*, et autres, qui

(1) Un traducteur moderne écrit, je ne sais pourquoi, *Anacréon de Théos*.

(2) Dans quelle olympiade? c'est ce qu'il n'est pas aisé de déterminer. Dirai-je avec Lefebvre que c'est dans la soixante-douzieme olympiade, lorsqu'Eusebe choisit la soixante-deuxieme, et que la cinquante-deuxieme est indiquée par Suidas dans un texte probablement corrompu?

(3) On en nomme jusqu'à quatre: Scytinus, Lumelus, Aristocritus, Parthenius. Sa mere s'appeloit Eetia.

(4) Lors de ma premiere édition, je ne m'étois point apperçu de cette erreur; mais depuis j'ai lu Platon, dialogue *de la Tempérance*. Ce que l'on y voit, c'est que

ont puisé ces prétendus titres de noblesse dans une fausse interprétation donnée par son commentateur Jean de Serres.

Il est parvenu jusqu'à nous peu de détails sur sa vie; mais des savants modernes y ont suppléé par la fécondité de leur imagination. Ainsi lorsque Platon, dans son Hipparque, dit que Pisistrate fit venir Anacréon en lui envoyant un vaisseau de cinquante rames, Tanneguy Lefebvre ajoute, sur l'autorité de Platon, qui n'en dit pas un mot, que « Pisistrate lui envoya des lettres fort obligeantes « par lesquelles il le conjuroit de passer la mer « Égée, et de faire un voyage à Athenes, en l'assurant que sa *vertu* trouveroit là des admirateurs « qui ne connoissoient pas mal le prix des belles « compositions et le mérite des personnes rares ». Ainsi lorsqu'Hérodote, liv. III, chap. 121, nous dit qu'Anacréon étoit dans la chambre[1] de Polycrate durant l'audience qui fut donnée au héraut du satrape Oroétès, le même Lefebvre avance que

la famille paternelle de Charmides avoit été louée par Solon, Anacréon, et plusieurs autres, comme ayant possédé éminemment les avantages de la beauté, de la vertu, etc.

(1) Quelque temps après son arrivée à Samos, il reçut de Polycrate cinq talents d'or, qu'il renvoya, dit-on, ne pouvant dormir à cause de cette somme. Je ne garantis pas cette anecdote, qui est probablement le type et le fond de la fable du *Savetier et du Financier*.

« Polycrate, tyran de Samos, tint d'ordinaire « Anacréon auprès de sa personne, et voulut qu'il « eût part à ses affaires et en ses plaisirs ». Infidé= lité aussi commise par Lylius Gyraldus, qui fait dire à Hérodote ce que je n'y vois point: *Ita ut ei (Polycrati) frequentissime assisteret, quod scribit Herodotus.* De là Anne Dacier, enchérissant sur son pere, fait d'Anacréon un conseiller d'état; idée risible adoptée par Lafosse, par Poinsinet de Sivry, par Longepierre lui-même, poëte médiocre, mais critique estimable. De là encore Moutonnet, litté= rateur d'ailleurs très judicieux, a conclu que Polycrate admettoit Anacréon dans son intimité, et que notre poëte en récompense rendit le tyran plus doux, plus humain, et qu'il contribua beau= coup à diminuer son faste et sa hauteur. Parlerai= je d'une petite piece intitulée *Anacréon citoyen,* piece imprimée en 1774, et attribuée à ce célebre Desyvetaux qui se fit berger à la fin de sa vie? Non, il n'est pas d'absurdités où ne soient tombés les commentateurs. Ils sont allés jusqu'à prétendre qu'il étoit philosophe, que ses mœurs étoient pures et chastes; ils veulent presque tous en faire un huitieme sage de la Grece. Soyons vrais: nous ne pouvons appeler philosophe celui qui chanta Polycrate sur sa lyre [1] tandis que Pythagore fuyoit

(1) Strabon, liv. XIV, dit qu'Anacréon (je me sers de l'expression de Bayle) a fourré par-tout dans ses poésies le tyran de Samos.

loin de sa patrie, ne pouvant soutenir l'aspect d'un despote : nous ne pouvons appeler philosophe le poëte voluptueux qui, jusqu'en sa vieillesse, cueillit, patriarche des amours, les fleurs de la jeunesse; à ce poëte insouciant[1] qui, ennemi de toute gêne et de toute contrainte, ne s'occupa que de plaisir, épicurien comme les dieux de son imagination.

Si Platon lui donne dans son *Philebe* le nom de sage, c'est sans doute à cause de son caractere paisible, ami des muses, inaccessible à toute ambition, à l'avarice, à l'envie; et c'est dans ce sens qu'on donne le nom de sages à Épicure et autres philosophes : c'est dans le même sens encore qu'on peut louer la sagesse d'Horace, trop fidele imitateur des habitudes de notre poëte. Si Ælien (Hist. liv. IX, chap. 4) s'écrie, *Au nom des dieux, que nul ne calomnie le chantre de Téos!* je réponds avec Bayle, dont l'expression va surprendre, que ce mot d'Ælien ne prouve que son excessive charité; je réponds qu'Anacréon aima Bathylle : il a lui-même chanté ses amours avec tant de feu, avec des circonstances si détaillées, qu'il est impossible de douter de cette passion illégitime. On ne peut l'excuser qu'aux dépens de la Grece entiere,

(1) Dans ma premiere édition, cet endroit de ma préface contenoit des hérésies littéraires justement critiquées par A*.

qui en cela seul s'écarta de la nature; de la Grece, qui divinisa ce goût en le prêtant au maître des dieux.

Simonide le jeune ne l'a pas épargné sur ses penchants : il lui donne l'épithete d'ivrogne, mot peu délicat, qui indique trop grossièrement la satyre. Les auteurs anciens accumulent les passages pour prouver la justice de cet autre reproche. Pausanias nous donne la description d'une statue qui nous représente notre poëte dans l'état d'un homme ivre : Ovide l'appelle *vinosus senex*. En lisant cinq à six de ses odes on seroit tenté de croire, quoiqu'on ait vu des buveurs d'eau chanter des chansons bachiques, qu'il a peint les effets de l'ivresse avec la fidélité que donne l'expérience, avec la complaisance qu'inspire un goût trop prononcé. Un critique moderne, Bayle, l'accuse d'ivrognerie, et invoque à l'appui de son opinion le témoignage d'Athénée. Mais par cette citation Bayle [1] prouve seulement qu'il étoit de mauvaise foi, ou qu'il n'avoit pas lu avec attention l'auteur du Banquet des savants, et que par conséquent il exerçoit un peu trop légèrement la censure. Voici le passage grec : Ατοπος ὁ Ανακρεων ὁ πασαν αυτου την ποιησιν εξαρτησας μεθης· τῃ γαρ μαλακιᾳ και τῃ τρυφῃ

(1) Ni Chauffepié dans son supplément, ni le chanoine Joly dans ses remarques sur le dictionnaire de Bayle, n'ont relevé cette erreur.

επιδους ἑαυτον εν τοις ποιημασι διαβεβληται, ουκ ειδοτων πολλων ὁτι νηφων εν τῳ γραφειν και αγαθος ων, προσποιειται μεθυειν ουκ ουσης αναγκης. On est choqué de voir Anacréon répandre l'ivresse dans toutes ses poésies; on lui reproche de se montrer dans ses vers livré à la mollesse et à la volupté: mais nombre de gens ignorent qu'Anacréon étoit honnête, rassis, lorsqu'il écrivoit, et qu'il feignoit sans nécessité d'être étourdi par les vapeurs du vin.

Jusqu'à la fin de sa vie il adora les mêmes dieux: c'est le nom qu'il donne lui-même aux objets de son amour; et les vers passionnés qu'il leur adresse il les appelle des hymnes. L'histoire s'est chargée du soin de conserver à la postérité les noms de ses amants: c'est ce Bathylle dont il faut parler encore, qui, graces à la trop agréable poésie de son panégyriste, est devenu depuis long-temps la dénomination distincte de ceux dont il est le modele; c'est Mégiste; c'est Cléobule.

Maxime de Tyr conte, à l'occasion de ce dernier, une anecdote assez singuliere. Notre poëte, jeune encore, vint à Mycale, où se célébroient des fêtes en l'honneur de Neptune. Au milieu du concours prodigieux des habitants de toutes les villes d'Ionie, l'inventeur des chansons bachiques, couronné de fleurs, marchoit chancelant et dansant. Une nourrice qui portoit un enfant entre ses bras se trouve par hasard sur son passage: il la heurte et la renverse en faisant des imprécations contre

la nourrice et le nourrisson. Cette femme se releve, ne témoigne aucune aigreur, lui adresse la parole, et lui dit: *Puisses-tu aimer un jour celui que tu viens de traiter si mal!* Ses vœux furent exaucés: Cléobule, arrivé à l'adolescence, fut remarqué par sa beauté: touché de repentir et d'amour, Anacréon le donna pour collegue à Bathylle.

Le plus voluptueux des mortels demanda sans doute aux dieux une fin douce: il l'obtint. On rapporte que dans ses dernieres années il se nourrissoit de raisins secs, et qu'un pepin qui s'arrêta dans son gosier le suffoqua. Il mourut à quatre-vingt-cinq ans, trouvant la cause de sa mort dans ce fruit délicieux qui avoit été l'objet de ses chants. Téos honora sa mémoire, et sa statue fut placée dans la citadelle d'Athenes à côté de celles des Périclès et des Xantippe.

Nous avons de Cælius une épigramme latine:

> At te, sancte senex, acinus sub Tartara misit,
> Cygneæ clausit qui tibi vocis iter.
> Vos hederæ tumulum, tumulum vos cingite lauri,
> Hoc rosa perpetuo vernet odora loco.
> At vitis procul hinc, procul hinc odiosa facessat,
> Quæ causam diræ protulit una necis!
> Creditur ipse minus vitem nunc Bacchus amare,
> In vatem tantum quæ fuit ausa nefas.

« Vénérable vieillard, un fatal pepin a donc
« réduit au silence ta voix harmonieuse, et t'a fait
« descendre aux sombres bords! Heureux lierres,

« couronnez sa tombe! couronnez sa tombe, heu=
« reux lauriers! que la rose qu'il chanta fleurisse
« et répande ses parfums en ces lieux! mais loin,
« loin d'ici cette vigne odieuse qui lui donna la
« mort! Ah! sans doute à présent Bacchus lui=
« même chérit moins la vigne, puisqu'elle s'est
« rendue coupable d'un tel attentat envers le plus
« grand des poëtes. »

Théocrite a fait aussi une inscription à sa louange:

« Étranger, considere cette statue; et, de re=
« tour chez toi, tu diras: J'ai vu à Téos l'image
« d'Anacréon, l'un des poëtes les plus fameux de
« l'antiquité: ajoute, et des plus amoureux; en
« deux mots voilà l'homme tout entier. »

Je viens de parler des mœurs et de la vie d'Ana=créon, parlons à présent de son génie. Aussi heu=reux que celui d'Homere (qu'on ne s'étonne point du parallele), il a passé à travers les siecles. Tous deux ils ont chanté la nature. L'un a choisi ce qu'elle a d'héroïque; l'autre s'est contenté d'en cueillir les fleurs: et avec quel talent il a rempli une tâche plus difficile qu'on ne pense! Agréable sans art, savant sans affectation, poëte sans pré=tention, par-tout il flatte, il enchante, il intéresse. On peut le comparer aux Graces quand elles con=sentent à être nues. Il n'a point d'ornements ambitieux, de ces pointes épigrammatiques, de ces traits saillants dont nos modernes ont rempli

leurs pieces érotiques. Son mérite consiste dans cette simplicité qui caractérise l'antique : du myrte, du lierre, des roses, voilà sa parure ; la joie, voilà son Apollon. Jamais il ne fait de vers ; ils naissent de sa plume : heureux d'arriver à la gloire en chantant les plaisirs !

Un tel écrivain ne veut être lu que dans l'original : dans une version, quelque fidele qu'elle soit, comment décrire ou l'éclat et la naissance de la reine des fleurs, ou les richesses du printemps, ou les plaisirs de la vendange, et ce délire aimable qu'on éprouve à l'aspect de la liqueur qui pétille dans les coupes ? comment peindre, avec des mots, des tableaux faits pour le peintre : Vulcain, dans l'antre de Lemnos, forgeant des fleches pour l'Amour ; l'Amour lui-même errant pendant la nuit, l'Amour enchaîné par les Muses, l'Amour piqué par une abeille ; ou sa mere sortant du sein des ondes, toute brillante de rosée, entourée d'Amours et de Tritons qui égaient son triomphe ?

J'ai senti toutes ces difficultés : je les ai redoutées, instruit par les fautes de mes prédécesseurs. Sont-elles en partie vaincues ? c'est au public à prononcer[1].

(1) Jaloux d'offrir une édition plus complete que toutes celles publiées jusqu'à ce jour, j'ai conservé, dans mon édition, même des pieces que d'autres éditeurs n'ont adoptées que parcequ'elles sont en vers anacréontiques, telles que la Mort d'Adonis, etc.

Nous avons de nombreux commentateurs. J'ai souvent profité de leurs observations; mais quand je n'ai pas pensé comme eux, ce qui m'est arrivé fréquemment, j'ai parlé en critique, bien persuadé que les querelles des gens de lettres ne font que dégoûter des lettres; que tout littérateur, fût-il un Voltaire, puisqu'alors même il est homme, a besoin d'indulgence, et qu'il n'y a plus de droit dès qu'il a blessé.

J'ai souvent eu occasion de réfuter Corneille de Pauw, ce dur mais savant critique, qui emploie tout ce qu'il a de sagacité non à chercher le vrai, mais à trouver le faux, non à éclairer, mais à injurier, non à louer les poésies d'Anacréon, mais à les livrer au mépris. Dans un latin élégant il s'est plû à épuiser le langage des carrefours. Son édition d'Anacréon a 315 pages; vous la réduiriez peut-être à 200 si vous en retranchiez ses ornements chéris. Voici un échantillon de sa maniere: *Adeo putide et inepte ut nihil magis. Nam, ut alia prætercam, barbarum illud est et dignum ipsa morbonia. Quare Barnesius, si sapuisset, nugas illas debuisset proscribere: sed alio ille erat ingenio... Quis ita locutus unquam?... Hoc sciunt qui græce sciunt. Et quid igitur insulsius quam...? Nihil certe, nihil... Dii boni, quicquam ne stolidius? quicquam ne ineptum magis?* Voilà huit lignes d'injures: eh bien! elles sont à

l'occasion d'un seul vers d'Anacréon (voy. p. 20, édition de Pauw). Barnès, Baxter, H. Estienne (voy. p. 23), Tanneguy Lefebvre, ne sont pas les seuls sur qui s'exerce sa causticité. Se trouvant trop peu d'adversaires à combattre, il attaque les commentateurs futurs d'Anacréon, il leur défend de voir des beautés dans telle ou telle ode : ainsi, dans la dix-neuvieme, il déclare que son auteur n'étoit ni bon poëte ni bon philosophe, et qu'il est indigne de trouver un défenseur : *Neque bonus poëta, neque bonus fuit philosophus, qui hæc scripsit... Ut breviter dicam quod res est, ineptiit poëta hæc ita pangens, et indignus est cui patrocinetur quisquam.* Pauw, non moins précipité qu'impoli dans ses décisions, condamne ici ce qu'il approuve plus loin : ainsi, dans la vingt-septieme ode, il déclare que le mot μεθη n'est qu'un mot de taverne, *verba hominis sordidi et plebeii;* et dans la quarante-unieme le même mot lui semble plein de grace, *lepidum sane et venustum.* Malgré tous ces torts, je dois reconnoître que ce trop caustique mais érudit commentateur m'a bien souvent instruit.

Les odes d'Anacréon se chantoient. J'ai donc cru que je ferois une chose agréable au public de lui en offrir mises en musique par des artistes justement célebres; les citoyens Gossec, Méhul, le Sueur, et Chérubini. On chante du latin et de

l'italien, quelquefois même sans les entendre; qui empêche que nous ne chantions des odes grec= ques, dont j'ai mis l'intelligence à la portée de tous à la faveur d'une version interlinéaire? Nous avons adopté en grande partie le gouvernement, les mœurs, les usages, les costumes, presque la langue des Grecs; pourquoi ne nous efforcerions= nous pas de ressusciter les divins accents de leur musique?

Ici se présentent naturellement des réflexions et sur la poésie lyrique grecque, qui mesure géo= métriquement les temps et les valeurs des syllabes, tandis que notre poésie lyrique se borne à les nombrer arithmétiquement; et sur la musique grecque, qui mesure *ad digitum*, *ad pedem*, *ad lyram*, *ad rhythmum*, tandis que la nôtre, tan= tôt, par le défaut de rhythme, court sur des longues et appuie sur des breves, tantôt, par le besoin d'une plus grande mélodie, altere entière= ment la prononciation des syllabes. Mais ces ré= flexions, et autres non moins importantes, se trouvent à la fin de ce volume, dans une disserta= tion qui m'a été communiquée par un artiste bien digne de parler de la musique antique.

ODES

D'ANACRÉON.

ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ

ΩΔΑΙ.

Α. Εἰς λύραν.

ΘΕΛΩ λέγειν Ἀτρείδας,
Θέλω δὲ Κάδμον ᾄδειν·
Ἁ βάρβιτος δὲ χορδαῖς
Ἔρωτα μοῦνον ἠχεῖ.
Ἤμειψα νεῦρα πρώην,
Καὶ τὴν λύρην ἅπασαν·
Κᾀγὼ μὲν ᾖδον ἄθλους
Ἡρακλέους, λύρη δὲ
Ἔρωτας ἀντεφώνει.
Χαίροιτε λοιπὸν ἡμῖν
Ἥρωες· ἡ λύρη γὰρ
Μόνους ἔρωτας ᾄδει.

1. *De lyra.* H. ST.

CANTEM libens Atridas,
Cantem libensque Cadmum:
Sed barbiti mihi unum
Nervi sonant amorem.
Mutata nuper a me
Chelys fidesque cunctæ:
Jamque Herculis labores
Canebam; at illa contra
Sonabat usque amores.
Heroes, ergo longum
Mihi valete posthac;
Nam barbiti mihi unum
Nervi sonant amorem.

Β. Εἰς γυναῖκας.

ΦΥΣΙΣ κερᾶτα ταύροις,
Ὁπλὰς δ᾽ ἔδωκεν ἵπποις,
Ποδωκίην λαγωοῖς,

2. *De mulieribus.* H. ST.

TAURO, ferire cornu,
Equo, ferire calce,
Lepori, valere cursu,

ODES D'ANACRÉON.

I.

SUR SA LYRE.

Je voudrois célébrer les Atrides ; je voudrois aussi chanter Cadmus : mais ma lyre ne résonne que l'amour. L'autre jour j'en montai les cordes sur un mode nouveau : ma voix chantoit les travaux d'Alcide ; ma lyre ne soupiroit qu'amour. Adieu donc, héros, adieu pour jamais ; ma lyre ne chante que l'amour.

II.

POUR LES FEMMES.

La nature arma le front des taureaux et le pied des coursiers ; elle donna aux lievres des jambes agiles ; aux lions une

Λέουσι χάσμ' ὀδόντων,
Τοῖς ἰχθύσιν τὸ νηκτὸν,
Τοῖς ὀρνέοις πέτασθαι,
Τοῖς ἀνδράσι φρόνημα.
Γυναιξὶν οὐκ ἔτ' εἶχεν.
Τί οὖν δίδωσι; κάλλος,
Ἀντ' ἀσπίδων ἁπασῶν,
Ἀντ' ἐγχέων ἁπάντων.
Νικᾷ δὲ καὶ σίδηρον,
Καὶ πῦρ, καλή τις οὖσα.

Natura dat; leoni
Dentes hiante rictu;
Pisces docet natare,
Aves docet volare:
Prudentiam viris dat,
At feminis nequivit.
Quid ergo donat illis?
Decoram habere formam,
Pro parmulisque cunctis,
Pro lanceisque cunctis.
Quin flamma cedat illi,
Ferrumque, si qua pulchra est.

Γ. Εἰς Ἔρωτα.

Μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις,
Στρέφεται ὅτ' ἄρκτος ἤδη
Κατὰ χεῖρα τὴν Βοώτου,
Μερόπων δὲ φῦλα πάντα
Κέαται κόπῳ δαμέντα,
Τότ' Ἔρως ἐπισταθείς μευ
Θυρέων ἔκοπτ' ὀχῆας·
Τίς, ἔφην, θύρας ἀράσσει;
Κατὰ μεῦ σχίσεις ὀνείρους.
Ὁ δ' Ἔρως, ἄνοιγε, φησὶ,
Βρέφος εἰμὶ, μὴ φόβησαι.
Βρέχομαι δὲ, κἀσέληνον
Κατὰ νύκτα πεπλάνημαι.
Ἐλέησα ταῦτ' ἀκούσας·

3. *De Cupidine.* H. ST.

Nuper, silente nocte,
Quum jam rotatur ursa
Circa manum Bootæ,
Et corpus omne somnos
Fessum labore carpit;
Supervenit, foresque
Meas Cupido pulsat.
Quis tundit ostium, inquam,
Turbatque somniantem?
Reclude, clamat ille,
Fores, metumque pone;
Nam sum puellus, et per
Illunem oberro noctem,
Madens ab imbre totus.
Ut audii hæc, misertus
Accendo lumen, atque
Meos recludo postes.

large gueule et de terribles dents; les na=geoires aux poissons; aux oiseaux les ailes; une ame courageuse à l'homme; elle ne pouvoit la donner aux femmes. Quel fut donc leur partage? la beauté, qui leur tient lieu de boucliers et de lances; car une belle triomphe et du fer et du feu.

III.

L'AMOUR MOUILLÉ.

NAGUERE, tandis que l'ourse tourne près de la main du bouvier, vers le milieu de la nuit, temps où reposent les mortels fatigués des travaux du jour, l'Amour, survenant tout-à-coup, heurte à ma porte. — Qui frappe? m'écriai-je; qui vient troubler mon songe? — Ouvre, répond l'Amour: ne crains pas, je suis un petit enfant, je suis mouillé; il n'y a pas de lune, j'erre dans les ténebres. Je l'entendis, j'eus pitié de lui. Ma lampe rallumée, je vois en effet un petit

Ἀνὰ δ' εὐθὺ λύχνον ἅψας
Ἀνέῳξα· καὶ βρέφος μὲν
Ἐσορῶ, φέροντα τόξον,
Πτέρυγάς τε καὶ φαρέτρην.
Παρὰ δ' ἱστίην καθίξας,
Παλάμαισι χεῖρας αὐτοῦ
Ἀνέθαλπον, ἐκ δὲ χαίτης
Ἀπέθλιβον ὑγρὸν ὕδωρ.
Ὁ δ', ἐπεὶ κρύος μεθῆκε,
Φέρε, φησὶ, πειράσωμεν
Τόδε τόξον, ἔς τί μοι νῦν
Βλάβεται βραχεῖσα νευρή.
Τανύει δὲ, καὶ με τύπτει
Μέσον ἧπαρ, ὥσπερ οἶστρος.
Ἀνὰ δ' ἅλλεται καχάζων,
Ξένε δ', εἶπε, συγχάρηθι·
Κέρας ἀβλαβὲς μέν ἐστι,
Σὺ δὲ καρδίην πονήσεις.

Tunc conspicor puellum,
Sed arcum habentem et alas,
Sed pendulam pharetram.
Foco admovetur a me,
Manibus manus et ejus
Foveo, ut calescat, imbrem
Et exprimo capillis.
Ille, ut recessit algor,
Probemus, inquit, arcum,
An læsus imbre nervus.
Statimque tendit illum,
Ferit et mihi sagitta
Medium jecur, quasi œstrum.
Tunc exilit cachinnans;
Aitque: Gratulare,
O hospes; ecce salvus
Meus quidem mihi arcus,
At cor tibi dolebit.

Δ. Εἰς ἑαυτόν.

Ἐπι μυρσίναις τερείναις,
Ἐπὶ λωτίναις τε ποίαις
Στορέσας θέλω προπίνειν.
Ὁ δ' Ἔρως, χιτῶνα δήσας
Ὑπὲρ αὐχένος παπύρῳ,
Μέθυ μοὶ διακονείτω.

4. *De seipso.* H. ST.

Teneris superque myrtis,
Super et virente loto
Recubans, bibam lubenter.
Religatus at papyro
Tunicam Cupido collo
Mihi poculum ministret:
Rota nam velut curulis

enfant ailé, qui avoit un arc et un carquois. Je l'assieds près du feu; je réchauffe ses petits doigts dans mes mains; je lui presse les cheveux, je les ressuie. Çà, dit-il dès qu'il fut réchauffé, essayons si la pluie n'auroit point un peu gâté la corde de cet arc. Il le tend, et me lance un trait rapide qui me perce le cœur; puis, sautant, et riant aux éclats, il me dit: Adieu, mon hôte; mon arc est en bon état, mais je crois ton cœur bien malade.

IV.

SUR LUI-MÊME.

Mollement couché sur un lit de myrte naissant et de tendre lotos, je prétends m'enivrer. Qu'Amour retrousse son manteau sur l'épaule, et me serve à boire, car la vie roule et vole comme un char rapide:

Τροχὸς ἅρματος γὰρ οἷα
Βίοτος τρέχει κυλισθείς·
Ὀλίγη δὲ κεισόμεσθα
Κόνις, ὀστέων λυθέντων.
Τί σε δεῖ λίθον μυρίζειν;
Τί δὲ γῇ χέειν μάταια;
Ἐμὲ μᾶλλον, ὡς ἔτι ζῶ,
Μύρισον, ῥόδοις δὲ κρᾶτα
Πύκασον· κάλει δ᾽ ἑταίρην.
Πρὶν ἐκεῖσε δεῖ μ᾽ ἀπελθεῖν
Ὑπὸ νερτέρων χορείας,
Σκεδάσαι θέλω μερίμνας.

Properat volucris ætas;
Tenuis jacebimusque
Cinis, ossibus solutis.
Tumulum quid est quod ungas,
Vel humo quod ebibenda
Peritura dona fundas?
Potius, manente vita,
Roseas meo corollas
Capiti, ferasque odores;
Mihi et evoces amicam.
Etenim, priusquam ad Orci
Rapiar nigri choreas,
Volo dissipare curas.

Ε. Εἰς ῥόδον.

Το ῥόδον τὸ τῶν ἐρώτων
Μίξωμεν Διονύσῳ·
Τὸ ῥόδον τὸ καλλίφυλλον
Κροτάφοισιν ἁρμόσαντες,
Πίνωμεν ἁβρὰ γελῶντες.
Ῥόδον ὦ φέριστον ἄνθος,
Ῥόδον εἴαρος μέλημα.
Ῥόδα καὶ θεοῖσι τερπνά·
Ῥόδα παῖς ὁ τῆς Κυθήρης
Στέφεται καλοὺς ἰούλους,
Χαρίτεσσι συγχορεύων.
Στεφώμεθ᾽ οὖν· λυρίζων

5. *De rosa.* H. ST.

ROSAM Amoribus dicatam
Sociemus ad Lyæum:
Foliis rosam decoram
Capiti revincientes,
Calices jocemur inter.
Rosa, honor decusque florum:
Rosa, cura amorque veris:
Rosa, cœlitum voluptas.
Roseis puer Cytheres
Caput implicat corollis,
Charitum choros frequentans.
Agedum ergo me corona,
Pater o Lyæe, templis
Modulans tuis ut adstem;

une fois morts, nous ne sommes plus qu'un peu de poussiere. À quoi bon des libations sur une cendre insensible? pourquoi des parfums sur une tombe? Eh! parfume-moi plutôt tandis que je vis encore. Pare mon front de roses: appelle une courtisane. Bannissons d'ici toute inquiétude; puis nous irons là-bas danser chez les morts.

V.

SUR LA ROSE.

Mêlons aux dons de Bacchus les roses consacrées à l'Amour. Buvons, le sourire de la volupté sur les levres : buvons, couronnés de roses. La rose est la reine des fleurs. Fleur chérie du printemps, tu plais même aux dieux. Le fils de Cythérée danse-t-il avec les Graces, c'est toi qui fais l'ornement de sa belle chevelure. Vîte, des couronnes! le front chargé de roses, je vais, ô Bacchus,

Παρὰ σοῖς, Διόνυσε, σηκοῖς,
Μετὰ κούρης βαθυκόλπου
Ῥοδίνοισι στεφανίσκοις
Πεπυκασμένος χορεύσω.

Roseis comasque sertis
Redimitus, atque pulchra
Comitante me puella,
Choreas et ipse ducam.

ϛ. Ἐρωτικὸν, ἢ κῶμος.

ΣΤΕΦΑΝΟΥΣ μὲν κροτάφοισι
Ῥοδίνους συναρμόσαντες
Μεθύομεν ἁβρὰ γελῶντες·
Ὑπὸ βαρβίτῳ δὲ κούρα
Καλακίσσοισι βρέμοντας
Πλοκάμοις φέρουσα θύρσους
Χλιδανόσφυρος χορεύει.
Ἁβροχαίτας δ᾽ ἅμα κοῦρος,
Στομάτων ἁδὺ πνεόντων,
Κατὰ πηκτίδων ἀθύρει,
Προχέων λίγειαν ὀμφάν.
Ὁ δ᾽ Ἔρως ὁ χρυσοχαίτας
Μετὰ τοῦ καλοῦ Λυαίου
Καὶ τῆς καλῆς Κυθήρης
Τὸν ἐπήρατον γεραιοῖς
Κῶμον μέτεισι χαίρων.

6. *In comissationem.* H. ST.

ROSEIS comas corollis
Redimita turba molles
Sociat jocos Lyæo;
Citharas et ad sonantes
Teneris puella plantis
Agitat choros, strepentem
Hederis geritque thyrsum:
Tenero at puer capillo
Simul ore suave olenti
Sonat hic modos canoros,
Simul et fides retentat.
Sed et aurea decorus
Veniens coma Cupido,
Comitante cum Lyæo,
Comitante cum Cythere,
Senibus voluptuosam
Choream lubens frequentat.

Ζ. Εἰς Ἔρωτα.

ΥΑΚΙΝΘΙΝῌ με ῥάβδῳ
Χαλεπῶς Ἔρως ῥαπίζων

7. *In Amorem.* H. ST.

HYACINTHINO bacillo,
Adigebat ad sequendum

avec une fille à la taille légere, danser, la lyre en main, autour de tes autels.

VI.

SUR UNE ORGIE.

Nous buvons, le front couronné de roses et le sourire de la volupté sur les levres. Une jeune bacchante, armée de thyrses qui frémissent emprisonnés dans le lierre, agite au son de la lyre ses pieds délicats et légers; tandis qu'un jeune garçon, aux cheveux parfumés, à la douce haleine, marie sa voix mélodieuse au son bruyant de la pectis. Cupidon à la blonde chevelure, le beau Bacchus et l'aimable Cythérée, vont, tout joyeux, trouver le dieu des festins, ce dieu chéri des vieillards.

VII.

SUR L'AMOUR.

Debout et cours avec moi, me dit un jour Cupidon, en me frappant le visage d'une

Ἐκέλευε συντροχάζειν,
Διὰ δ' ὀξέων μ' ἀναύρων,
Ξυλόχων τε καὶ φαράγγων
Τροχάοντα τεῖρεν ἱδρώς.
Κραδίη δὲ ῥινὸς ἄχρις
Ἀνέβαινε· κἂν ἀπέσβην.
Ὁ δ' Ἔρως μέτωπα σείων
Ἁπαλοῖς πτεροῖσιν, εἶπε·
Σὺ γὰρ οὐ δύνῃ φιλῆσαι.

Celeri Cupido cursu.
Salebrosa sed fluenta,
Fruticeta valliumque,
Propere perambulantem
Pupugit latenter hydrus.
Mihi jamque subsilibat
Cor ad ima naris usque;
Animamque reddidissem :
Teneris mihi sed alis
Agitans Cupido frontem
Ait, Ergo amare disce.

Η. Εἰς τὸν ἑαυτοῦ ὄνειρον.

Διὰ νυκτὸς ἐγκαθεύδων
Ἁλιπορφύροις τάπησι,
Γεγανυμένος Λυαίῳ,
Ἐδόκουν ἄκροισι ταρσοῖς
Δρόμον ὠκὺν ἐκτανύειν,
Μετὰ παρθένων ἀθύρων.
Ἐπεκερτόμουν δὲ παῖδες
Ἁπαλώτεροι Λυαίου,
Δακέθυμά μοι λέγοντες,
Διὰ τὰς καλὰς ἐκείνας.
Ἐθέλοντα δὲ φιλῆσαι
Φύγον ἐξ ὕπνου με πάντες.
Μεμονωμένος δ' ὁ τλήμων
Πάλιν ἤθελον καθεύδειν.

8. *De suo somnio.* E. AN.

Tyrio in tapete noctu
Facili fruens sopore,
Hilaratus ante Baccho,
Mihi cum puellularum
Grege lusitans videbar
Celeri volare cursu.
Ibi vero molliores
Pueri bono Lyæo
Mihi virgines ob illas
Probra rursus ingerebant.
Volui suaviari: at
Subito excitum relinquunt.
Ita vero destitutus,
Repeto miser soporem.

branche de jacinthe. Me voilà donc à courir avec lui par des sentiers escarpés, à travers des broussailles et des précipices. La sueur m'accabloit dans ma course; mon ame étoit sur mes levres; je succombois, lorsque l'A= mour, me touchant le front de ses tendres ailes: Va, me dit-il, tu ne sais pas aimer.

VIII.

SUR UN SONGE.

Une nuit qu'égayé par la liqueur de Bac= chus je dormois sur des tapis de pourpre, il me sembla que d'un pied folâtre et léger je poursuivois de jeunes vierges. De jeunes garçons, au teint frais et plus vermeil que celui de Bacchus, me lançoient des propos piquants au sujet de ces belles: je veux les embrasser; je m'éveille, ils disparoissent tous. Désolé de me trouver seul, je pris le parti de me rendormir.

Θ. Εἰς περιστεράν.

Ερασμιη πέλεια,
Πόθεν πόθεν πέτασαι;
Πόθεν μύρων τοσούτων,
Ἐπ' ἠέρος θέουσα,
Πνέεις τε καὶ ψεκάζεις;
Τίς εἶς; τί σοι μέλει δέ;
  Ἀνακρέων μ' ἔπεμψε
Πρὸς παῖδα πρὸς Βάθυλλον,
Τὸν ἄρτι τῶν ἁπάντων
Κρατοῦντα καὶ τύραννον.
Πέπρακέ μ' ἡ Κυθήρη
Λαβοῦσα μικρὸν ὕμνον·
Ἐγὼ δ' Ἀνακρέοντι
Διακονῶ τοσαῦτα·
Καὶ νῦν ὁρᾷς ἐκείνου
Ἐπιστολὰς κομίζω·
Καί φησιν εὐθέως με
Ἐλευθέρην ποιήσειν·
Ἐγὼ δὲ κἢν ἀφῇ με,
Δούλη μενῶ παρ' αὐτῷ.
Τί γάρ με δεῖ πέτασθαι
Ὄρη τε καὶ κατ' ἀγρούς,
Καὶ δένδρεσιν καθίζειν,

9. *De columba.* H. ST.

Amabilis columba,
Unde unde pergis, aut quo?
Tot unde nunc odores,
Huc advolans per auras,
Spirasque depluisque?
Eho! quid istud ad te?
  Anacreon suum me
Huc misit ad Bathyllum,
Illum Bathyllum ubique
Qui regnat imperatque.
Me parvulo Cythere
Addixit hymnulo illi.
Sic ergo Anacreon me
Nunc utitur ministra:
Et en vides ut ejus
Istas fero tabellas.
Brevique pollicetur
Me liberam futuram.
Verumtamen manu me
Ut mittat, ejus usque
Manere serva malo.
Nam quid necesse montes
Circumvolare et agros,
Et insidere ramis,
Baccas edentem agrestes?
At nunc mihi potestas
Raptum ex Anacreontis
Manu comesse panem:

IX.

LA COLOMBE ET L'ÉTRANGER.

L'étranger. AIMABLE colombe, d'où, de quels climats voles-tu? d'où te viennent tous ces parfums qu'en traversant les airs tu exhales et répands autour de toi? Qui es-tu? quel soin t'occupe?

La colombe. Anacréon m'envoie vers un enfant, vers Bathylle, le nouveau souverain des cœurs. Il m'a achetée de Vénus pour une petite chanson. C'est moi qu'il emploie pour ses grands messages, et tu vois quelles lettres il me confie. Il dit qu'à mon retour il me rendra ma liberté; mais, dût-il m'affranchir, je veux, moi, rester auprès de lui toujours son esclave. Irai-je, voltigeant par les champs et par les monts, m'abritant sous un mince feuillage, béquetant quelques misérables graines, tandis qu'à présent je mange à discrétion du pain jusques dans la main d'Anacréon même? S'il boit du vin, je

Φαγοῦσαν ἄγριόν τι;
Τανῦν ἔδω μὲν ἄρτον
Ἀφαρπάσασα χειρῶν
Ἀνακρέοντος αὐτοῦ·
Πιεῖν δέ μοι δίδωσι
Τὸν οἶνον ὃν προπίνει.
Πιοῦσα δ' ἂν χορεύω,
Καὶ δεσπότην Ἀνακρέοντα
Πτεροῖσι συσκιάζω.
Κοιμωμένη δ' ἐπ' αὐτῷ
Τῷ βαρβίτῳ καθεύδω.
Ἔχεις ἅπαντ'· ἄπελθε.
Λαλιστέραν μ' ἔθηκας,
Ἄνθρωπε, καὶ κορώνης.

Vinum biboque solum
Quod ipsemet propinat.
Sin forte pota salto,
Pennis Anacreonta
Herum meis obumbro:
In ejus et reclinans
Me barbito, quiesco.
Hæc summa: jam valeto.
Tu me loquaciorem
Cornice reddidisti.

Ι. Εἰς Ἔρωτα κήρινον.

Ἔρωτα κήρινόν τις
Νεηνίης ἐπώλει·
Ἐγὼ δέ οἱ παραστὰς,
Πόσου θέλεις, ἔφην, σοὶ
Τὸ τευχθὲν ἐκπρίωμαι;
Ὁ δ' εἶπε δωριάζων,
Λάβ' αὐτὸν ὁππόσου λῇς.
Ὅπως ἂν ἐκμάθῃς πᾶν,
Οὐκ εἰμὶ κηροτέχνας,

10. *De Amore cereo.* E. AN.

Dum cereus cuidam
Venundatur Cupido,
Amice, dicito, inquam,
Quanti indicas Amorem
Istum mihi, politum
Opus tuum? Ille vero:
Quanti velis habe, inquit.
At rem scias ut ipsam,
Nil cereum ipse fingo;
Sed ferre nolo Amorem
Domi, omnium appetentem.

le partage avec lui ; quand j'ai bu, je tourne amoureusement autour de mon maître, puis je l'ombrage de mes ailes ; et, si le sommeil me prend, je me pose sur son luth et m'endors. — J'ai tout dit : adieu, camarade ; tu m'as rendue plus babillarde qu'une corneille.

X.

SUR UN AMOUR DE CIRE.

Un jeune homme vendoit un Amour de cire ; je m'approche de lui : Combien veux-tu, lui dis-je, que je te donne de cette figure ? — Ce que tu voudras, me répondit-il en son patois dorique. À te parler franchement, je ne suis point artiste en encaustique ; mais je ne veux pas habiter plus

Ἀλλ᾽ οὐ θέλω συνοικεῖν
Ἔρωτι παντορέκτᾳ.
Δὸς οὖν, δὸς αὐτὸν ἡμῖν
Δραχμῆς καλὸν σύνευνον.
Ἔρως, σὺ δ᾽ εὐθέως με
Πύρωσον· εἰ δὲ μὴ, σὺ
Κατὰ φλογὸς τακήσῃ.

Da vero, da mihi, inquam,
Drachma; cubabit iste
Mecum puer venustus.
At tu statim, Cupido,
Amabo, fac calescam;
Nam si negabis, ipse
Flamma statim liquesces.

ΙΑ. Εἰς ἑαυτόν.

Λεγουσιν αἱ γυναῖκες,
Ἀνακρέων γέρων εἶ.
Λαβὼν ἔσοπτρον ἄθρει
Κόμας μὲν οὐκέτ᾽ οὔσας,
Ψιλὸν δέ σευ μέτωπον.
Ἐγὼ δὲ τὰς κόμας μὲν,
Εἴτ᾽ εἰσὶν, εἴτ᾽ ἀπῆλθον,
Οὐκ οἶδα· τοῦτο δ᾽ οἶδα,
Ὡς τῷ γέροντι μᾶλλον
Πρέπει τὰ τερπνὰ παίζειν,
Ὅσῳ πέλας τὰ μοίρης.

11. *De seipso.* H. ST.

Dicunt mihi puellæ:
Anacreon, senex es,
Speculum cape; intuere
Nullæ ut comæ supersint,
Tibique glabra sit frons.
At an comæ supersint,
Defluxerint an omnes,
Hoc nescio; sed illud
Certo scio, decere
Senem hoc magis vacare
Amoribus jocisque,
Quo mors magis propinquat.

ΙΒ. Εἰς χελιδόνα.

Τι σοὶ θέλεις ποιήσω·
Τί, κωτίλη χελιδών;
Τὰ ταρσά σευ τὰ κοῦφα

12. *Ad hirundinem.* H. ST.

Quibus, loquax, quibusnam
Te plectam hirundo pœnis?
Utrumne vis volucres

long-temps avec un Amour toujours volage. — Eh bien! donne-moi ce beau mignon pour une drachme. Et toi, Amour, enflamme-moi au plutôt; ou, ma foi, je te jette au feu.

XI.

SUR LUI-MÊME.

Les femmes me disent : Anacréon, tu es vieux; prends ce miroir, regarde; tu n'as plus de cheveux, ton front est dépouillé. Ai-je des cheveux? n'en ai-je point? moi, je l'ignore; mais ce que je sais bien, c'est que, plus un vieillard est près du terme, plus il doit jouir de la vie.

XII.

SUR UNE HIRONDELLE.

Que veux-tu, babillarde hirondelle, que veux-tu que je te fasse? te couperai-je les ailes? ou plutôt t'arracherai-je la langue,

Θέλεις λαβὼν ψαλίξω;
Ἢ μᾶλλον ἔνδοθέν σευ
Τὴν γλῶσσαν, ὡς ὁ Τηρεὺς
Ἐκεῖνος, ἐκθερίξω;
Τί μευ καλῶν ὀνείρων,
Ὑπορθρίαισι φωναῖς,
Ἀφήρπασας Βάθυλλον;

Alas tibi recidam?
Imam secemve linguam,
Tibi quod ille Tereus
Fecisse fertur olim?
Nam tu quid, ante lucem
Meas strepens ad aures,
E somniis beatis
Mihi rapis Bathyllum?

ΙΓ. Εἰς ἑαυτόν.

Οἱ μὲν καλὴν Κυβήβην
Τὸν ἡμίθηλυν Ἄττιν
Ἐν οὔρεσιν βοῶντα
Λέγουσιν ἐκμανῆναι·
Οἱ δὲ Κλάρου παρ᾽ ὄχθαις
Δαφνηφόροιο Φοίβου
Λάλον πιόντες ὕδωρ,
Μεμηνότες βοῶσιν·
Ἐγὼ δὲ τοῦ Λυαίου,
Καὶ τοῦ μύρου κορεσθεὶς,
Καὶ τῆς ἐμῆς ἑταίρης,
Θέλω, θέλω μανῆναι.

13. *In seipsum.* E. AN.

GALLUS furebat Atys
In montibus Cybelen
Magno sonans boatu:
Nec non aquam bibentes
Apollinis disertam
Ripis Clari, furore
Acti, subinde clamant.
Ego simul Lyæi,
Nardi simul fragrantis
Satur, simul puellæ,
Libens, libens protervo
Præceps agor furore.

ΙΔ. Εἰς Ἔρωτα.

ΘΕΛΩ θέλω φιλῆσαι.
Ἔπειθ᾽ Ἔρως φιλεῖν με·

14. *De Cupidine.* H. ST.

LIBET, libet jam amare.
Cupido me monebat

comme ce Térée que tu connois? Pourquoi, avec tes chants du matin, me ravir Bathylle et le plus beau des songes?

XIII.

SA FUREUR.

On dit que, furieux d'amour, le bel Atys faïsoit retentir les échos des monts du nom de la belle Cybele. Le mortel qui boit des ondes de la docte fontaine de Claros hurle, saisi d'une prophétique fureur. Moi aussi je veux devenir furieux; mais c'est dans les bras de ma maîtresse; c'est parfumé d'es= sences, et plein d'un nectar délicieux.

XIV.

SUR L'AMOUR.

Je veux, oui, je veux aimer. L'autre jour Amour m'en donnoit le conseil; je n'en pro=

Ἐγὼ δ᾽ ἔχων νόημα
Ἄβουλον, οὐκ ἐπείσθην.
Ὁ δ᾽ εὐθὺ τόξον ἄρας
Καὶ χρυσέην φαρέτρην,
Μάχῃ με προὐκαλεῖτο.
Κἀγὼ λαβὼν ἐπ᾽ ὤμων
Θώρηχ᾽, ὅπως Ἀχιλλεὺς,
Καὶ δοῦρα καὶ βοείην,
Ἐμαρνάμην Ἔρωτι.
Ἔβαλλ᾽, ἐγὼ δ᾽ ἔφευγον.
Ὡς δ᾽ οὐκ ἔτ᾽ εἶχ᾽ ὀϊστοὺς,
Ἤσχαλλεν, εἶθ᾽ ἑαυτὸν
Ἀφῆκεν εἰς βέλεμνον.
Μέσος δὲ καρδίης μευ
Ἔδυνε, καί μ᾽ ἔλυσε.
Μάτην δ᾽ ἔχω βοείην.
Τί γὰρ βαλώμεν ἔξω,
Μάχης ἔσω μ᾽ ἐχούσης;

Ut amator esse vellem:
At ego insciens monenti
Parere negligebam.
Mox ergo sumpsit arcum
Et auream pharetram,
Me prælio lacessens.
Ego vero, ut olim Achilles,
Lorica amictus, atque
Scuto minax et hasta,
Cum Amore præliabar.
Jaciebat ille tela,
Vertebam at ipse terga.
Tandemque missili omni
Quum destitutus esset,
Ira æstuans, jacit se
In me, velut sagittam;
Penetrans et in cor usque
Medium, resolvit artus.
Scutum ergo nil juvat me:
Nam cur petamur extra,
Quum prælium sit intus?

ΙΕ. Εἰς τὸ ἀφθόνως ζῆν.

Ου μοι μέλει τὰ Γύγεω
Τοῦ Σαρδίων ἄνακτος·
Οὐδ᾽ εἷλέ πω με ζῆλος,
Οὐδὲ φθονῶ τυράννοις.
Ἐμοὶ μέλει μύροισι

15. *De seipso.* H. ST.

Nil curo Sardiani
Regni Gygen potentem;
Auri nec appetens sum,
Nec invidens tyrannis:
Sed curo delibutam
Unguento habere barbam,

fitai pas: il s'arme donc d'un arc et d'un brillant carquois, et me défie au combat. Nouvel Achille, j'endosse la cuirasse; je prends et javelots et bouclier; me voilà aux prises avec l'Amour. Il décoche ses traits, je fuis: son carquois épuisé, il trépigne, et se lance lui-même au lieu de trait: il pénetre jusqu'au fond de mon ame; mes forces m'abandonnent. C'est en vain que je porte un bouclier. Que sert de défendre les dehors quand l'ennemi est dans la place?

XV.

SES GOÛTS.

Que me fait à moi l'opulence de ce Gygès, roi de Sardes? jamais l'envie n'a flétri mon cœur. Je n'ambitionne pas le sceptre des monarques. Me parfumer, me couronner de roses, voilà mon unique soin. Je veux

Καταβρέχειν ὑπήνην·
Ἐμοὶ μέλει ῥόδοισι
Καταστέφειν κάρηνα.
Τὸ σήμερον μέλει μοι,
Τὸ δ' αὔριον τίς οἶδεν;
(Ὡς οὖν ἔτ' εὐδί' ἐστὶ,
Καὶ πῖνε καὶ κύβευε,
Καὶ σπένδε τῷ Λυαίῳ,
Μὴ νοῦσος ἤν τις ἔλθῃ,
Λέγῃ, σὲ μὴ δεῖ πίνειν.)

Sed implicare curo
Meos rosis capillos.
Hodierna curo tantum:
Quis cras futura novit?
Age ergo dum favet sors,
Ludo vaca et Lyæo;
Ne, si quis opprimat te
Morbus repente, dicat,
Ohe! satis bibisti.

Ιϛ. Εἰς ἑαυτόν.

Σὺ μὲν λέγεις τὰ Θήβης,
Ὁ δ' αὖ Φρυγῶν ἀϋτὰς,
Ἐγὼ δ' ἐμὰς ἁλώσεις.
Οὐχ ἵππος ὤλεσεν με,
Οὐ πεζὸς, οὐχὶ νῆες·
Στρατὸς δὲ καινὸς ἄλλος,
Ἀπ' ὀμμάτων βαλών με.

16. *De seipso.* H. ST.

Thebana bella cantas,
Trojana cantat alter:
Meas at ipse clades.
Me non eques pedesve,
Non perdidere naves:
Aliud novum sed agmen,
Dominæ insidens ocellis,
Et inde tela mittens.

ΙΖ. Εἰς ποτήριον ἀργυροῦν.

Τὸν ἄργυρον τορεύσας
Ἥφαιστέ, μοι ποίησον,
Πανοπλίαν μὲν οὐχί·
(Τί γὰρ μάχαισι κἀμοί;)

17. *De poculo argenteo.* H. ST.

Torno mihi labora
Argentum, et inde finge,
Vulcane, non quidem arma,
(Nam quid Gradivus ad me?)

jouir du présent : eh ! qui connoît le len=demain ? Tandis que tes jours sont se=reins, bois donc, joue, offre des libations à Bacchus. Quelque maladie pourroit bien te surprendre, et te dire : Tu ne boiras plus.

XVI.

SUR LUI-MÊME.

Tu chantes les guerres de Thebes ; un autre, les combats des Phrygiens : moi, je chante les fers que j'ai portés. Ce n'est ni infanterie, ni cavalerie, ni armée navale, qui m'a vaincu ; ce sont des conquérants plus redoutables, les yeux que vous savez, et les traits qu'ils me lancent.

XVII.

SUR UNE COUPE D'ARGENT.

Habile artiste, présente cet argent au tou=ret ; et donne-moi, non pas une armure

Ποτήριον δὲ κοῖλον
Ὅσον δύνῃ βάθυνας.
Ποίει δέ μοι κατ' αὐτὸ
Μήτ' ἄστρα, μήθ' ἁμάξαν,
Μὴ στυγνὸν Ὠρίωνα·
(Τί Πλειάδων μέλει μοι,
Τί δ' ἀστέρος Βοώτεω;)
Ποίησον ἀμπέλους μοι
Καὶ βότρυας κατ' αὐτὸ,
Καὶ Μαινάδας τρυγώσας·
Ποίει δὲ ληνὸν οἴνου,
Καὶ χρυσέους πατοῦντας,
Ὁμοῦ καλῷ Λυαίῳ,
Ἔρωτα καὶ Βάθυλλον.

Sed poculum mihi fac
Quantum potes profundum:
Insculpitoque in illo
Non astra, plaustraque ulla,
Tristem nec orionem;
(Nam pleiades quid ad me,
Quid lucidus bootes?)
Vitem sed et racemos
Insculpe, cumque Baccho
Uvas simul prementes
Cupidinem et Bathyllum.

ΙΗ. Εἰς τὸ αὐτό.

Καλλιτεχνα, τόρευσον
Ἔαρος κύπελλον ἡδὺ,
Τὰ πρῶτα τερπνὰ ἡμῖν
Ῥόδα φέρουσαν ὥρην.
Ἀργύριον δ' ἁπλώσας,
Ποτὸν ποίει μοι τερπνόν.
Τῶν τελετῶν παραινῶ
Μή μοι ξένον τορεύσῃς,
Μὴ φευκτὸν ἱστόρημα.
Μᾶλλον ποίει Διὸς γόνον

18. *De eodem.* E. AN.

Ars bella, delicatum
Scyphum mihi elabora
Argenteum: novum ver
Effinge, veris hora,
Hora rosas ferente,
Rosas quibus nec ulla
Mihi prior voluptas.
Id vero ubi explicaris,
Affinge potionem,
Dulcissimam sed illam.
Nefarium sacrorum
Ritum aufer exterûm, nec

complete, je n'aime point les combats, mais une coupe bien profonde. Ne grave dessus ni les astres, ni le chariot, ni le triste orion. Qu'ai-je à faire des pléiades ou de l'asté=risme du bouvier? Fais-moi serpenter au=tour des raisins et des vignes; que les menades y vendangent; qu'il s'y éleve un pressoir; enfin qu'incrustés en or, l'Amour et Bathylle foulent les raisins avec le beau Bacchus.

XVIII.

SUR LE MÊME SUJET.

Allons, excellent artiste, une coupe digne de ton ciseau! qu'elle m'offre d'abord la riante saison des roses; et, pour que j'aime à y boire, étends ton métal sous le marteau. Ne m'offre, je t'en conjure, ni aucune des étranges cérémonies des initiations, ni au=cun fait tragique: grave-moi plutôt Évius, enfant de Jupiter, et l'initiatrice des amours,

Βάκχον εὔϊον ἡμῖν.
Μύστιν τε τῶν πόθων Κύπριν
Ὑμεναίους συγκροτοῦσαν.
Χάρασσ' Ἔρωτας ἀνόπλους,
Καὶ Χάριτας γελώσας
Ὑπ' ἄμπελον εὐπέταλον,
Εὐβότρυον, κομῶσαν.
Σύναπτε κούρους εὐπρεπεῖς,
Ὁμοῦ δὲ Φοῖβος ἀθύροι.

Sit tristis ulla imago.
Cælato vero nobis
Prolem Jovis Lyæum:
Dulcemque temperato
Mystis, Venus, liquorem,
Quæ nuptiis amica.
Insculpe Amorem inermem,
Et Gratias jocantes
Vitis sacræ sub umbra,
Pendentibus racemis
Et pampino frequentis.
His insuper venustos,
Ni Phœbus ipse ludat,
Addas velim juvencos.

ΙΘ. Εἰς τὸ δεῖν πίνειν.

Η γῆ μέλαινα πίνει,
Πίνει δὲ δένδρε' αὐτὴν,
Πίνει θάλασσα δ' αὔρας,
Ὁ δ' ἥλιος θάλασσαν,
Τὸν δ' ἥλιον σελήνη.
Τί μοι μάχεσθ' ἑταῖροι,
Κ' αὐτῷ θέλοντι πίνειν;

19. *Bibendum esse.* H. ST.

Foecunda terra potat,
Hanc arboresque potant;
Et potat æquor auras,
Phœbusque potat æquor,
Ipsumque Luna Phœbum.
Quid ergo vos, sodales,
Potare me vetatis?

Κ. Εἰς κόρην.

Η Ταντάλου ποτ' ἔστη
Λίθος Φρυγῶν ἐν ὄχθαις·
Καὶ παῖς ποτ' ὄρνις ἔπτη

20. *De puella.* H. ST.

Nioben stetisse dicunt
Saxum ad fluenta Trojæ:
Pandionisque fertur
Hirundo facta quondam

Cypris, faisant résonner l'air des chants d'hyménée. À l'ombre d'une vigne dont les pampres touffus promettent sous un épais feuillage de superbes raisins, représente les Graces au doux sourire et les Amours sans armes. Joins-y un grouppe de jeunes garçons, et qu'Apollon soit de la danse.

XIX.

QU'IL FAUT BOIRE.

La terre boit la pluie; les arbres boivent le suc de la terre; la mer boit les vapeurs; le soleil boit la mer; la lune boit le soleil: pourquoi donc, amis, me quereller quand je veux boire?

XX.

À SA MAÎTRESSE.

Jadis, sur les monts phrygiens, la fille de Tantale se durcit en rocher; jadis, nouvelle

Πανδίονος χελιδών.
Ἐγὼ δ' ἔσοπτρον εἴην,
Ὅπως ἀεὶ βλέπῃς με.
Ἐγὼ χιτὼν γενοίμην,
Ὅπως ἀεὶ φορῇς με.
Ὕδωρ θέλω γενέσθαι,
Ὅπως σὲ χρῶτα λούσω.
Μύρον, γύναι, γενοίμην,
Ὅπως ἐγώ σ' ἀλείψω,
Καὶ ταινίη δὲ μαστῶν,
Καὶ μάργαρον τραχήλῳ.
Καὶ σάνδαλον γενοίμην,
Μόνον ποσὶν πατεῖν με.

Novis volasse pennis.
Speculum sed ipse fiam,
Ut usque specter a te.
Vestis, puella, fiam,
Ut usque gester a te.
Liquor esse purus optem,
Lavem tuos ut artus.
Unguentum et esse molle,
Artus tuos ut ungam.
Et sim monile collo,
Strophium aut tuis papillis.
Sim calceus, tua me
Saltem terasque planta.

ΚΑ. Εἰς ἑαυτόν.

ΔΟΤΕ μοι, δότ', ὦ γυναῖκες,
Βρομίου πιεῖν ἀμυστί·
Ὑπὸ καύματος γὰρ ἤδη
Προδοθεὶς ἀναστενάζω.
Δότε δ' ἀνθέων ἐκείνου·
Στεφάνους δ', οἵοις πυκάζω
Τὰ μέτωπά μου, 'πικαίω.
Τὸ δὲ καῦμα τῶν ἐρώτων,
Κραδίη, τίνι σκεπάζω;

21. *In seipsum.* E. AN.

DATE mi, date, o puellæ,
Cyathum, ut bibam, Lyæi.
Quia me bibit quoque ipsum
Calor aridus jam, et ægre
Animam trahens anhelo.
Date flosculos Lyæi,
Date serta queis calentem
Amo frigerare frontem.
Penitissimos amorum
Aliter tego calores,
Alioque condo corde.

hirondelle, s'éleva dans les airs la fille de Pandion. Pour moi, que ne suis-je ton miroir! tes yeux me fixeroient sans cesse; ta tunique! tu me porterois toujours. Que ne suis-je une onde pure où viennent se baigner tes divins appas! que ne suis-je, ou l'essence qui te parfume, ou la bandelette qui te presse le sein, ou la perle, ornement de ton cou! que ne suis-je du moins ta chaussure! tu me presserois de tes pieds délicats.

XXI.

SUR SA SOIF.

Femmes, donnez, donnez, que je boive à pleine coupe. Vous me délaissez, je succombe aux feux qui me dévorent. Donnez-moi de ces fleurs: il n'est point de couronne que mon front brûlant ne desseche. Et toi, ô mon ame, comment tempérer tes amoureux transports?

ΚΒ. Εἰς Βάθυλλον.

Παρα τὴν σκιὴν, Βάθυλλε
Καθίσον. Καλὸν τὸ δένδρον·
Ἁπαλὰς δ' ἔσεισε χαίτας
Μαλακωτάτῳ κλαδίσκῳ.
Παρὰ δ' αὐτὸν ἐρεθίζει
Πηγὴ ῥέουσα πειθοῦς.
Τίς ἂν οὖν ὁρῶν παρέλθοι
Καταγώγιον τοιοῦτον;

22. *In Bathyllum.* E. AN.

Agedum, Bathylle, ad umbram
Statue arborem virentem.
Agitet comasque molles,
Teneræ sonentque frondes;
Prope fons fluat perennis
Suadæ, strepente lympha.
Quis eo applicare nolit
Ubi viderit viator?

ΚΓ. Εἰς τὸν πλοῦτον.

Ο πλοῦτος εἴγε χρυσοῦ
Τὸ ζῆν παρεῖχε θνητοῖς,
Ἐκαρτέρουν φυλάσσων,
Ἵν', ἂν Θάνατος ἐπέλθῃ,
Λάβῃ τι, καὶ παρέλθῃ.
Εἰ δ' οὖ τι που πρίασθαι
Τὸ ζῆν ἔνεστι θνητοῖς,
Τί καὶ μάτην στενάζω;

23. *De auro.* H. ST.

Si prorogare vitam
Vis ulla posset auri,
Addictus usque et usque
Auro forem aggerendo,
Ut quando Mors veniret,
Accepto abiret auro.
Sin comparare vitam
Mortalibus nefas est,
Quid conquerar, quid autem
Lamenta vana fundam?

XXII.

A BATHYLLE.

Assieds-toi, mon cher Bathylle, sous ce frais ombrage. Le bel arbre! comme Zéphyre agite le naissant feuillage de ce tendre ra= meau! Tu entends cette fontaine qui, par un doux murmure, invite au plaisir. Peut-on voir un si charmant abri, et passer avec indifférence?

XXIII.

SUR L'OR.

Oh! si l'or de Crésus prolongeoit la vie, j'endurerois tout pour en amasser, afin qu'au moment fatal la Mort se retirât satis= faite de mes riches offrandes: mais s'il n'est pas au pouvoir des mortels d'acheter un seul jour, pourquoi me lamenter et soupirer sans cesse? La mort est inévitable; à quoi donc

Τί καὶ γόους προπέμπω;
Θανεῖν γὰρ εἰ πέπρωται,
Τί χρυσὸς ὠφελεῖ με;
Ἐμοὶ γένοιτο πίνειν·
Πιόντι δ' οἶνον ἡδὺν
Ἐμοῖς φίλοις συνεῖναι,
Ἁπαλαῖσιν ἔν τε κοίταις
Τελεῖν τὰν Ἀφροδίταν.

Si namque certa morti
Me fata destinarunt,
Quis restat usus auri?
Mero volo madere
Inter meos sodales:
Dulcem volo puellam
Molli sinu fovere.

ΚΔ. Εἰς ἑαυτόν.

Επειδη βροτὸς ἐτέχθην
Βιότου τρίβον ὁδεύειν,
Χρόνον ἔγνων ὃν παρῆλθον,
Ὃν δ' ἔχω δραμεῖν οὐκ οἶδα.
Μέθετέ με, φροντίδες·
Μηδέν μοι καὶ ὑμῖν ἔστω.
Πρὶν ἐμὲ φθάσῃ τὸ τέρμα,
Παίξω, γελάσω, χορεύσω
Μετὰ τοῦ καλοῦ Λυαίου.

24. *De seipso.* E. AN.

Mortalis editus sum
Vitæ ad viam terendam:
Quantumque jam peregi
Cursum scio, at latet me
Quantum viæ supersit.
Tu vero abito, cura,
Mecum tibi nihil sit:
Lætabor ante metam,
Jocabor, atque pulchro
Saltabo cum Lyæo.

ΚΕ. Εἰς ἑαυτόν.

Οταν πίω τὸν οἶνον,
Εὕδουσιν αἱ μέριμναι.
Τί μοι πόνων, τί γόων μοι,
Τί μοι μέλει μεριμνῶν;

25. *In seipsum.* E. AN.

Mihi bibendo vinum
Ærumna dormit omnis.
Ad me quid attinet labor?
Quid cura, quidve luctus?
Mors me manet, nolim licet.

me serviroit l'or? Non; je ne veux désormais que boire, que passer le temps avec mes amis, et faire, dans les bras de ma maîtresse, un sacrifice à l'Amour.

XXIV.

SUR LUI-MÊME.

Né pour fournir une carriere mortelle, je sais le temps que j'ai passé, mais j'ignore celui qui me reste à parcourir. Soucis, loin de moi! rien de commun entre vous et moi. Avant d'arriver au terme, je veux badiner, je veux rire, je veux danser avec le beau Bacchus.

XXV.

SON AMOUR POUR LE VIN.

Quand je bois, le chagrin s'endort. À quoi bon des peines, des soupirs, des soucis? Bon gré, mal gré, il me faut mourir. Pourquoi

Θανεῖν με δεῖ, κἂν μὴ θέλω.	Vitæ juvat quid error?
Τί δὲ τὸν βίον πλανῶμαι;	Ergo merum bibamus,
Πίωμεν οὖν τὸν οἶνον	Pulchri merum Lyæi;
Τὸν τοῦ καλοῦ Λυαίου.	Bibendo namque vinum
Σὺν τῷ δὲ πίνειν ἡμᾶς	Ærumna dormit omnis.
Εὕδουσιν αἱ μέριμναι.	

Κϛ. Εἰς ἑαυτόν.	26. *De seipso.* H. ST.
Οταν ὁ Βάκχος εἰσέλθῃ,	Ut me subit Lyæus,
Εὕδουσιν αἱ μέριμναι·	Tunc cura dormit omnis,
Δοκῶν δ' ἔχειν τὰ Κροίσου	Crœsumque sperno præ me:
Θέλω καλῶς ἀείδειν·	Dulcis repente nostro
Κισσοστεφὴς δὲ κεῖμαι,	Erumpit ore cantus;
Πατῶ δ' ἅπαντα θυμῷ.	Hedera comasque cingens,
Ὅπλιζ', ἐγὼ δὲ πίνω.	Proculco mente cuncta.
Φέρ' ἐμοὶ κύπελλον, ὦ παῖ·	Ad arma currat alter,
Μεθύοντα γάρ με κεῖσθαι	Ad pocula ipse curram.
Πολὺ κρεῖσσον, ἢ θανόντα.	Puer, ocius scyphum da;
	Nam præstat ebrium me
	Quam mortuum jacere.

ΚΖ. Εἰς Διόνυσον.	27. *De Baccho.* E. AN.
Τοτ Διὸς ὁ παῖς ὁ Βάκχος,	Bacchus puer Tonantis,
Ὁ λυσίφρων Λυαῖος	Liber pater Lyæus,

m'égarer dans la vie? Buvons plutôt de cette douce liqueur du beau Bacchus : au milieu des coupes, le chagrin s'endort.

XXVI.

SUR LE MÊME SUJET.

Bacchus s'est-il emparé de moi, m'imagi= nant alors posséder tout l'or de Crésus, je veux disputer le prix du chant. Couché mol= lement, une couronne de lierre sur le front, je me ris de tout l'univers; s'arme qui vou= dra, moi, je veux boire. Valet, une coupe: il vaut bien mieux que je sois étendu ivre que mort.

XXVII.

SUR LUI-MÊME.

Cet enfant de Jupiter, qui réjouit l'ame et bannit les chagrins, Bacchus, n'a pas plutôt

Ὅταν εἰς φρένας τὰς ἐμὰς
Εἰσέλθῃ μεθυδότας,
Διδάσκει με χορεύειν.
Ἔχω δὲ καί τι τερπνὸν
Ὁ τᾶς μέθας ἐραστάς·
Μετὰ κρότων, μετ᾽ ᾠδᾶς
Τέρπει με κ᾽ Ἀφροδίτα,
Καὶ πάλιν θέλω χορεύειν.

Dum pectus it sub imum,
Dulci rigans liquore,
Saltare perdocet me;
Nec vilis ebrioso
Mea est mihi voluptas.
Cum carmine atque plausu
Delectat alma Cypris:
Post illa salto rursus.

ΚΗ. Εἰς τὴν ἑαυτοῦ ἑταίραν.

Ἄγε, ζωγράφων ἄριστε,
Γράφε, ζωγράφων ἄριστε,
Ῥοδίης κοίρανε τέχνης,
Ἀπεοῦσαν, ὡς ἂν εἴπω,
Γράφε τὴν ἐμὴν ἑταίρην.
Γράφε μοι τρίχας τὸ πρῶτον
Ἁπαλάς τε καὶ μελαίνας·
Ὁ δὲ κηρὸς ἂν δύνηται,
Γράφε καὶ μύρου πνεούσας.
Γράφε δ᾽ ἐξ ὅλης παρειῆς
Ὑπὸ πορφύραισι χαίταις
Ἐλεφάντινον μέτωπον.
Τὸ μεσόφρυον δὲ μή μοι
Διάκοπτε, μήτε μίσγε·
Ἐχέτω δ᾽ ὅπως ἐκείνη,

28. *De sua amica.* H. ST.

Agedum, perite pictor,
Pinge, o perite pictor,
Rhodiæ magister artis,
Absentem ut edocebo,
Depingito mi amicam.
Depinge mollicellos
Primum nigrosque crines:
Si fert et ipsa cera,
Unguenta pinge olentes.
Nigroque sub capillo,
Genis ab usque primis
Frontem fac illi eburnam.
Supercili nigrantes
Discrimina nec arcus,
Confundito nec illos;
Sed junge sic ut anceps
Divortium relinquas,
Quale esse cernis ipsi.

versé libéralement sa liqueur dans mes sens qu'aussitôt je sais danser. Boire n'est pourtant pas mon unique plaisir; le son des instruments, les chansons, et l'amour, font encore le bonheur de ma vie; et toujours je suis prêt à danser.

XXVIII.

SUR SA MAÎTRESSE.

Excellent peintre, peintre divin, roi d'un art si florissant à Rhodes, allons, fais-moi le portrait de ma maîtresse absente. Écoute, et commence. Donne-lui d'abord des cheveux ondoyants et noirs; et, si la cire te le permet, qu'ils semblent exhaler les plus doux parfums. Peins-la de face, avec un front d'ivoire sous des cheveux d'un noir d'ébene. Ne sépare pas trop ses sourcils, ne va pas pourtant les confondre. Que ce portrait ait, ainsi que ma maîtresse, les cils noirs, et que l'extrémité intérieure des

Τὸ λεληθότως σύνοφρυν
Βλεφάρων δ' ἴτυν κελαίνην.
Τὸ δὲ βλέμμα νῦν ἀληθῶς
Ἀπὸ τοῦ πυρὸς ποίησον,
Ἅμα γλαυκὸν, ὡς Ἀθήνης,
Ἅμα δ' ὑγρὸν, ὡς Κυθήρης.
Γράφε ῥῖνα καὶ παρειὰς,
Ῥόδα τῷ γάλακτι μίξας.
Γράφε χεῖλος, οἷα Πειθοῦς,
Προκαλούμενον φίλημα.
Τρυφεροῦ δ' ἔσω γενείου
Περὶ λυγδίνῳ τραχήλῳ
Χάριτες πέτοιντο πᾶσαι.
Στόλισον τὸ λοιπὸν αὐτὴν
Ὑποπορφύροισι πέπλοις·
Διαφαινέτω δὲ σαρκῶν
Ὀλίγον, τὸ σῶμ' ἐλέγχον.
Ἀπέχει· βλέπω γὰρ αὐτήν·
Τάχα κηρὲ καὶ λαλήσεις.

At, ignis instar, ejus
Sit fulgurans ocellus;
Et glaucus, ut Minervæ,
Et pætus, ut Cytheres.
Nasum genasque pinge,
Lacti rosas remiscens.
Pithûs sit at labellum,
Quod osculum lacessat.
Intraque molle mentum,
Per colla lævia omnes
Sint Gratiæ volantes.
Ad ultimum nitente
Illa induatur ostro.
Pateat tamen mihi pars
Cutis pusilla, totum
Qua corpus arguatur.
Quid plura? eam ecce cerno,
Loquere, credo, cera.

ΚΘ. Εἰς Βάθυλλον.

Γράφε μοι Βάθυλλον οὕτω,
Τὸν ἑταῖρον, ὡς διδάσκω.
Λιπαρὰς κόμας ποίησον,
Τὰ μὲν ἔνδοθεν, μελαίνας,

29. *De Bathyllo.* H. ST.

Meos Bathyllum amores,
Ut te docebo, pinge.
Nitidas comas fac illi,
Intus quidem nigrantes,

des sourcils vienne finir en mourant. Pour ses yeux, qu'ils soient tout de feu, brillants comme ceux de Minerve, humides d'amour comme ceux de Vénus. Pour peindre le nez et les joues, mets des lis et des roses. Que ses levres, les levres de la persua=sion, appellent le baiser. Que les graces vol=tigent sur son menton délicat, autour d'un cou plus blanc que l'albâtre. Enfin, pare-la d'une robe de pourpre, laissant échapper quelques attraits qui fassent juger de ceux que l'on ne voit pas. Finis; voilà ma maî=tresse elle-même. Ô portrait enchanteur, tu vas parler!

XXIX.

PORTRAIT DE BATHYLLE.

Fais-moi le portrait de Bathylle, et permets que je dirige tes pinceaux. Donne-lui des che=veux parfumés d'essences, noirs en masse,

Τὰ δ' ἐς ἄκρον, ἠλιώσας·
Ἕλικας δ' ἐλευθέρους μοι
Πλοκάμων, ἄτακτα συνθεὶς,
Ἄφες, ὡς θέλωσι, κεῖσθαι.
Ἁπαλὸν δὲ καὶ δροσῶδες
Στεφέτω μέτωπον ὀφρὺς
Κυανωτέρη δρακόντων.
Μέλαν ὄμμα γοργὸν ἔστω,
Κεκερασμένον γαλήνῃ,
Τὸ μὲν ἐξ Ἄρηος ἕλκον,
Τὸ δὲ, τῆς καλῆς Κυθήρης,
Ἵνα τις τὸ μὲν φοβῆται,
Τὸ δ', ἀπ' ἐλπίδος κρεμᾶται.
Ῥοδίνην δ', ὁποῖα μῆλον,
Χνοΐην ποίει παρειήν·
Ἐρύθημα δ' ὡς ἂν Αἰδοῦς
Δύνασαι βαλεῖν, ποίησον.
Τὸ δὲ χεῖλος, οὐκέτ' οἶδα
Τίνι μοι τρόπῳ ποιήσεις...
Ἁπαλὸν, γέμον τε Πειθοῦς.
Τὸ δὲ πᾶν, ὁ κηρὸς αὐτὸς
Ἐχέτω λαλῶν σιωπῇ.
Μετὰ δὲ πρόσωπον ἔστω.
Τὸν Ἀδώνιδος παρελθὼν
Ἐλεφάντινος τράχηλος.
Μεταμάζιον δὲ ποίει ·

At aureas superne.
Dehinc inordinatos
Recolligens capillos,
Permitte lege nulla
Cincinnulos vagari.
Teneram pilusque frontem
Supercili coronet
Mage cærulus dracone.
Oculus niger sit et trux,
Mixtus tamen sereno:
A Marte quod sit illud:
At hoc quod a Cythere;
Ut hinc timore et hinc spe
Suspensa mens vacillet.
Roseum sit utque pomum
Lanuginosa mala.
Pudibundi et inseratur
Quantum potest ruboris.
Verum haud scio labellis
Quæ detur apta forma.
Sint blanda, plena Suadæ;
Ut mixta sit loquaci
Taciturnitate cera.
Sit latus ipse vultus.
Eburna præteribam
Adonidea colla.
Habeat deinde pectus
Manusque Mercuri ambas;
Femurque quale Pollux,
Ventremque ceu Lyæi.
Femurque molle supra,
Femur quod excit ignes.

et blonds aux extrémités. Laisse-les par grandes boucles tomber négligemment et sans art. Que des sourcils plus foncés que la peau des serpents bornent son front, un front aussi frais que la rosée du matin. Fais-lui des yeux noirs, et pleins d'une fierté que tempere la douceur; des yeux qui aient quelque chose de Mars, quelque chose de la belle Cythérée: s'ils inspirent la crainte, ils donneront aussi l'espérance. Sur des joues de roses, que je voie fleurir le duvet d'un fruit nouvellement cueilli; donne-lui autant que tu pourras le rouge de la pudeur. Sa bouche, comment la peindre? Ah! que sur son doux incarnat siege la persuasion; et, pour tout dire en un mot, que son silence parle. Donne de grands traits à son visage. Et son cou! blanc comme l'ivoire, qu'il surpasse en beauté celui d'Adonis même. Fais-lui la poitrine et les mains de Mercure, les cuisses de Pollux, le ventre de Bacchus. Au-dessus de ses cuisses charnues, de ses cuisses

Διδύμας τε χεῖρας Ἑρμοῦ,
Πολυδεύκεος δὲ μηρούς,
Διονυσίην δὲ νηδύν.
Ἁπαλῶν δ' ὕπερθε μηρῶν,
Μηρῶν τὸ πῦρ ἐχόντων,
Ἀφελῆ ποίησον αἰδῶ,
Παφίην θέλουσαν ἤδη.
Φθονερὴν ἔχεις δὲ τέχνην,
Ὅτι μὴ τὰ νῶτα δεῖξαι
Δύνασαι· τὰ δ' ἦν ἀμείνω.
Τί με δεῖ πόδας διδάσκειν;
Λάβε μισθὸν ὅσσον εἴπῃς.
Τοῦτον δὲ τὸν Ἀπόλλωνα
Καθελὼν, ποίει Βάθυλλον.
Ἢν δ' ἐς Σάμον ποτ' ἔλθῃς,
Γράφε Φοῖβον ἐκ Βαθύλλου.

Volo simplicem esse pubem,
Jam cogitantem amores.
Sed ars tua est maligna
Dare quæ vetat videnda,
Potiora terga multo.
Quid opus pedes ut addam?
Pretii quod exiges fer.
Sed Apollinem mihi istum
Refingito in Bathyllum.
Sin veneris Samum olim,
Fac Apollinem ex Bathyllo.

Λ. Εἰς Ἔρωτα.

Αἱ Μοῦσαι τὸν Ἔρωτα
Δήσασαι στεφάνοισι
Τῷ Κάλλει παρέδωκαν.
Καὶ νῦν ἡ Κυθέρεια
Ζητεῖ, λύτρα φέρουσα,
Λύσασθαι τὸν Ἔρωτα.
Κἂν λύσῃ δέ τις αὐτὸν,
Οὐκ ἔξεισι, μενεῖ δέ·
Δουλεύειν δεδίδακται.

30. *De Amore.* E. AN.

Musae florea vincla
Capto nuper Amori
Injecere coronas,
Vinctum dantque Decori.
Nunc autem Cytherea
Quærens munera præfert
Queis absolvat Amorem.
Sed quamvis redimatur,
Hærebit tamen illic,
Jam servire suetus.

brûlantes, place sans voile les signes du de= sir naissant. Bathylle a quelque chose de mieux encore ; mais l'art jaloux que tu exerces ne peut le montrer.+ Faut-il t'ap= prendre quels contours tu donneras à ses pieds? Pour prix de ton zele, demande ce que tu voudras. — Tiens, prends cet Apollon, et fais-en Bathylle ; et si jamais tu vas à Samos, de Bathylle tu feras Apol= lon.

+ L'art raide!

XXX.

L'AMOUR ENCHAÎNÉ PAR LES MUSES.

Les Muses ont lié l'Amour avec des guir= landes, et l'ont donné en garde à la Beauté. Cythérée le cherche à présent avec une ran= çon pour le délivrer : mais en vain lui ôte= roit-on ses chaînes ; il ne s'en ira point ; il chérit trop son esclavage.

ΛΑ. Εἰς ἑαυτόν.

Ἄφες με τοῖς θεοῖσι
Πιεῖν. Πιεῖν ἀμυστὶ
Θέλω, θέλω μανῆναι.
Ἐμαίνετ' Ἀλκμαίων τε,
Χ' ὁ λευκόπους Ὀρέστης,
Τὰς μητέρας κτανόντες.
Ἐγὼ δὲ μηδένα κτὰς,
Πιὼν δ' ἐρυθρὸν οἶνον,
Θέλω, θέλω μανῆναι.
Ἐμαίνεθ' Ἡρακλῆς πρὶν
Δεινὴν κλονῶν φαρέτρην,
Καὶ τόξον Ἰφίτειον.
Ἐμαίνετο πρὶν Αἴας
Μετ' ἀσπίδος κραδαίνων
Τὴν Ἕκτορος μάχαιραν.
Ἐγὼ δ' ἔχων κύπελλον
Καὶ στέμμα τοῦτο χαίταις,
Οὐ τόξον, οὐ μάχαιραν,
Θέλω, θέλω μανῆναι.

31. *De seipso.* H. ST.

Sine haustibus Lyæum,
Sine hauriam profundis.
Furere hunc volo furorem.
Furebat olim Orestes,
Furebat Alcmæonque,
Uterque matricida.
At nemine ipse cæso,
Leni mero sed hausto,
Furere hunc volo furorem.
Olim Hercules furebat,
Quassans et Iphiteum
Arcum, et trucem pharetram.
Olim furebat Ajax,
Ensem Hectoris coruscans,
Septemplicemque parmam:
At poculum ipse gestans,
Et has comis corollas,
Non spiculum nec ensem,
Furere hunc volo furorem.

ΛΒ. Εἰς τοὺς ἑαυτοῦ Ἔρωτας.

Εἰ φύλλα πάντα δένδρων
Ἐπίστασαι κατειπεῖν,

32. *In suos amores.* E. AN.

Tu si referre quicquid
In omnibus viretis

XXXI.

FUREUR BACHIQUE.

Laissez-moi porter des santés aux dieux; je veux boire à plein verre, je veux du délire. Alcméon et Oreste tremperent leurs mains dans le sang de leur mere; le remords les rendit furieux: pour moi qui n'ai tué personne, mais qui ai bu d'un nectar délicieux, je veux, je veux du délire. Jadis Hercule en fureur agitoit le carquois terrible et l'arc d'Iphitus; jadis en sa fureur le fils d'Oïlée frappoit son bouclier et brandissoit l'épée d'Hector: pour moi, c'est sans arc et sans épée, c'est couronné de fleurs, et la coupe en main, que je veux, oui, que je veux du délire.

XXXII.

SES AMOURS.

Si tu peux compter toutes les feuilles des arbres et les flots de la mer, c'est toi seul que

Εἰ κύματ᾽ οἶδας εὑρεῖν
Τὰ τῆς ὅλης θαλάσσης,
Σὲ τῶν ἐμῶν Ἐρώτων
Μόνον ποιῶ λογιστήν.
Πρῶτον μὲν ἐξ Ἀθηνῶν
Ἔρωτας εἴκοσιν θὲς,
Καὶ πεντεκαίδεκ᾽ ἄλλους.
Ἔπειτα δ᾽ ἐκ Κορίνθου
Θὲς ὁρμαθοὺς Ἐρώτων·
Ἀχαΐης γάρ ἐστιν,
Ὅπου καλαὶ γυναῖκες.
Τίθει δὲ Λεσβίους μοι,
Καὶ μέχρι τῶν Ἰώνων,
Καὶ Καρίης Ῥόδου τε,
Δισχιλίους Ἔρωτας. —
Τί φής; — Ἀεὶ κηρῷ θές.
Οὔπω Σύρους ἔλεξα,
Οὔπω πόθους Κανώβου,
Οὐ τῆς ἅπαντ᾽ ἐχούσης
Κρήτης, ὅπου πόλεσσιν
Ἔρως ἐποργιάζει.
Τί σοι θέλεις ἀριθμῶ
Καὶ τοὺς Γαδείρων ἐκτὸς,
Τοὺς Βακτρίων τε κ᾽ Ἰνδῶν,
Ψυχῆς ἐμῆς Ἔρωτας;

Ubique frondis extat,
Aut persequi recensens
Maris vales arenas,
Solus velim meorum
Logista sis amorum.
Primum quidem ex Athenis
Viginti habes amores:
His quindecim sed adde.
Deinde pone amorum
Agmen Corinthiorum,
(Achaiæ est Corinthus,
Formosæ ubi puellæ.)
Jam Lesbios referto
Nobis, Ionas usque,
Et Cariam Rhodumque:
Bis mille sunt amores.
Tantumne, ais, amasti?
Nondum Syros amores,
Nondum tenes Canobi,
Cretæve, cujus urbes
Furens habet Cupido.
Quid vis tibi referri
Omnes supra Gadiras
Et Bactrios et Indos
Cordis mei calores?

je charge du calcul de mes amours. D'abord pose vingt maîtresses d'Athenes, puis quinze autres encore. De Corinthe, mets-en des légions : cette ville de l'Achaïe possede les plus belles femmes. De Lesbos, d'Ionie, de Carie, de Rhodes, deux mille. — Que dis-tu? — Écris toujours; je n'ai rien dit encore ni de la Syrie, ni de Canope, ni de Crete, qui est tout pour moi; Crete où l'Amour célebre ses mysteres. Voudrois-tu calculer encore celles qui, au-delà de Cadix, de la Bactriane et des Indes, ont touché mon cœur?

ΛΓ. Εἰς χελιδόνα.

Σὺ μὲν, φίλη χελιδὼν,
Ἐτησίη μολοῦσα,
Θέρει πλέκεις καλιὴν·
Χειμῶνι δ' εἶς ἄφαντος
Ἢ Νεῖλον, ἢ 'πὶ Μέμφιν.
Ἔρως δ' ἀεὶ πλέκει μευ
Ἐν καρδίῃ καλιὴν.
Πόθος δ' ὁ μὲν πτεροῦται,
Ὁ δ' ᾠόν ἐστιν ἀκμὴν,
Ὁ δ' ἡμίλεπτος ἤδη.
Βοὴ δὲ γίνετ' αἰεὶ
Κεχηνότων νεοττῶν.
Ἐρωτιδεῖς δὲ μικροὺς
Οἱ μείζονες τρέφουσιν·
Οἱ δὲ τραφέντες εὐθὺς
Πάλιν κύουσιν ἄλλους.
Τί μῆχος οὖν γένηται;
Οὐ γὰρ σθένω τοσούτους
Ἔρωτας ἐκσοβῆσαι.

33. *Ad hirundinem.* H. ST.

Hirundo, tu quidem annis
Is singulis redisque;
Tu, æstate nidulata,
Bruma soles latere,
Nilum petensve Memphin.
Amor sed usque nostro
In corde nidulatur:
Pullus fit unus, ales;
Hic conditur sub ovo,
Hic semiclusus extat.
Hiantiumque jugis
Pipitus est Amorum:
Aluntque pipiones
Majusculi minores;
Hi rursus educati
Gignunt novos et ipsi.
Quid me, quid ergo fiet?
Nam turba tanta Amorum est,
Ut jam tot una lingua
Non possit explicare.

ΛΔ. Εἰς κόρην.

Μὴ με φύγῃς, ὁρῶσα
Τὰν πολιὰν ἔθειραν·

34. *De puella.* H. ST.

Ne, conspicata canos,
Me fugeris, puella.

XXXIII.

SUR LE MÊME SUJET.

Aimable hirondelle, qui reviens tous les ans, tu construis ton nid dans la belle sai= son, et l'hiver tu disparois pour revoir ou les bords du Nil ou Memphis. Mais en tout temps de nombreux Amours ont leur nid dans mon cœur. L'un a des ailes, l'autre est encore dans la coque; un autre est à demi éclos, et toujours on entend les cris de petits qui percent la coquille. Les aînés nourrissent les plus jeunes, qui, bientôt devenus grands, enfantent à leur tour. Que devenir, puisqu'il m'est impossible de bannir tant d'Amours de mon cœur?

XXXIV.

A UNE JEUNE FILLE.

Ne me fuis pas en voyant ces cheveux blancs; et, parceque la jeunesse en sa fleur brille sur

Μηδ', ὅτι σοι πάρεστιν
Ἀκμαῖον ἄνθος ὥρας,
Τἀμὰ φίλτρα διώξῃς.
Ὅρα κἀν στεφάνοισιν
Ὅπως πρέπει τὰ λευκὰ
Ῥόδοις κρίνα πλακέντα.

Nec, quod tibi color sit
Rosæ prior colore,
Spernas meos amores.
En aspice, in corollis,
Rosis decenter alba
Ut lilia implicentur.

ΛΕ. Εἰς Εὐρώπης εἰκόνα.

Ὁ ταῦρος οὗτος, ὦ παῖ,
Ζεύς μοι δοκεῖ τις εἶναι.
Φέρει γὰρ ἀμφὶ νώτοις
Σιδωνίην γυναῖκα·
Περᾷ δὲ πόντον εὐρὺν,
Τέμνει τε κῦμα χηλαῖς.
Οὐκ ἂν δὲ ταῦρος ἄλλος
Ἐξ ἀγέλης ἐλασθεὶς
Ἔπλευσε τὴν θάλασσαν,
Εἰ μὴ μόνος γ' ἐκεῖνος.

35. *De Europa.* H. ST.

Hunc, o puella, taurum
Jovem puto esse quemdam;
Nam vectat ecce dorso
Sidoniam puellam,
Vastumque tranat æquor,
Et findit ungula undas.
At nullus uspiam grex,
Abactus unde taurus
Tranet, nisi ille, pontum.

Λϛ. Εἰς τὸ ἀνειμένως ζῆν.

Τι με τοὺς νόμους διδάσκεις,
Καὶ ῥητόρων ἀνάγκας;
Τί δ' ἐμοὶ λόγων τοσούτων
Τῶν μηδὲν ὠφελούντων;
Μᾶλλον δίδασκε πίνειν

36. *Bene vivendum.* E. AN.

Quid rhetorum doces me
Scita et necessitates?
Orationibus quid
Opus mihi tot istis,
Quibus nihil juvamur?
Potare me doceto

ton visage, ne dédaigne point ma passion. Vois comme dans une couronne les roses s'entrelacent heureusement avec les lis.

XXXV.

JUPITER TAUREAU.

Enfant, ce taureau ne seroit-il pas Jupiter? Il porte sur son dos une jeune Sidonienne. Fier et majestueux au milieu des flots, il traverse sans effort une vaste mer. Non, jamais autre taureau n'a quitté les prairies pour nager sur l'onde; non, ce ne peut être que Jupiter.

XXXVI.

SUR LES PLAISIRS DE LA VIE.

A quoi bon m'enseigner les préceptes des rhéteurs et leurs invincibles arguments? Qu'ai-je à faire moi de tous ces discours qui ne sont bons à rien? Enseignez-moi plutôt à

Ἁπαλὸν πόμα Λυαίου·
Μᾶλλον δίδασκέ παίζειν
Μετὰ χρυσῆς Ἀφροδίτης.
Πολιαὶ κάρα στέφουσι.
Δὸς ὕδωρ, βάλ' οἶνον, ὦ παῖ,
Τὴν ψυχήν μου κάρωσον.
Βραχὺ μὴ ζῶντα καλύπτεις·
Ὁ θανὼν οὐκ ἐπιθυμεῖ.

Mollis merum Lyæi:
Quin aurea doce me
Ridere cum Cythere.
Cani caput coronant.
Aquam, puer, dato jam,
Profunditoque vinum;
Mentem mihi sopito:
Nam mortuum teges me
Brevi mora. Sepultus
Nil concupiscit unquam.

ΛΖ. Εἰς τὸ ἔαρ.

Ιδε πῶς ἔαρος φανέντος
Χάριτες ῥόδα βρύουσιν.
Ἴδε πῶς κῦμα θαλάσσης
Ἁπαλύνεται γαλήνῃ.
Ἴδε πῶς νῆσσα κολυμβᾷ.
Ἴδε πῶς γέρανος ὁδεύει.
Ἀφελῶς δ' ἔλαμψε Τιτάν·
Νεφελῶν σκιαὶ δονοῦνται·
Τὰ βροτῶν δ' ἔλαμψεν ἔργα.
(Καρποῖσι γαῖα προκύπτει)
Καρπὸς ἐλαίας προκύπτει,
Βρομίου στέφεται τὸ νᾶμα.
Κατὰ φύλλον, κατὰ κλῶνα
Καθελὼν ἤνθισε καρπός.

37. *De vere.* H. ST.

Viden' ut ineunte vere
Charites rosis abundant?
Viden' ut jam æquoris unda
Posuit suum furorem?
Viden' ut jam nat anas, et
Remeare ut incipiat grus,
Pure ut refulgeat sol,
Nebulæ fugentur atræ?
Hominum nitent labores;
Tellus parturit herbas;
Termes olivæ exerit se;
Bromii redimitur humor;
Fronde sub omni folioque
Fructus floret opimus.

boire de ce jus divin: enseignez-moi plutôt à folâtrer avec la belle Vénus. Ma tête est couronnée de cheveux blancs. Donne-moi de l'eau, jeune enfant; verse du vin, endors ma raison: dans peu je ne serai plus, et tu m'ensveliras. Les morts n'ont plus de desirs.

XXXVII.

LE PRINTEMPS.

Vois-tu comme depuis son retour le printemps a paré les Graces de ses roses, comme le calme regne sur les flots adoucis? Vois comme ces canards sauvages se plongent dans l'onde, comme ces grues voyagent. Que l'astre du jour est brillant! pas un nuage qui attriste la nature! combien est riant l'aspect des campagnes! La terre leve un front verdoyant, le bourgeon de l'olivier s'ouvre, la vigne se couronne de pampres: sous les feuilles, à travers les branches, le bouton montre sa fleur.

ΛΗ. Εἰς ἑαυτόν.

Ἐγὼ γέρων μέν εἰμι,
Νέων πλέον δὲ πίνω,
Κἂν δεήσῃ με χορεύειν,
Σκῆπτρον ἔχω τὸν ἀσκόν·
Ὁ νάρθηξ δ' οὐδέν ἐστιν.
Ὁ μὲν θέλων μάχεσθαι
Παρέστω καὶ μαχέσθω.
Ἐμοὶ κύπελλον, ὦ παῖ,
Μελιχρὸν οἶνον ἡδὺν
Ἐγκεράσας, φόρησον.
Ἐγὼ γέρων μέν εἰμι,
Σειληνὸν ἐν μέσοισι
Μιμούμενος χορεύσω.

38. *In seipsum.* E. AN.

Ego jam senex quidem sum;
Juvenes tamen bibendo
Supero, chorosque ducens:
Baculi loco gero utrem;
Ferulæ nec ullus usus.
Cupiasne dimicare?
Veniasque, dimicesque.
Mihi melle dulciorem,
Puer, affer huc Lyæum.
Ego jam senex quidem sum;
Silenum at inter omnes
Imitabor in choreis.

ΛΘ. Εἰς ἑαυτόν.

Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Τότ' ἐμεῦ ἰανθὲν ἦτορ
Μούσας λιγαίνειν ἄρχεται.
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Ἀπορίπτονται μέριμναι,
Πολυφρόντιδές τε βουλαὶ
Ἐς ἁλικτύπους ἀήτας.

39. *In seipsum.* E. AN.

Ubi suave poto vinum,
Animo repente læto
Celebro novem Camœnas.
Ubi suave poto vinum,
Subito molesta cura et
Operosa consilî ~~vis~~ a
Rapidas eunt in auras.
Ubi suave poto vinum,
Subito, jocos resolvens,

XXXVIII.

SUR LE REPROCHE QU'ON LUI FAISOIT DE SA VIEILLESSE.

Je suis vieux, je bois cependant mieux que les jeunes gens. Faut-il danser? un outre est mon sceptre, je n'en connois point d'autre. Si l'on veut engager une lutte bachique, qu'on se présente; j'accepte. Esclave, emplis ma coupe de ce jus divin, et me la donne. Je suis vieux, eh bien! je danserai à la Silene.

XXXIX.

LES PLAISIRS DU BUVEUR.

Quand je bois, c'est alors que, le cœur joyeux, je me mets à chanter les Muses.

Quand je bois, j'abandonne aux vents en courroux et les soucis importuns et les vastes projets.

8

Οτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Λυσιπήμων τότε Βάκχος
Πολυανθέσιν μ' ἐν ὥραις
Δονέει, μέθῃ γανώσας.
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Στεφάνους ἄνθεσι πλέξας,
Ἐπιθεὶς δὲ τῷ καρήνῳ,
Μέλπω βιότου γαλήνην.
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Μύρῳ εὐώδεϊ τέγξας
Δέμας, ἀγκάλαις δὲ κούρην
Κατέχων, Κύπριν ἀείδω.
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Ὑπὸ κυρτοῖσι κυπέλλοις
Τὸν ἐμὸν νόον ἁπλώσας,
Θιάσῳ τέρπομαι κούρων.
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Τόδ' ἐμοὶ μόνον τὸ κέρδος,
Τόδ' ἐγὼ λαβὼν ἀποίσω.
Τὸ θανεῖν γὰρ μετὰ πάντα.

Roseas me agit per auras
Hilarem ebriumque Bacchus.
Ubi suave poto vinum,
Simul indui coronam
Manibus meis paratam,
Varioque flore textam,
Placidam celebro vitam.
Ubi suave poto vinum,
Liquido madens odore,
Lepidam et tenens puellam,
Venerem cano jocosam.
Ubi suave poto vinum,
Animum ut meum explicavi
Cyathi in modum repandi,
Thiaso frequente lætor.
Ubi suave poto vinum,
Proprium hoc meum est lucellum,
Et id auferens abibo;
Si quidem mori stat omnes.

M. Εἰς Ἔρωτα.

ΕΡΩΣ ποτ' ἐν ῥόδοισι
Κοιμωμένην μέλιτταν
Οὐκ εἶδεν, ἀλλ' ἐτρώθη

40. *De Amore.* H. ST.

INTER rosas Cupido
Apiculam jacentem
Non vidit, estque punctus.

Quand je bois, l'enjoué Bacchus me ba=lance dans mon ivresse sur les ailes des Zéphyrs parfumés.

Quand je bois, je tresse des couronnes, j'en orne ma tête, et je chante le bonheur d'une vie tranquille.

Quand je bois, je me parfume d'essences odorantes, je serre une jeune beauté dans mes bras, je célebre Vénus.

Quand je bois dans de larges coupes, mon ame s'épanouit; je me plais à la société des jeunes gens.

Quand je bois, c'est un gain qui n'est que pour moi, le seul que j'emporterai de la vie; car tous paient le tribut fatal.

XL.

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

Une abeille dormoit sur un buisson de roses: l'Amour ne la vit pas, il fut piqué au doigt. Aussitôt de se lamenter, de courir

Τὸν δάκτυλον. Παλάξας
Τὰς χεῖρας, ὠλόλυξε·
Δραμὼν δὲ καὶ πετασθεὶς
Πρὸς τὴν καλὴν Κυθήρην,
Ὄλωλα, μᾶτερ, εἶπεν,
Ὄλωλα, κἀποθνήσκω.
Ὄφις μ' ἔτυψε μικρὸς,
Πτερωτὸς, ὃν καλοῦσι
Μέλιτταν οἱ γεωργοί.
Ἃ δ' εἶπεν· εἰ τὸ κέντρον
Πονεῖ τὸ τᾶς μελίττας,
Πόσον δοκεῖς πονοῦσιν,
Ἔρως, ὅσους σὺ βάλλεις;

Manumque sauciatus,
Mox ejulare cœpit;
Et cursitans volansque
Ad candidam Cytheren,
Heu! occidi, occidi, inquit,
Vitamque, mater, efflo.
En me minuta serpens
Pennata vulneravit,
Apem vocant coloni.
Tunc illa: Apis si acumen
Tantum facit dolorem,
Quantum dolere credis
Quos tu feris, Cupido?

ΜΑ. Εἰς συμπόσιον.

Ιλαροι πίωμεν οἶνον,
Ἀναμέλψομεν δὲ Βάκχον,
Τὸν ἐφευρετὰν χορείας,
Τὸν ὅλας ποθοῦντα μολπὰς,
Τὸν ὁμότροπον Ἔρωτι,
Τὸν ἐρώμενον Κυθήρης·
Δι' ὃν ἡ Μέθη λοχεύθη,
Δι' ὃν ἡ Χάρις ἐτέχθη,
Δι' ὃν ἀμπαύεται Λύπα,
Δι' ὃν εὐνάζετ' Ἀνία.

In convivium. E. AN.

Hilari merum bibentes
Bromium patrem canamus.
Bromius chori repertor:
Bromium juvant canentes,
Bromium juvant jocantes.
Bromius Cupidini par.
Bromio calet Cythere,
Temulentia et per ipsum
Genita est, Charisque pulchra;
Per eum dolor sopitur,
Per eum quiescit angor.
Ubi poculum quietum

vers la belle Cythérée. — Je suis perdu, ma mere! je suis perdu! je me meurs! Un petit serpent ailé, que les gens de campagne nomment abeille, m'a blessé. Mon fils, ré= pondit Vénus, si un petit dard, (le dard d'une abeille), te fait tant de mal, juge par-là des tourments de ceux que tu atteins de tes traits.

XLI.

SUR UN REPAS.

La coupe en main et la joie dans l'ame, chantons, célébrons l'inventeur de la danse, ce dieu l'ami des chansons, le joyeux com= pagnon de l'Amour, le bien-aimé de Vénus. Pere de l'ivresse et des Graces, le dieu des raisins calme les chagrins, endort la tris- tesse. Dès que de beaux enfants m'appor= tent une coupe de bon vin, mon chagrin

Τὸ μὲν οὖν πόμα κερασθὲν
Ἁπαλοὶ φέρουσι παῖδες·
Τὸ δ᾽ ἄχος πέφευγε μιχθὲν
Ἀνεμοτρόφῳ θυέλλῃ.
Τὸ μὲν οὖν πόμα λάβωμεν,
Τὰς δὲ φροντίδας μεθῶμεν.
Τί γάρ ἐστι σοὶ τὸ κέρδος
Ὀδυνωμένῳ μερίμναις;
Πόθεν οἴδαμεν τὸ μέλλον;
Ὁ βίος βροτοῖς ἄδηλος.
Μεθύων θέλω χορεύειν,
Μεμυρισμένος δὲ παίζειν
. . . .
Μετὰ καὶ καλῶν γυναικῶν.
Μελέτω δὲ τοῖς θέλουσιν
Ὅσον ἐστὶν ἐν μερίμναις.
Ἱλαροὶ πίωμεν οἶνον,
Ἀναμέλψομεν δὲ Βάκχον.

Pueri ferunt venusti,
Fugit usque cura mixta
Rapidis Noti procellis.
Oneremur ergo vino,
Cura et levemur omni.
Tibi quid dolore prodest
Et confici querelis?
Quis enim futura novit?
Sua cuique vita cæca est.
Juvat uvidum Lyæo
Agitare me choreas,
Juvat et fragrantem olivo
Decente cum puella
Hilare vacare ludo.
Quod adest molestiarum
Sibi qui volent habento,
Hilari merum bibentes
Bromium patrem canamus.

ΜΒ. Εἰς ἑαυτόν.

Ποθέω μὲν Διονύσου
Φιλοπαίγμονος χορείας·
Φιλέω δ᾽ ὅταν ἐφήβου
Μετὰ συμπότου λυρίζω.
Στεφανίσκους δ᾽ ὑακίνθων

42. *Ad seipsum.* E. AN.

Cupio quidem jocosi
Bromii choros requirens,
Amo vero cum juvencis
Fidibus canens libensque:
Hyacinthinis corollis
Caput implicatus, ut cum

s'envole sur les ailes des vents et des tem=pêtes. Qu'on nous donne donc une coupe, et bannissons les chagrins. Que revient-il de ces longs, de ces éternels soupirs? Eh! lit-on dans l'avenir? Qui connoît le terme de la vie? Je veux donc m'enivrer et danser; je veux me parfumer; je veux folâtrer avec de belles femmes. Prenne du chagrin qui vou=dra; pour nous, la coupe en main et la joie dans l'ame, chantons, célébrons Bacchus.

XLII.

CE QU'IL AIME LE PLUS.

J'aime les danses de l'enjoué Bacchus. À table avec un jeune ami, j'aime à faire ré=sonner ma lyre; mais j'aime bien mieux en=core à me couronner de jacinthe, à folâtrer

Κροτάφοισιν ἀμφιπλέξας,
Μετὰ παρθένων ἀθύρειν
Φιλέω μάλιστα πάντων.
Φθόνον οὐκ οἶδ' ἐμὸν ἦτορ,
Φθόνον οὐκ οἶδα δαΐκτην.
Φιλολοιδόροιο γλώττης
Φεύγω βέλεμνα κωφά.
Στυγέω μάχας παροίνους·
Πολυκώμους κατὰ δαῖτας,
Νεοθηλέσ' ἅμα κούραις
Ὑπὸ βαρβίτῳ χορεύων.
Βίον ἥσυχον φέρωμεν.

Teneris jocer puellis,
Amo maxime inter omnes.
Nihil invidere possum,
Neque nosse contigit mî
Livorem adhuc malignum.
Leviora tela linguæ
Fugio timens procacis.
Fugio execrorque semper
Epulis citata festis
Genialibusque bella:
Ubi maxime choreas
Vernante cum puella
Cithara sonante plaudo.
Juvat otium et quies me.

ΜΓ. Εἰς τέττιγα.

ΜΑΚΑΡΙΖΟΜΕΝ σε, τέττιξ,
Ὅτε δενδρέων ἐπ' ἄκρων
Ὀλίγην δρόσον πεπωκὼς,
Βασιλεὺς ὅπως, ἀείδεις.
Σὰ γάρ ἐστι κεῖνα πάντα,
Χ' ὁπόσα βλέπεις ἐν ἀγροῖς,
Χ' ὁπόσα φέρουσιν ὗλαι.
Σὺ δὲ φίλιος γεωργῶν,
Ἀπὸ μηδενός τι βλάπτων·
Σὺ δὲ τίμιος βροτοῖσι,
Θέρεος γλυκὺς προφήτης.

43. *De cicada.* H. ST.

O ter quaterque felix
Cicada, quæ supremis
In arborum viretis,
Roris parum ut bibisti,
Cantare dulce gaudes,
Reginam agens potentem.
Quodcumque conspicaris,
Tuum est, quod arva gignunt,
Quod sylva cumque profert.
Te amplectitur colonus,
Quod ejus in labores
Injuriosa non sis.
Colunt, cicada, te omnes,

avec de jeunes vierges. Mon cœur ne con=noît pas la dévorante envie; je fuis les traits subtils de la langue médisante: je hais sur=tout les querelles qu'excite le vin dans des repas tumultueux. Dansons au son du luth avec de jeunes beautés, et vivons en paix.

XLIII.

LA CIGALE.

Cigale, que tu es heureuse! Dès que sur le haut d'un arbre tu t'es rafraîchie de quel=ques gouttes de rosée, tu chantes, contente comme une reine. C'est à toi tout ce que tu vois dans les champs, à toi toutes les pro=ductions des forêts: tu es la bonne amie des laboureurs; jamais leur as-tu causé le moindre préjudice? Aimable avant-couriere de l'été, les mortels t'honorent, les Muses

Φιλέουσι μέν σε Μοῦσαι,
Φιλέει δὲ Φοῖβος αὐτὸς,
Λιγυρὴν δ' ἔδωκεν οἴμην.
Τὸ δὲ γῆρας οὔ σε τείρει,
Σοφὲ, γηγενὴς, φίλυμνε,
Ἀπαθὴς, ἀναιμόσαρκε·
Σχεδὸν εἶ θεοῖς ὅμοιος.

Divina quod puteris
Æstatis imminentis.
Te diligunt Camœnæ,
Te diligitque Phœbus,
Vocemque dat canoram.
Te non senecta carpit,
Festiva, terræ alumna,
Cantus amica, et omnis
Mali et doloris expers.
Ulla nec aucta carne,
Nec aucta sanguine ullo:
Ipsis abes parum à diis.

ΜΔ. Εἰς τὸ ἑαυτοῦ ὄνειρον.

ΕΔΟΚΟΥΝ ὄναρ τροχάζειν,
Πτέρυγας φέρων ἐπ' ὤμων·
Ὁ δ' Ἔρως ἔχων μόλυβδον
Περὶ τοῖς καλοῖς ποδίσκοις
Ἐδίωκε καὶ κίχανε.
Τί θέλει τόδ' ὄναρ εἶναι;
Δοκέω δ' ἔγωγε πολλοῖς
Ἐν Ἔρωσί με πλακέντα
Διολισθανεῖν μὲν ἄλλοις,
Ἑνί τῷ δὲ συνδεθῆναι.

44. *De suo somnio.* H. ST.

VIDEBAR in quiete
Huc cursitare et illuc,
Humeros amictus alis;
Amor sed impeditus
Plumbo pedes tenellos,
Me persequens prehendit.
Sibi somnium quid hoc vult?
Mihi quidem videtur,
Me plurimos amores
Fugisse jam implicatum,
Hærere in hoc sed uno.

te chérissent: Apollon lui-même te chérit; il t'a donné une voix si harmonieuse! La vieillesse ne s'appesantit pas sur toi. Chan=teuse habile, docte fille de la terre, tu n'as ni chair ni sang; tu es impassible, tu es presque l'égale des dieux.

XLIV.

LE SONGE.

Il me sembloit en dormant que je courois au gré de mes desirs, que j'avois des ailes. Amour me poursuivoit; bientôt il m'attei=gnit, malgré le plomb qui gênoit ses pieds délicats. Que présage un tel songe? Pour moi, je pense que, tant de fois captif de l'Amour, et toujours fugitif, je suis mainte=nant pour jamais dans les fers.

ΜΕ. Εἰς τὰ τοῦ Ἔρωτος βέλη.

Ὁ ἀνὴρ ὁ τῆς Κυθήρης
Παρὰ Λημνίαις καμίνοις
Τὰ βέλη τὰ τῶν Ἐρώτων
Ἐποίει, λαβὼν σίδηρον.
Ἀκίδας δ' ἔβαπτε Κύπρις,
Μέλι τὸ γλυκὺ λαβοῦσα·
Ὁ δ' Ἔρως χολὴν ἔμισγεν.
Ὁ δ' Ἄρης ποτ' ἐξ ἀϋτῆς
Στιβαρὸν δόρυ κραδαίνων
Βέλος ἠΰτελιζ' Ἔρωτος·
Ὁ δ' Ἔρως, τόδ' ἐστὶν, εἶπε,
Βαρύ· πειράσας νοήσεις.
Ἔλαβεν βέλεμνον Ἄρης,
Ὑπεμειδίασε Κύπρις.
Ὁ δ' Ἄρης ἀναστενάξας,
Βαρὺ, φησίν· ἆρον αὐτό.
Ὁ δ' Ἔρως, ἔχ' αὐτὸ, φησί.

45. *In Cupidinis sagittas.* H. ST.

Veneris maritus olim
Ad Lemnias caminos
Amoribus sagittas
Dum cudit ære sumpto,
Hamosque melle dulci
Dum temperat Cythere,
Miscetque fel Cupido;
Mars, prælio revertens,
Quatiebat horridam hastam,
Tela elevans Amoris.
At Amor, Grave istud, inquit:
Fac, si libet, periclum.
Mars accipit sagittam;
Venusque risit. Ille,
Vehementer ingemiscens,
Gravis, inquit; aufer illam.
Tibi serva, ait Cupido.

Μϛ. Εἰς Ἔρωτα.

Χαλεπὸν τὸ μὴ φιλῆσαι·
Χαλεπὸν δὲ καὶ φιλῆσαι·
Χαλεπώτερον δὲ πάντων

46. *In Amorem.* H. ST.

Et non amare durum est,
Et est amare durum:
Durissima omnium res

XLV.

LES FLECHES DE L'AMOUR.

Aux antres de Lemnos l'époux de Vénus forgeoit avec l'acier les fleches de l'Amour; Cypris en trempoit dans du miel la pointe acérée; Cupidon y mêloit du fiel. Mars un jour revenoit des combats brandissant sa redoutable lance, et parlant de ces traits avec dédain. Tiens, lui dit Cupidon, celui=ci est-il perçant? juge-s-en par expé=rience. Mars prend le trait; Cypris sourit. — Oh! oui, bien perçant, dit Mars avec un gémissement; reprends, reprends. — Garde, répliqua l'Amour.

XLVI.

IMPRÉCATION CONTRE L'ARGENT.

Il est cruel d'aimer, cruel de ne pas aimer; mais le plus fâcheux, c'est de ne pas jouir

Ἀποτυγχάνειν φιλοῦντα.
Γένος, οὐδὲν εἰς Ἔρωτα·
Σοφίη, τρόπος πατεῖται·
Μόνον ἄργυρον βλέπουσιν.
Ἀπόλοιτο πρῶτος αὐτὸς,
Ὁ τὸν ἄργυρον φιλήσας.
Διὰ τοῦτον οὐκ ἀδελφὸς,
Διὰ τοῦτον οὐ τοκῆες·
Πόλεμοι, φόνοι δι' αὐτόν.
Τὸ δὲ χεῖρον, ὀλλύμεσθα
Διὰ τοῦτον οἱ φιλοῦντες.

Amare, nec potiri.
In amore negliguntur
Imagines avorum,
Mores jacent et artes;
Solum intuentur aurum!
Pereat male expetendi
Qui primus auctor auri.
Hinc cura nulla fratris,
Spernuntur hinc parentes,
Hinc et cruenta bella.
Quod maximum malorum est,
Quicumque amamus, omnes
Per hoc perimus unum.

ΜΖ. Εἰς γέροντα.

Φιλῶ γέροντα τερπνὸν,
Φιλῶ νέον χορευτάν.
Γέρων δ' ὅταν χορεύῃ
Τρίχας γέρων μέν ἐστι,
Τὰς δὲ φρένας νεάζει.

47. *In senem.* H. ST.

Juvenis senisque festas
Video lubens choreas.
Senex at in choreis,
Senex quidem est capillis,
Juvenis sed usque mente est.

ΜΗ. Εἰς Διόνυσον.

Ὁ τὸν ἐν πόνοις ἀτειρῆ
Νέον, ἐν πόθοις ἀταρβῆ,

48. *In Bacchum.* E. AN.

Juvenem in scyphis valentem,
Minime in scyphis paventem,

de l'objet qu'on aime. En amour la naissance n'est rien; on ne tient nul compte ni du savoir ni de la vertu; on n'a d'yeux que pour l'argent. Maudit soit le premier qui aima l'argent! C'est lui qui sépare le frere de son frere, qui éteint toute tendresse filiale, qui suscite et les guerres et les meurtres; et, ce qu'il y a de pis, c'est lui qui nous perd nous autres amants.

XLVII.

LE VIEILLARD DE BELLE HUMEUR.

J'aime un vieillard de belle humeur. J'aime un jeune homme qui ne demande que la danse. Quand un vieillard danse, il n'y a de vieux en lui que ses cheveux, son esprit est jeune encore. *peut être, mais la danse ne convient plus à son âge*

XLVIII.

A BACCHUS.

Le dieu qui rend la jeunesse infatigable au travail, intrépide au milieu des festins, et

Καλὸν ἐν πότοις χορευτὴν
Τελέων θεὸς κατῆλθεν,
Ἁπαλὸν βροτοῖσι φίλτρον,
Πότον ἄστονον κομίζων,
Γόνον ἀμπέλου, τὸν οἶνον,
Πεπεδημένον ὀπώραις
Ἐπὶ κλημάτων φυλάττων,
Ἵν', ὅταν τάμωσι βότρυν,
Ἄνοσοι μένωσι πάντες,
Ἄνοσοι δέμας θεητὸν,
Ἄνοσοι γλυκύν τε θυμὸν,
Ἐς ἔτους φανέντος ἄλλου.

Lepidum in scyphis choreuten
Faciens deus revenit,
Homini méros amores,
Hilarum ferens temetum,
Genitrice vite natum
Acinis in ebriosis
Cohibens adhuc revinctum:
Ut ubi sit uva secta,
Vigeamus absque morbo,
Vigeamus usque membra,
Vigeamus usque mentem:
Redeunte donec anno
Redeat novus Lyæus.

ΜΘ. Εἰς δίσκον ἔχοντα Ἀφροδίτην.

Αρα τις τόρευσε πόντον,
Ἄρα τις μανεῖσα τέχνα
Ἀνέχευε κῦμα δίσκῳ,
Ἐπὶ νῶτα τῆς θαλάσσης;
Ἄρα τις ὕπερ θάλασσαν
Ἁπαλὰν χάραξε Κύπριν,
Νόος ἐς θεοὺς ἀερθεὶς,
Μακάρων φύσιος ἀρχάν;
Ὁ δέ νιν ἔδειξε γυμνὰν,
Ὅσα μὴ θέμις δ' ὁρᾶσθαι,
Μόνα κύμασιν καλύπτει.

49. *De disco habente Venerem.*

H. ST.

Mare sensit ergo cælum,
Aliquo artis et furore
Coalescit unda disco,
Pelagi super profunda.
Alicujus ad deos mens
Penetravit ergo, sculpens
Teneramque candidamque
Venerem, deûm parentem.
Oculis sed ille nostris
Sine veste dat videndam:
Tegit unda, nilque prorsus
Nisi quod nefas videri.
Vagabunda jamque littus

qui anime au milieu des repas un aimable danseur; ce dieu visite enfin nos côteaux, et nous apporte une douce liqueur ennemie des chagrins. Fille de la vigne, emprisonnée dans ses raisins vermeils, elle doit rester encore suspendue à la treille; mais les grappes une fois coupées, comme les maladies fuiront! comme la santé brillera sur les visages! comme la joie régnera dans tous les cœurs jusqu'au retour de la prochaine vendange!

XLIX.

VÉNUS ANADYOMENE.

Quel burin osa graver l'humide élément? Quel artiste heureusement téméraire répandit sur ce vase des flots amoncelés? Quel génie rival des dieux représenta la mere des immortels, l'aimable Cypris? Il l'a montrée nue, et ce que les yeux ne doivent point voir n'a d'autre vêtement que les flots. Aussi

Ἀλαλημένη δ' ἐπ' αὔτᾳ,
Βρύον ὡς ὕπερθε λευκὸν
Ἁπαλοχρόους γαλήνας,
Δέμας εἰς πλόον φέρουσα,
Ῥόθιον πάροιθεν ἕλκει.
Ῥοδέων δ' ὕπερθε μαζῶν,
Ἁπαλῆς ἔνερθε δειρῆς
Μέγα κῦμα πρῶτα τέμνει.
Μέσον αὔλακος δὲ Κύπρις,
Κρίνον ὡς ἴοις ἑλιχθὲν
Διαφαίνεται γαλήνας.
Ὑπὲρ ἀργύρῳ δ' ὀχοῦνται
Ἐπὶ δελφῖσιν χορευταῖς
Δολερὸν νόον μερόπων
Ἔρως, Ἵμερος, γελῶντες·
Χορὸς ἰχθύων δὲ κυρτὸς
Ἐπὶ κυμάτων κυβιστῶν
Παφιῆς τὸ σῶμα παίζει,
Ἵνα νήχεται γελῶσα.

Superextat alga tanquam
Maris in serenitate,
Dea nuda sic pererrat.
Super et natare quum vult,
Trahit ante corpus undam:
Secat inde fluctus ingens
Roseis deæ quod unum
Supereminet papillis,
Tenero subestque collo.
Medio deinde sulco,
Quasi lilium implicatum
Violis, renidet illa
Placidum maris per æquor.
Choreis frequensque delphin
Ibi marmor est fatigans,
Humeris vehens Amorem
Pariter, Cupidinemque,
Quatientem utrumque risu
Juvenile cor doloso.
Salit ipse piscium grex
Ibi cærulas per undas,
Paphiæque lusitando
Lateri natantis hæret.

N. Ἐπιλήνιος ᾠδή.

Τὸν μελανόχρωτα βότρυν
Ταλάροις φέρουσιν ἄνδρες
Μετὰ παρθένων ἐπ' ὤμων·
Κατὰ ληνὸν δὲ βαλόντες

50. *De vino.* E. AN.

Calathis nigros racemos
Juvenes viri resectos
Humero super valente
Lepidæ et ferunt puellæ;

mollement balancée que l'algue blanchis=sante qui flotte sur une mer calme, aussi brillante au milieu de la plaine liquide qu'un lis parmi des violettes, la déesse ap=proche du rivage, pousse devant elle une onde bouillonnante, ouvrant les flots qu'elle presse de son sein de roses et de son cou d'albâtre. Sur les écailles de ces dauphins sont portés le Desir et l'Amour, ces dieux malins qui rient des foiblesses des mortels : et près d'eux les hôtes des mers, jouant au=tour de Vénus, égaient son triomphe sur les eaux.

L.

LA VENDANGE.

De jeunes vendangeurs, d'aimables vendan=geuses, portent sur leurs épaules des cor=beilles de raisins vermeils qu'ils jettent dans le pressoir. Les hommes seuls foulent la

Μόνον ἄρσενες πατοῦσι
Σταφυλὴν, λύοντες οἶνον,
Μέγα τὸν θεὸν κροτοῦντες
Ἐπιληνίοισιν ὕμνοις,
Ἐρατὸν πίθοις ὁρῶντες
Νέον ἐς ζέοντα Βάκχον,
Ὃν ὅταν πίῃ γεραιὸς,
Τρομεροῖς ποσὶν χορεύει
Πολιὰς τρίχας τινάσσων.
Ὁ δὲ παρθένον λοχήσας
Ἐρατὸς νέος μεθυσθεὶς,
Ἁπαλὸν δέμας χυθεῖσαν
Σκιερῶν ὕπερθε φύλλων,
Βεβαρημένην ἐς ὕπνον,
Ἐς ἔρωτ᾽ ἄωρα θέλγει,
Προδότιν γάμων γενέσθαι·
Ὁ δὲ μὴ λόγοισι πείθων
Τότε μὴ θέλουσαν ἄγχει.
Μετὰ γὰρ νέων ὁ Βάκχος
Μεθύων ἄτακτα παίζει.

Sed ubi in lacum dederunt,
Referunt pedem puellæ,
Maribus premuntur uvæ.
Pedibus merum resolvunt
Bromium viri canentes;
Lacus et repletur hymnis.
Juvat hos videre dulcem
Doliis novum Lyæum,
Ubi fervet ille, apertis.
Simul hunc senes biberunt,
Tremulis choros celebrant
Pedibus, vibrantque canos.
Speculatus at puellam
Juvenis decens venustam,
Petit abditus sub umbra
Tenerum in latus jacentem,
Graviterque consopitam.
Ibi eam Cupido mulcens
Suadet facem malignus
Violare nuptialem.
Juvenem tamen repellit
Mulier, nec audit illum.
At ubi nihil valere
Sua sentit ille verba,
Subigit pati misellam.
Siquidem ebrius Lyæus
Petulante cum juventa
Ita ludit insolenter.

ΝΑ. Εἰς ῥόδον.

ΣΤΕΦΑΝΗΦΟΡΟΥ μετ᾽ ἦρος
Μέλπομαι ῥόδον τέρεινον·

51. *De rosa.* H. ST.

CUM vere patre florum
Socianda laus rosarum.

grappe; ils font ruisseler le vin; ils font re=tentir en l'honneur de Bacchus les bruyantes chansons du pressoir, joyeux de voir bouillir dans la tonne un nectar objet de tous les vœux. Un vieillard en boit-il, il danse, agi=tant sa blanche chevelure; tandis qu'échauffé par le vin un beau jeune homme caresse une jeune vierge qui, les yeux appesantis par le sommeil, reposoit mollement sur un tendre feuillage. Il veut en obtenir les fruits précoces de l'amour; il lui offre avant l'hy=men les plaisirs de l'épouse : mais, voyant qu'il ne persuade pas, il ravit ce que refuse la pudeur; car avec les jeunes gens Bacchus est un dieu libertin.

LI.

L'ÉLOGE DE LA ROSE.

Chantons et la saison des fleurs, et la rose printaniere. Amie, seconde mes accents.

Σὺν, ἑταίρα, δεῖ μέλπειν.
Τόδε γὰρ θεῶν ἄημα,
Τόδε καὶ βροτῶν χάρημα,
Χάρισίν τ' ἄγαλμ' ἐν ὥραις
Πολυανθέων Ἐρώτων,
Ἀφροδίσιόν τ' ἄθυρμα.
Τόδε καὶ μέλημα μύθοις,
Χαρίεν φυτόν τε Μουσῶν.
Γλυκὺ καὶ ποιοῦντι πεῖραν
Ἐν ἀκανθίναις ἀταρποῖς·
Γλυκὺ δ' αὖ λαβόντι θάλπειν
Μαλακαῖσι χερσὶ, κούφως
Προσάγοντ' Ἔρωτος ἄνθος.
Ὡς τὸ φῶς τόδ' αὐτὸ τερπνὸν
Θαλίαις τε καὶ τραπέζαις,
Διονυσίαις θ' ἑορταῖς.
Τί δ' ἄνευ ῥόδου γένοιτ' ἄν;
Ῥοδοδάκτυλος μὲν Ἠὼς,
Ῥοδοπήχεες δὲ Νύμφαι·
Ῥοδόχρους δὲ κ' Ἀφροδίτα
Παρὰ τῶν σοφῶν καλεῖται.
Τόδε καὶ νόσοισιν ἀρκεῖ,
Τόδε καὶ νεκροῖς ἀμύνει,
Τόδε καὶ χρόνον βιᾶται·
Χαρίεν ῥόδων δὲ γῆρας
Νεότητος ἔσχεν ὀδμήν.

Rosa flos odorque divum:
Hominum rosa est voluptas.
Decus illa Gratiarum
Florente Amoris hora.
Rosa suavium Diones,
Rosa opus laborque vatum
Et amica planta Musis.
Est grata colligenti,
Licet ante spina pungat
Mordacibus rubetis.
Est grata eam foventi
Manu subinde molli.
Eadem decens coronis,
Et expetita mensis,
Solennibusque Bacchi.
Rosis quid absque fiat?
Aurora nonne fertur
Rosea manu decora?
Roseisque nonne Nymphæ
Spectabiles lacertis?
Rosicolor ipsa Cypris
Vocitata nonne doctis?
Quid plura? nonne multis
Medicina certa morbis?
Defendit hæc sepultos,
Hæc tempori resistit:
Hujus senecta suavem
Servat juventæ odorem.
Sed quæ rosis origo?
Quum cærulis ab undis
Sale rosidam Cytheren
Spuma edidit profundi,

La rose, ce doux parfum qui s'exhale de la bouche immortelle des dieux, charme les humains, embellit les Graces dans la sai=son fleurie des amours. Folâtre attribut de Vénus, objet du chant des poëtes, plante favorite des Muses, elle blesse de ses épines, et pourtant on la cueille avec plaisir. Comme on aime à voir dans ses mains cette fleur de l'amour, à respirer sa douce odeur! Oracle des amants, on la recherche encore sur les tables, dans les banquets, aux fêtes de Bac=chus. Eh! que peut-on sans la rose? Dans la langue des poëtes l'Aurore a des doigts de roses, les Nymphes des bras de roses, Vénus un teint de roses. La rose, secou=rable aux malades, n'est pas inutile aux morts, et brave la durée des ans. Agréable en sa vieillesse, elle a le parfum de ses pre=miers jours. Que dirai-je de son origine? Lorsque la mer eut formé de son écume et montré sur son onde réjouie Cypris brillante de rosée; quand du cerveau de Jupiter

Φέρε δὴ φύσιν λέγωμεν.
Χαροπῆς ὅτ᾽ ἐκ θαλάσσης
Δεδροσωμένην Κυθήρην
Ἐλόχευε Πόντος ἀφρῷ,
Πολεμόκλονόν τ᾽ Ἀθήνην
Κορυφῆς ἐδείκνυε Ζεὺς,
Φοβερὴν θέαν Ὀλύμπῳ,
Τότε καὶ ῥόδων ἀγητῶν
Νέον ἔρνος ἤνθισε χθὼν,
Πολυδαίδαλον λόχευμα.
Μακάρων θεῶν δ᾽ ὅμιλος,
Ῥόδον ὡς γένοιτο, νέκταρ
Ἐπιτέγξας, ἀνέτειλεν
Ἀγέρωχον ἐξ ἀκάνθης
Φυτὸν ἄμβροτον Λυαίου.

Jovisque quum Minerva
E vertice exilivit
Armata scuto et hasta;
Tunc nobilis rosarum
Stirps edita est beato
Terræ sinu, venustus
Miræque fœtus artis.
Superumque turba divum,
Rosa ut esset, irrigantes
Nectar suum, e rubeto
Insigne procrearunt
Germen patris Lyæi.

NB. Εἰς ἑαυτόν.

Ὅτ᾽ ἐγὼ νέων ὅμιλον
Ἐσορῶ, πάρεστιν ἥβα.
Τότε δὴ, τότ᾽ ἐς χορείην
Ὁ γέρων ἐγὼ πτεροῦμαι.
Περίμεινόν με, Κυβήβα,
Παράδος, θέλω στέφεσθαι.
Πολιὸν ἑκὰς δὲ γῆρας·
Νέος ἐν νέοις χορεύσω.

52. *De seipso.* H. ST.

Juvenum frequens ut agmen
Tueor, repuberasco.
Ego tum, licet senex sim,
Alacer volo ad choreas.
Juvenesce, quæso, mecum;
Fer et huc rosas; corollis
Caput implicem libenter:
Procul at procul senectus.
Juvenes apud jocosis
Juvenabor in choreis.

s'élança la déesse des combats, la terre à son tour enfanta cette plante admirable, nou= veau chef-d'œuvre de la nature. Jaloux de hâter son épanouissement, les dieux la par= fumerent de nectar: aussitôt du sein des épines s'éleva majestueuse la fleur immor= telle de Bacchus.

LII.

QU'IL SE PLAÎT AVEC LA JEUNESSE.

Dès que j'apperçois une troupe de jeunes gens, je rajeunis. Alors ce vieillard, oui ce vieillard que vous voyez, a des ailes pour la danse. Attends-moi donc, ami, et te réjouis avec moi: donne des roses, je veux me cou= ronner. Loin de moi la froide vieillesse: jeune encore, je vais danser avec des jeunes

Διονυσίης δ' ἐμοί τις
Φερέτω ῥόον ἀπ' ὀπώρης,
Ἵν' ἴδῃ γέροντος ἀλκὴν
Δεδαηκότος μὲν εἰπεῖν,
Δεδαηκότος δὲ πίνειν,
Χαριέντως τε μανῆναι.

Propere mihi Lyæi
Ades afferens liquorem.
Validum senemque cerne
Lepideque conjocantem,
Lepideque combibentem,
Lepideque confurentem.

ΝΓ. Εἰς ἐρῶντας.

Επ' ἰσχίοις μὲν ἵπποι
Πυρὸς χάραγμ' ἔχουσι·
Καὶ Παρθίους τις ἄνδρας
Ἐγνώρισεν τιάραις.
Ἐγὼ δὲ τοὺς ἐρῶντας
Ἰδὼν ἐπίσταμ' εὐθύς.
Ἔχουσι γάρ τι λεπτὸν
Ψυχῆς ἔσω χάραγμα.

53. *De amatoribus.* H. ST.

Equi solent inustum
Coxis habere signum,
Parthique de tiaris
Plerumque noscitantur:
At intuente amantes
Mox noscitantur a me;
Nam nescio quod omnes
Signum solent minutum
Inustum habere cordi.

ΝΔ. Εἰς χρυσόν.

Ο δραπέτας μ' ὁ χρυσὸς
Ὅταν φύγῃ με κραιπνοῖς
Διηνέμοις τε ταρσοῖς,
Ἀεὶ δ', ἀεί με φεύγει,
Οὔ μιν διώκω· τίς γὰρ
Μισῶν θέλει τι θηρᾶν;

54. *De auro.*

Fugitivum aurum
Quum fugit me velocibus
Ventosque æquantibus plantis,
Semper autem, semper me fugit:
Non ipsum persequor; quis enim
Odio persequens aliquid vult venari illud?

gens. Qu'on m'apporte donc du jus de la treille, et l'on verra un vieillard vigoureux qui sait chanter, boire, et se livrer à d'aimables transports.

LIII.

SUR LES AMANTS.

C'EST avec un fer chaud que l'on marque les chevaux à la cuisse; on reconnoît les Parthes à leur tiare: pour les amants, je les devine sitôt que je les vois; ils ont je ne sais quelle blessure au cœur.

LIV.

SUR L'OR.

QUAND l'or fuit loin de moi (et souvent, oui bien souvent, ce volage me fuit d'une aile rapide), je ne cours point après lui; car qui recherche son ennemi? Loin

Ἐγὼ δ' ἄφαρ λιασθεὶς
Τῷ δραπέτᾳ τῷ χρυσῷ,
Ἐμῶν φρενῶν μὲν αὔραις
Φέρειν ἔδωκα λύπας,
Λύρην δ' ἑλὼν, ἀείδω
Ἐρωτικὰς ἀοιδάς.
Πάλιν δ' ὅταν με θυμὸς
Ὑπερφρονεῖν διδάξῃ,
Προσεῖπεν ὁ δραπέτας,
Φέρων μέθαν μοι φροντίδων,
Ἑλών μιν ὡς μεθ' ἡμῶν
Λύρης γένωμαι λαρόν.
Ἄπιστ', ἄπιστε χρυσὲ,
Ἔστ' ἂν δόλοις με θέλγῃς,
Πλέον χρυσοῦ νευρά.
Πόθους κέκλυθι ἀδεῖς.
Ἀνὰ βάρβιτον δονήσω,
Ἄεθλος μὲν οὐ πρόκειται,
Μελέτη δ' ἔπεστι παντὶ
Σοφίης λαχόντ' ἄωτον.
Ἐλεφαντίνῳ δὲ πλήκτρῳ
Λιγυρὸν μέλος κροαίνων,
Φρυγίῳ ῥυθμῷ βοήσω,
Ἅτε τὶς κύκνος Καΰστρου
Πολιοῖς πτεροῖσι μέλπων
Ἀνέμου σύναυλον ἠχήν.

Ego vero, statim summotus
A fugitivo auro,
Meæ quidem mentis ventis
Ferendos trado mœrores:
Lyram autem sumens, cano
Amatorias cantilenas.
Rursum autem, ubi me animus
Contemnere docuerit,
Compellavit fugitivum,
Ferens ebrietatem curarum,
Cupiens eum ut negligens
Lyræ fiam dulcis.
Infidum, infidum aurum,
Quamdiu dolis me demulcebis,
Plus est fides lyræ quam aurum.
Amores audi jucundos.
Ciebo barbitum.
Certamen quidem propositum non est,
Sed commentatio adest omni
Qui sapientiæ sortitus est florem.
Eburneo autem plectro
Argutum carmen strepens
Phrygiis numeris sonabo,
Velut aliquis cygnus Caystri
Candidis alis modulans
Sonantem una cum vento vocem.
Tu autem, musa, simul choros duc,
Est enim res sacra Phœbo

donc de ce fugitif, je donne mes soucis aux vents, je prends ma lyre, je chante des vers passionnés: mais lorsqu'il voit que ma raison m'apprend à le mépriser à mon tour, le traître revient, m'apportant cette foule de soins qu'il traîne après lui, et me priant de l'accueillir, afin que pour quelque temps j'abandonne mon luth. « Loin, loin d'ici, or infidele, tant que tu me dresses des pieges! Mon luth m'est plus que toi. Écoute ses chants amoureux. »

Je vais jouer du luth; non que l'on me propose un prix, mais tel est le docte soin de tout mortel qui atteint à la perfection de la sagesse. Je le toucherai donc avec un plectre d'ivoire, chantant sur le mode phrygien des vers harmonieux: tel un cygne du Caystre, qui, par le battement de ses ailes, accorde le vent à sa voix. Vous donc, Muse, seconez mon projet: ce luth, ce laurier, ce trépied, sont consacrés à Phébus. Je chante l'amour de ce dieu, son malheureux amour;

Σὺ δὲ, Μοῦσα, συγχόρευε,
Ἱερὸν γάρ ἐστι Φοίβου
Κιθάρη, δάφνη, τρίπους τε.
Λαλέω δ' ἔρωτα Φοίβου,
Ἀνεμώλιον τὸν οἶστρον·
Σαόφρων γάρ ἐστι κούρα·
Τὸ μὲν ἐκπέφευγε κέντρον,
Φύσεως δ' ἄμειψε μορφήν·
Φυτὸν εὐθαλὲς δ' ἐπηχεῖ.
Ὁ δὲ Φοῖβος, ἦε Φοῖβος,
Κρατέειν κόρην νομίζων,
Χλοερὸν δρέπων δὲ φύλλον,
Ἐδόκει τελεῖν Κυθήρην.
Ἄγε, θυμὲ, πῆ μέμηνας,
Μανίην μανεὶς ἀρίστην;
Τὸ βέλος φέρε κρατύνων,
Σκοπὸν ὡς βαλὼν ἀπέλθῃς.
Τὸ δὲ τόξον Ἀφροδίτης
Ἄφες, ὡς θεοὺς ἐνίκα.
Τὸν Ἀνακρέοντα μιμοῦ
Τὸν ἀοίδιμον μελιστήν.
Φιάλην πρόπινε παισὶν,
Φιάλην λόγων ἐραννήν,
Ἀπὸ νέκταρος ποτοῖο
Παραμύθιον λαβόντες,
Φλογερὸν φυγόντες ἄστρον.

Cithara, laurus, et tripus.
Eloquor autem amorem Phœbi,
Vanum ardorem:
Casta enim est puella.
Effugit quidem aculeum;
Naturalem autem mutavit formam,
Arborque pulchre florens resonat.
At Phœbus, ibat Phœbus,
Potiri se puella putans;
Et viride folium carpens
Putabat se agitare Venerem.
Age, anime; cur furore captus es,
Furore furens optimo?
Telum fer vires admovens,
Scopo ut tacto discedas.
Arcum autem Veneris
Relinque, quo deos superabat.
Anacreontem imitare,
Celeberrimum lyricum.
Phialam propina pueris,
Phialam sermonum amabilem,
E nectaris potu
Recreatione sumpta,
Igneo astro evitato.
Tu enim dolo, tu invidia
Amorem posuisti hominibus,
Lyram autem salitam votis

car celle qu'il aimoit étoit sévere: elle évita ses poursuites, mais elle reçut une forme nouvelle; aujourd'hui, plante verdoyante, elle fait entendre un doux murmure. Cependant Apollon, l'amoureux Apollon, la poursuivoit; croyant saisir une vierge, et n'embrassant qu'un rameau verd, il croyoit jouir de Vénus tout entiere.

Mais, mon esprit, d'où ce délire, d'où ce noble emportement? Reprends de nouvelles forces; ne te retire qu'après avoir touché le but. Laisse les traits d'Aphrodite, ces traits vainqueurs des dieux. Imite Anacréon, ce chantre mélodieux; présente une coupe de nectar, des vers aimables qui consolent, lorsque l'or, cet astre brillant, nous fuit. Funeste métal, c'est toi qui excites dans le cœur des humains la fraude et l'envie, qui leur ravis leurs luths, leurs amours, et les rends le jouet de mille desirs. Non, je ne quitterai pas mon luth un seul moment. Cours étaler tes charmes chez de perfides

Σὺ γὰρ δόλῳ, σύ τοι φθόνῳ
Ἔρωτ᾽ ἔθηκας ἀνδράσι.
Λύρην δ᾽ ἀλίπαστον εὖ
Φιλαμάτων τε κεδνῶν,
Πόθων κύπελλα κρίνῃ.
Ὅταν θέλῃς δὲ φεύγῃς.
Λύρης δ᾽ ἐμῆς ἀοιδὰν
Οὐκ ἂν λίποιμι τυτθόν.
Ξείνοισι δ᾽ ἄγχι Μουσῶν
Δολίοις ἀπίστοις ἁνδάνεις.
Ἐμοὶ δὲ τῷ λυροκτύπῃ
Μούσας φρεσὶν ἀποίκους
Ἀχανδέας ὀρίνοις,
Αἴγλαν τε λαμπρύνοις.

Amorum pocula seligunt
Et osculorum suavissimorum.
Quum volueris vero ſugias:
Lyræ autem meæ cantum
Non linquam vel minimum.
Barbaris vero Musarum loco
Dolosis, o infide, placeas:
Mihi autem citharistæ
Musas in animo colonas
Valde gloriosas excites,
Splendoreque me illustres.

NE. Εἰς τὸ ἔαρ.

Τι καλόν ἐστι βαδίζειν
Ὅπου λειμῶνες κομῶσιν,
Ὅπου λεπτὴν ἡδυτάτην
Ἀναπνεῖ Ζέφυρος αὔρην,
Κλῆμα τὸ βάκχειον ἰδεῖν,
Χ᾽ ὑπὸ τὰ πέταλα δῦναι,
Ἁπαλὴν παῖδα κατέχων
Κύπριν ὅλην πνέουσαν,

55. *De vere.*

Quam pulchrum est ambulare
Ubi prata luxuriant,
Ubi tenuem jucundissimam
Exhalat Zephyrus auram;
Palmitem bacchicum intueri,
Et pampinos subire;
Teneram et puellam tenere,
Quæ tota spiret Venerem!

étrangers; tiens-leur lieu des Muses: pour moi, jouant de mon luth, j'entretiendrai toujours les Muses mes compagnes assi=dues, je me ferai un nom immortel.

LV.

SUR LE PRINTEMPS.

Qu'il est doux de marcher sur ces belles prairies, sur ces tapis verds où Zéphyre porte une douce et odorante haleine! Quel plaisir de voir ces plantes de Bacchus, de chercher le frais sous leur agréable om=brage, serrant dans ses bras une jeune beauté dont les appas respirent Vénus tout entiere!

Νϛ. Εἰς ἑαυτόν.

Πολιοὶ μὲν ἡμὶν ἤδη
Κρόταφοι, κάρα δὲ λευκόν·
Χαρίεσσα δ' οὐκ ἔθ' ἥβη
Πάρα, γηραλέοι δ' ὀδόντες·
Γλυκεροῦ δ' οὐκέτι πολλὸς
Βιότου χρόνος λέλειπται.
Διὰ ταῦτ' ἀνασταλύζω
Θαμὰ, Τάρταρον δεδοικώς.
Ἀΐδεω γάρ ἐστι δεινὸς
Μυχὸς, ἀργαλέη δ' ἐς αὐτὸν
Κάθοδος· καὶ γὰρ ἕτοιμον
Καταβάντι μὴ ἀναβῆναι.

56. *In seipsum.*

Cana nobis jam
Tempora, caputque album;
Venustaque non amplius pubes
Adest, senesque sunt dentes:
Et dulcis non amplius multum
Vitæ tempus relictum est.
Propterea ingemisco
Frequenter, Tartarum metuens.
Orci enim est horrendus
Specus, et gravis in ipsum
Descensus. Nam patet
Ei qui descendit nullus ascensus.

ΝΖ.

Ἄγε δὴ φέρ' ἡμὶν, ὦ παῖ,
Κελέβην, ὅπως ἄμυστιν
Προπίω. Τὰ μὲν δέκ' ἔγχει
Ὕδατος, τὰ πέντε δ' οἴνου
Κυάθοις, ὡς ἀνυβριστὶ
Ἀναδεύων βασσαρήσω.
. . . .
Ἄγε δῶτε, μηκέθ' οὕτω
Παταγῷ τε κἀλαλητῷ

57.

Agedum affer nobis, puer,
Celeben, ut amystin
Propinem. Decem quidem infunde
Aquæ, quinque autem vini
Cyathos, ut absque contumelia
In epulis bacchemur.
. . . .
Agite date, ne amplius ita
Strepitu et fremitu

LVI.

SUR SA VIEILLESSE.

Déja ma tête a blanchi; déja la jeunesse et ses graces ont fui loin de moi; ma bouche a perdu sa fraîcheur: il me reste peu de temps à jouir des délices de la vie. Pensée cruelle qui me désole! Ah! combien je redoute le Tartare et ses abymes profonds! La descente en est terrible: qui passe l'Achéron ne le repasse plus.

LVII.

SUR DE DOUCES ORGIES.

Garçon, une large coupe; je veux boire à plein verre: mêle dix cyathes d'eau à cinq de vin; en me livrant à la joie, point d'excès. Qu'on m'apporte donc ma célebe; et, loin d'imiter ces bruyantes orgies, ces cris confus

Σκυθικὴν πόσιν παρ᾽ οἴνῳ
Μελετῶμεν, ἀλλὰ καλοῖς
Ὑποπίνοντες ἐν ὕμνοις.

Scythicam potationem inter vina
Exerceamus, sed pulchros
Potantes inter hymnos.

ΝΗ. Εἰς Ἔρωτα.

Τον Ἔρωτα γὰρ τὸν ἁβρὸν
Μέλπομαι βρύοντα μίτραις
Πολυανθέμοις, ἀείδων.
Ὅδε καὶ θεῶν δυνάστης·
Ὅδε καὶ βροτοὺς δαμάζει.

58. *In Amorem.*

Amorem enim tenerum
Celebro, abundantem redimiculis
Varios habentibus flores decantans.
Ille et deorum dominator,
Ille mortales etiam domat.

ΝΘ. Λιτανεία.

Γουνουμαι σ᾽, ἐλαφηβόλε,
Ξανθὴ παῖ Διὸς, ἀγρίων
Δέσποιν᾽ Ἄρτεμι θηρῶν.
Ἵκου νῦν ἐπὶ Ληθαίου
Δίνῃσι, θρασυκαρδίων
Ἀνδρῶν ἐσκαθόρα πόλιν
Χαίρουσ᾽, οὐ γὰρ ἀνημέρους
Ποιμαίνεις πολιήτας.

59. *Supplicatio.*

Supplico tibi, cervorum jaculatrix,
Flava filia Jovis, agrestium
Domina Diana ferarum,
Veni nunc ad Lethæi
Gurgites; trepidantium corde
Virorum aspice civitatem
Gaudens: non enim immites
Alis cives.

des Scythes, buvons modérément, et chan=
tons d'agréables couplets.

LVIII.

SUR L'AMOUR.

Je célebre dans mes chants le beau Cupi=
don couronné de toutes les fleurs des prai=
ries: il enchaîne les dieux, il blesse les mor=
tels.

LIX.

HYMNE A DIANE EN FAVEUR DES MAGNÉSIENS.

Blonde fille de Jupiter, ô toi dont les traits
domtent les bêtes les plus féroces, puissante
Diane, viens, je t'en supplie, sur les rapides
bords du Léthé; vois d'un œil propice une
cité malheureuse, un peuple qui t'adore.

Ξ.

Πωλε Θρηϊκίη, τί δή με
Λοξὸν ὄμμασι βλέπουσα
Νηλεῶς φεύγεις, δοκέεις δὲ
Μ' οὐδὲν εἰδέναι σοφόν;
Ἴσθι τοι, καλῶς μὲν ἄν σοι
Τὸν χαλινὸν ἐμβάλοιμι,
Ἡνίας δ' ἔχων στρέφοιμι
Ἀμφὶ τέρματα δρόμου.
Νῦν δὲ λειμῶνάς τε βόσκεαι,
Κοῦφά τε σκιρτῶσα παίζεις·
Δεξιὸν γὰρ ἱπποπείρην
Οὐκ ἔχεις ἐπεμβάτην.

60.

Equulea Threicia, cur me
Limis oculis intuens
Crudéliter fugis, putasque
Nihil novisse scitum ?
Scias belle tibi
Frænum imponere possim,
Habenasque tenens, versare queam
Circum metas curriculi.
At nunc prata depasceris,
Et agiliter exsiliens ludis;
Habilem enim equestris rei peritum
Non habes sessorem.

ΞΑ. Περὶ Ἀνακρέοντος.

Ανακρεων ἰδών με,
Ὁ Τήϊος μελῳδὸς,
Ὄναρ λέγων, προσεῖπε.
Κἀγὼ δραμὼν πρὸς αὐτὸν
Περιπλάκην φιλήσας.
Γέρων μὲν ἦν, καλὸς δὲ,
Καλός τε καὶ φίλευνος·
Τὸ χεῖλος ὦζεν οἴνου.
Τρέμοντα δ' αὐτὸν ἤδη
Ἔρως ἐχειραγώγει.

61. *De Anacreonte.*

Anacreon conspicatus me,
Teïus ille poeta melicus,
In somnio, dicens quid, est allocutus:
Et ego accurrens ad eum
Complexabar exosculatus.
Senex quidem erat, at pulcher,
Pulcher erat, et amoribus deditus:
Labium ejus redolebat vinum;
Et jam pene vacillantem illum
Cupido manu ducebat.

LX.

Cavale de Thrace, pourquoi me regarder de travers et fuir avec tant de fierté? me crois-tu sans adresse? Apprends que je pour= rois fort bien et te mettre le mors, et, la bride en main, te faire tourner autour d'une borne. Tu erres à présent dans la prairie, bondissant, folâtrant; c'est que tu n'as pas d'écuyer qui sache te domter.

LXI.

SUR ANACRÉON.

Je songeois l'autre jour que le chantre de Téos, Anacréon, m'ayant vu, m'appela; qu'aussitôt je courus vers lui et l'embrassai. Il étoit vieux, mais beau, beau et volup= tueux. Sa bouche sentoit un peu le vin; et comme il commençoit à chanceler, l'Amour

Ὁ δ᾽ ἐξελὼν καρήνου
Ἐμοὶ στέφος δίδωσι·
Τὸ δ᾽ ὦζ᾽ Ἀνακρέοντος.
Ἐγὼ δ᾽ ὁ μωρὸς ἄρας
Ἐδησάμην μετώπῳ·
Καὶ δῆθεν ἄχρι καὶ νῦν
Ἔρωτος οὐ πέπαυμαι.

Ille itaque eximens de capite
Mihi coronam donat;
Quæ spirabat Anacreontem.
At ego stultus, illâ acceptâ coronâ,
Alligabam meæ fronti;
Atque ita etiam nunc usque
Ab amore non cesso.

ΞΒ. 62.

Δοτε μοι λύρην Ὁμήρου,
Φονίης ἄνευθε χορδῆς.
Φέρε μοι κύπελλα θεσμῶν,
Φέρε μοι, νόμους κεράσσω,
Μεθύων ὅπως χορεύσω.
Ὑπὸ σώφρονος δὲ λύσσης,
Μετὰ βαρβίτων ἀείδων,
Τὸ παροίνιον βοήσω.

Age, da lyram mî Homeri,
Ubi chorda abest cruenta.
Age, da scyphos sacrarum,
Volo temperare, legum:
Ut humum ebrius lacessam,
Pede verberans soluto:
Cytharâque concinente,
Rabie furens modestâ
Temulenta verba fundam.

ΞΓ. 63.

Αγε, ζωγράφων ἄριστε,
Λυρικῆς ἄκουε Μούσης.

Age, pictor optime, audi
Lyricæ modos camœnæ.

le conduisoit par la main. Ce vieillard ôtant sa couronne de dessus sa tête me la donna; elle sentoit Anacréon. Insensé! je la pris, je la mis sur mon front; et, depuis, l'amour ne m'a point quitté.

LXII.

SA JOIE DANS UN FESTIN.

Donnez-moi la lyre d'Homere, mais ôtez-en la corde qui résonne les combats. Apportez-moi les coupes où il m'est ordonné de boire. Apportez : docile à ces lois, je les remplirai, je m'enivrerai ; je danserai ; et, dans un délire aimable, mariant ma voix au son de la lyre, je chanterai des chansons bachiques.

LXIII.

TABLEAU DE BACCHANALES.

Excellent peintre, écoute une muse lyrique; écoute le badin Bacchus jouant de sa

Γράφε τὰς πόλεις, τοπρῶτον,
Ἱλαράς τε καὶ γελώσας·
Φιλοπαίγμονάς τε Βάκχας,
Ἑτεροπνόοις ἐν αὐλοῖς.
Ὁ δὲ κηρὸς ἂν δύνηται,
Γράφε καὶ νόμους φιλούντων.

Berecynthiasque vento
Minime suo sonantes,
Age, tibias jocosis
Penitus relinque Bacchis.
Age, pinge civitates
Hilaras, nec absque risu.
Modo vero cera possit,
Etiam suas amantum
Mihi pinge sanctiones.

ΞΔ. Εἰς νεκρὸν Ἄδωνιν.

Ἄδωνιν ἡ Κυθήρη
Ὡς εἶδε νεκρὸν ἤδη,
Στυγνὰν ἔχοντα χαίταν,
Ὠχράν τε τὴν παρειὰν,
Ἄγειν τὸν ὗν πρὸς αὐτὰν
Ἔταξε τοὺς Ἔρωτας.
Οἱ δ' εὐθέως ποτανοὶ
Πᾶσαν δραμόντες ὕλαν,
Στυγνὸν τὸν ὗν ἀνεῦρον,
Δῆσάν τε, κἀπέδησαν.
Χὠ μὲν, βρόχῳ καθάψας,
Ἔσυρεν αἰχμάλωτον·
Ὁ δ', ἐξόπισθ' ἐλαύνων,
Ἔτυπτε τοῖσι τόξοις.

64. *In mortuum Adonidem.*

Adonin Venus
Ut vidit mortuum jam,
Horridam habentem comam,
Pallidamque genam,
Ducere aprum ad se
Jussit Amores.
Illi vero statim, ut volucres,
Per omnem currentes sylvam,
Invisum aprum invenerunt,
Ligarunt, et insuper ligarunt:
Et hic quidem, fune innectens,
Trahebat captivum;
Ille, a tergo agens,
Percutiebat arcu:



Boichot del. L. Petit aqua. L. Petit Sculp.

double flûte; peins-moi des villes en liesse; et si la cire répond à tes efforts, représente aussi les lois des amants.

LXIV.

LA MORT D'ADONIS.

Adonis venoit d'expirer. À la vue de son front pâle, et de cette chevelure que le sang a souillée, Cythérée commande aux Amours de lui amener le sanglier auteur de ses maux. Aussitôt d'un vol rapide ils courent la forêt. On trouve l'odieux animal, on le lie, on l'enchaîne. L'un tient en laisse et traîne le misérable prisonnier; l'autre le presse par derriere

Ὁ θὴρ δ' ἔβαινε δειλῶς·
Φοβεῖτο γὰρ Κυθήραν.
Τῷ δ' εἶπεν Ἀφροδίτα·
Πάντων κάκιστε θηρῶν,
Σὺ τόνδε μηρὸν ἴψω;
Σὺ μεῦ τὸν ἄνδρ' ἔτυψας;
Ὁ θὴρ δ' ἔλεξεν ὧδε.
Ὄμνυμί σοι, Κυθήρα,
Αὐτάν σε, καὶ τὸν ἄνδρα,
Καὶ ταῦτά μευ τὰ δεσμὰ,
Καὶ τώσδε τὼς κυναγὼς,
Τὸν ἄνδρα τὸν καλόν σευ
Οὐκ ἤθελον πατάξαι·
Ἀλλ' ὡς ἄγαλμ' ἐσεῖδον,
Καὶ, μὴ φέρων τὸ καῦμα,
Γυμνὸν, τὸν εἶχε, μηρὸν
Ἐμαινόμαν φιλᾶσαι·
Καί μευ κατεσίναζε.
Τούτους λαβοῖσα, Κύπρι,
Τούτους κόλαζε, τέμνε
(Τί γὰρ φέρω περισσώς;)
Ἐρωτικὼς ὀδόντας,
Αἰ δ' οὐχί σοι τάδ' ἀρκεῖ,
Καὶ ταῦτ' ἐμεῦ τὰ χεῖλη.
Τὸν δ' ἠλέησε Κύπρις,
Εἶπέν τε τοῖς Ἔρωσι,

At ferus incedebat trepide;
Metuebat enim Venerem.
Illi vero dixit Venus:
O omnium pessime ferorum,
Tune istud femur læsisti?
Tune meum virum percussisti?
At ferus dixit hoc modo:
Juro, tibi, o Venus,
Per teipsam, et virum tuum,
Et hæc mea vincula,
Et hosce venatores,
Virum tuum formosum
Minime volebam ferire;
Verum velut simulacrum intuebar;
Et nullatenus ferens amoris incendium,
Nudum quod habuit femur
Perdite cupiebam osculari:
Idque mihi nocumento fuit.
Hos igitur accipiens, o Venus,
Hos inquam, puni, excide,
(Quid enim gero supervacaneos?)
Amatorios dentes.
Sin minus tibi hæc suffecerint,
Etiam et hæc mea labra.

et le frappe de son arc. Le sanglier mar=choit tout tremblant: il redoutoit le courroux de Cythérée. — Bête cruelle, s'écrie la déesse des Amours, c'est donc toi qui as porté sur cette cuisse une dent meurtriere? c'est donc toi qui as blessé mon époux? — J'en jure par vos divins appas, par votre époux, par ces liens et par tous ces aimables chasseurs, je n'avois nul dessein de blesser votre bel Adonis. Je le regardois comme on regarde une statue, et mon cœur fut blessé. La cuisse d'Adonis étoit nue. Hors de moi, cé=dant aux feux qui me consumoient, je la baisai, hélas! pour mon malheur.

Reine de Cypre, voilà mes défenses; à quoi désormais pourroient-elles me servir? arrachez-les; et, si c'est trop peu, vengez=vous encore sur mes levres.

Il dit: Cypris est attendrie; elle ordonne aux Amours de le mettre en liberté. Depuis

Τὰ δεσμὰ οἱ 'πιλῦσαι.	Hujus vero miserta est Venus,
Ἐκ τῶδ' ἐπηκολούθει,	Jussitque Amoribus
Κᾀς ὕλαν οὐκ ἔβαινε·	Ut vincula illi resolverent.
Καὶ δὴ πυρὶ προσελθὼν	Ex eo tempore Venerem assequebatur,
Ἔκαιε τοὺς ἔρωτας.	Sylvamque amplius haud rediit:
	Et ad ignem accedens,
	Exussit amores.

ΩΔΩΝ ΤΕΛΟΣ

ce temps il suit Vénus; jamais on ne l'a revu dans les forêts. Il s'est puni de sa passion en brûlant ses défenses.

FIN DES ODES.

ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ
ΜΕΛΗ,
ΚΑΙ
ΑΠΟΣΠΑΣΜΑΤΙΑ.

Α.

Ατε νεβρὸν νεοθηλέα γαλαθηνὸν,
ὅς τ' ἐν ὕλῃ κεροέσσης ἀπο-
λειφθεὶς ὑπὸ μητρὸς ἐπτοήθη.

1.

Veluti hinnuleum recens natum, lactentem, qui in sylva derelictus a matre cornigera pavitat.

Β.

Από μοι θανεῖν γένοιτ', οὐ γὰρ
ἂν ἄλλη
Λύσις ἐκ πόνων γένοιτ' οὐδαμὰ
τῶνδε.

2.

Mori mihi contingat; non enim
alia
Liberatio ab ærumnis fuerit ullo
pacto istis.

Γ.

Φέρ' ὕδωρ, φέρ' οἶνον, ὦ παῖ·
Φέρε δ' ἀνθεμεῦντας ἡμῖν
Στεφάνους· ἔνεικον, ὡς μὴ
Πρὸς Ἔρωτα πυκταλίζω.

3.

Fer aquam, fer vinum, o puer;
Fer et florentes nobis
Coronas: fer cito, ut ne diutius
Contra Amorem ut pugil con-
tendam.

INSCRIPTIONS, ÉPITAPHES, ÉPITHALAMES, ET FRAGMENTS.

I.

Pareil au faon non sevré que sa mere abandonne dans la forêt, je te vois toute transie de peur.

II.

Ô mort, je t'invoque; toi seule peux finir les maux que j'endure.

III.

Jeune enfant, de l'eau, du vin, des guirlandes de fleurs : vîte, que je ne lutte point contre l'Amour.

Δ.

Ἐπὶ δ' ὀφρύσι σελίνων στεφανίσκους θέμενοι, θάλειαν ἑορτὴν ἀγάγωμεν Διονύσῳ.

4.

Superciliis apii corollas imponentes, lætum festum agamus Baccho.

Ε.

Ὦ παῖ παρθένιον βλέπων, δίζημαί σε,
Σὺ δ' οὐκ ἀΐεις, οὐκ εἰδὼς ὅτι τῆς ἐμῆς ψυχῆς ἡνιοχεύεις.

5.

O puer virgineum quid tuens, quæro te:
At tu non audis, nesciens te animi mei esse aurigam.

Ϛ.

Ἐμὲ γὰρ λόγων εἵνεκα παῖδες ἂν φιλοῖεν· χαρίεντα μὲν γὰρ ᾄδω, χαρίεντα δ' οἶδα λέξαι.

6.

Me enim sermonum causa pueri diligant: nam venusta quidem cano, venusta autem dicere possum.

Ζ.

Μεγάλῳ δηὖτέ μ' Ἔρως ἔκοψεν, ὥστε χαλκεὺς,
Πελέκει, χειμερίῃ δ' ἔλουσεν ἐν χαράδρῃ.

7.

Magna quando me Amor percussit, tanquam faber,
Securi, hybernoque lavit in torrente.

Η.

Ἠρίστησα μὲν ἰτρίου λεπτοῦ μικρὸν ἀποκλάς·

8.

Pransus sum ex itrio tenui paululum defringens,

IV.

Le front couronné de persil odorant, consacrons ce jour de fête à Bacchus.

V.

Bel enfant, toi dont les regards sont ceux d'une jeune vierge, je te cherche, et tu ne me devines pas! tu es le maître de mon cœur, et tu l'ignores!

VI.

Oui, ce que je dis aux jeunes gens doit m'en faire aimer: si mes chants leur plaisent, mes propos ne les charment pas moins.

VII.

Tel qu'un forgeron, l'Amour m'a frappé d'un coup terrible; il m'a plongé dans le plus profond abyme.

VIII.

J'ai dîné en rompant un petit morceau

Οἴνου δ' ἐξέπιον κάδδον· νῦν δ' ἁβρῶς ἐρόεσσαν
Ψάλλω πηκτίδα, τῇ φίλῃ κωμάζων παιδὶ ἁβρῇ.

Vinique ebibi cadum: nunc vero molliter amabilem
Pulso citharam charæ comissans puellæ suaviculæ.

Θ.

Ἐγὼ τ' ἂν οὔτ' Ἀμαλθίης βουλοίμην κέρας,
Οὔτε τὰ πεντήκοντά τε καὶ ἑκατὸν Ταρτησσοῦ βασιλεῦσαι.

9.

Ego nec Amaltheæ optem cornu,
Neque annos quinquaginta et centum Tartessi regnare.

Ι.

Μεὶς μὲν δὴ Ποσειδηΐων ἕστηκε,
Νεφέλαι δ' ὕδατι βαρύνονται,
Ἄγριοι δὲ χειμῶνες παταγοῦσι.

10.

Mensis Posideon adest,
Nubesque aqua gravantur,
Horridæque tempestates perstrepunt.

ΙΑ.

Μηδ' ὥστε κῦμα πόντιον λάλαζε τῇ πολυκρότῃ σὺν Γαστροδώρῃ καταχύδην πίνουσα τὴν ἐπίστιον.

11.

Nec ut fluctus marinus freme clamosa cum Gastrodora affatim bibens calicem ephestion.

d'itrion, mais en buvant un cade de vin: maintenant je folâtre avec une jeune et tendre beauté; j'exprime de ma pectis des sons amoureux et tendres.

IX.

Pour moi, je ne souhaiterois ni la corne d'Amalthée, ni un regne de cent cinquante années dans Tartesus.

X.

Le mois de Neptune est arrivé, les nuées sont chargées d'eau, tout retentit du fracas des tempêtes.

XI.

Ne va pas, aussi bruyante que les flots de la mer, babiller long-temps avec la causeuse Gastrodore, en buvant le vin destiné à Jupiter éphestien.

IB.	12.
Φίλη γὰρ εἶ ξένοις, ἔασον δέ με διψῶντα πιεῖν.	Amica enim es hospitibus: sine autem me sitientem bibere.
IΓ.	13.
Ἐγὼ δ' ἔχων σκύπφον Ἐρξίωνι τῷ λευκολόφῳ μεστὸν ἐξέπινον.	Ego vero habens scyphum Herxioni album gestanti galeæ conum plenum ebibi.
IΔ.	14.
Καλλίκομοι κοῦραι Διὸς ὠρχήσαντ' ἐλαφρῶς.	Pulchricomæ filiæ Jovis saltaverunt agiliter.
IE.	15.
Στεφάνους δ' ἀνὴρ τρεῖς ἕκαστος εἶχεν,	Coronas autem tres unusquisque vir habebat,
Τοὺς μὲν, ῥοδίνους, τὸν δὲ, Ναυκρατίτην.	Duas quidem roseas, unam autem Naucratitem.
Iϛ.	16.
Μεγίστης δ' ὁ φιλόφρων δέκα δὴ μῆνες, ἐπειδὴ στεφανοῦται τῇ λύγῳ, καὶ τρύγα πίνει μελιηδέα.	Megistes benignus decem elapsi sunt menses ex quo coronatur vitice, et vinum bibit quod melleam suavitatem habet.

XII.

Car tu aimes les étrangers; laisse-moi donc boire à ma soif.

XIII.

Mais moi, tenant le *sckypphos* tout plein, j'en bus un peu, en portant la santé à Erxion, qui avoit une aigrette blanche.

XIV.

Les filles de Jupiter, parées de leurs beaux cheveux, s'agiterent légèrement.

XV.

Chaque homme avoit trois couronnes, deux de roses et une naucratite.

XVI.

Le jovial Mégistès porte déja depuis dix mois une couronne de *vitex*, et il boit du vin doux comme le miel.

IZ.

Τί μὴν πέτεαι, συρίγγων κοιλό-
τερα στήθεα χρισάμενος μύρῳ;

17.

Cur quidem advolas, fistulis magis cava pectora oblinens unguento?

IH.

Ψάλλω δ' εἴκοσι χορδαῖσι μαγά-
διν ἔχων, ὦ Λεύκασπι· σὺ δ'
ἡβᾷς.

18.

Psallo autem viginti chordis magadin tenens, o Leucaspi: tu vero pubescens juvenaris.

IΘ.

Δακρυόεσσαν τ' ἐφίλησεν αἰχμάν.

19.

Lacrymosamque amavit hastam.

K.

Ἀναπέτομαι δὴ πρὸς Ὄλυμπον
πτερύγεσσι κούφαις
Διὰ τὸν ἔρωτ', οὐ γὰρ ἐμοὶ θέλει
συνηβᾷν.

20.

Subvolo ad cœlum alis velocibus
Ob amorem: non enim mecum
vult ludere.

KA.

Ξανθῇ δ' Εὐρυπύλῃ μέλει ὁ πε-
ριφόρητος Ἀρτέμων.

. . . .

Πρὶν μὲν ἔχων βερβέρινα καλύμ-
ματα

21.

Flavæ autem Eurypylæ curæ est
circumvectitius Artemon.

. . . .

Prius quidem habens berberina
tegumenta

XVII.

Où fuis-tu après avoir parfumé ce sein plus creux qu'une syringe?

XVIII.

Ô Leucaspis, je joue la magadis à vingt cordes; mais toi, tu t'enorgueillis de ta jeu=nesse.

XIX.

Il aima cette lance, cause de tant de larmes.

XX.

Malheureux en amour, je revole vers l'olympe d'un vol rapide; ce que j'aime dé=daigne ma passion.

XXI.

Ce voluptueux qui par-tout se faisoit porter sur un lit, Artémon, est parfumé par la blonde Eurypyle.... Le méchant Arté=mon, qui avoit un bonnet pointu d'Arcadie,

Ἐσφηκωμένα καὶ ξυλίνους ἀστραγάλους ἐν ὠσὶ	Adstricta, et ligneos talos in auribus,
Καὶ ψιλὸν περὶ πλευρῆσι βοὸς νεόπλυτον	Et depilatum circa latera bovis nuper ablutum corium,
Εἴλημα κακῆς ἀσπίδος,	Velamen cariosi clypei,
Ἀρτοπώλησιν καὶ ἐθελοπόρνοισιν	Cum pistoribus et voluntariis prostibulis
Ὁμιλέων ὁ πονηρὸς Ἀρτέμων	Versatus improbus ille Artemon
Κίβδηλον εὑρίσκων βίον,	Victum inveniebat sibi spurcum ac tenuem;
Πολλὰ μὲν ἐν δουρὶ τιθεὶς αὐχένα,	Sæpe quidem in ligno cervicem ponens,
Πολλὰ δ' ἐν τροχῷ,	Sæpe vero in rota,
Πολλὰ δ' ἐν νώτῳ σκυτίνῃ	Sæpe etiam in tergo coriaceo
Μάστιγι θωμιχθεὶς, κόμην	Flagro cæsus, comam
Πώγωνά τ' ἐκτετιλμένος·	Barbamque evulsus:
Νῦν δ' ἐπιβαίνει σατινέων, χρύσεα	Nunc vero adscendit currus, aureas
Φορέων καθέρματα παῖς Κύκης,	Gestans inaures, filius Cycæ,
Καὶ σκιαδίσκην ἐλεφαντίνην	Et umbellam eburneam
Φορεῖ γυναιξὶν αὔτως.	Gerit muliercularum.

ΚΒ. / 22.

Ὦ ἄναξ, ᾧ δαμάλης Ἔρως, καὶ Νύμφαι κυανώπιδες, πορφυρέη τε Ἀφροδίτη συμπαίζουσιν, ἐπιστρέφεται δὲ ὑψηλῶν ὀρέων κορυφὰς, γουνοῦμαί σε,

O rex, o domitor Cupido, cum quo Nymphæ cæruleis oculis et purpurea Venus ludunt, pervolitantque altorum montium cacumina, te supplex oro, tu vero propitius venias

et des osselets de bois aux oreilles, et, pour se couvrir les côtés, un simple cuir de bœuf relavé qui avoit garni un bouclier, n'est plus aujourd'hui qu'avec les pâtissiers et les débauchés, trouvant des ressources dans cette vie infâme. Il avoit eu souvent la fourche au cou, et souvent la roue; cent fois son dos avoit été déchiré de coups de lanieres; on lui avoit épilé la barbe, arraché les cheveux: mais à présent ce fils de Cycée ne sort plus que porté sur une litiere, une chaîne d'or au cou, couvert d'un parasol d'ivoire, tel que les femmes en portent.

XXII.

Ô Amour, ô vainqueur, avec qui Vénus et les Nymphes ses compagnes se plaisent à folâtrer, à errer sur les cimes des monts escarpés, Amour, je t'en supplie, sois-moi propice,

Σὺ δ' εὐμενὴς ἐλθὲ ἡμῖν, κεχαρισμένης δ' εὐχωλῆς ἐπακούειν, Κλευβούλῳ δ' ἀγαθὸς γένου σύμβουλος, τὸν ἐμὸν δὲ ἔρωτα ὧδ' οὐ νῦν σε δέχεσθαι.

nobis, et gratas preces exaudias; Cleobulo autem bonus esto consultor, et amorem meum fac ut nunc bene accipiat.

ΚΓ.

Σφὲρ' αἴρει με πορφύρ' ἐνιβάλλων χρυσοκόμης Ἔρως νυνὶ ποικίλως λαμβάνω συμπαίζειν προκαλεῖται· ἡ δ', ἐστι γὰρ ἀπ' εὐκτικοῦ Λέσβου, τὴν μὲν ἐμὴν κόμην, λευκὴ γάρ, καταμέμφεται, πρὸς δ' ἄλλην τινὰ χάσκει.

23.

Pila me purpurea feriens auricomus Cupido, mente versutus, prehendens colludere provocat cum amorem inspirante. Illa vero, est enim ab eleganter condita Lesbo, meam quidem comam, cana enim ea, spernit, alii autem alicui inhiat.

ΚΔ.

Πλεκτὰς δ' ὑποθυμιάδας περὶ στήθεσι λωτίνας ἔθεντο.

24.

Plexas vero corollas hypothymiadas circa pectora ex loto posuerunt.

ΚΕ.

Οἰνοχόει δ' ἀμφίπολος μελιχρὸν οἶνον, τρικύαθον κελέβην ἔχουσα.

25.

Ministrabat autem ancilla vinum mellitum, tres cyathos capientem celeben habens.

exauce ma priere; viens, conseille le jeune Cléobule, et fais qu'il couronne mes feux.

XXIII.

L'Amour aux cheveux blonds, par un nouveau caprice, m'a percé le cœur en me lançant un globe couleur de pourpre: j'entends qu'il m'appelle pour folâtrer avec une Lesbienne; car elle est de Lesbos, cette isle fortunée: mais elle me reproche mes cheveux blancs, et soupire pour une autre.

XXIV.

Ils se mirent autour de la poitrine des *hypothymiades* faites en rouleau avec de l'aneth.

XXV.

Une servante, tenant une célebe de trois cyathes, verse un excellent vin.

Κϛ.	26.
Δοκέει κλύειν γὰρ ἤδε, Λαλέειν τὶς εἰ θελήσοι.	Videtur enim audire hæc, Loqui si quis velit.
ΚΖ.	27.
Ἔραμαί τοι συνηβᾷν· χαρίεν γὰρ ἔχεις ἦθος.	Volo tecum deliciari : venustam enim habes indolem.
ΚΗ.	28.
Νῦν δ' ἀπὸ μὲν πόλεως στέφανος ὄλωλεν.	Nunc quidem urbis corona periit.
ΚΘ.	29.
Τράπεζαι κατηρεφέες παντοίων ἀγαθῶν.	Mensæ onustæ omnifariis bonis.
Λ.	30.
Οὐκ ἔτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι.	Non amplius Threïssam curo.
ΛΑ.	31.
Τὰ Ταντάλου ταλαντίζεται.	Tantali talenta accumulat.
ΛΒ.	32.
Κόκκυξ ὄρνεον δειλότατον.	Cuculus, avis timidissima.

XXVI.

Parlez à ce portrait; on diroit qu'il écoute.

XXVII.

J'aime à me livrer au plaisir avec toi : tes mœurs sont si aimables!

XXVIII.

C'en est fait de la gloire de nôtre pays.

XXIX.

Des tables couvertes de toutes sortes de mets exquis.

XXX.

Non, je ne me soucie plus de cette femme thrace.

XXXI.

Il accumule les trésors de Tantale.

XXXII.

Le coucou, oiseau fort timide.

ΛΓ.

Σικελικὸν κότταβον ἀγκύλῃ δαΐζων.

33.

Sicelicum cottabum manui curvatæ partiens.

ΛΔ.

Χεῖρα τ' ἐν ἠτάνῳ βαλεῖν.

34.

Manumque in sartaginem immittere.

ΛΕ.

Τίς ἐρασμίην, θρέψας θυμὸν ἐσέβην τέρεν' ὡς ἡμίοπον ὑπ' αὐλὸν ὀρχεῖσθαι.

35.

Quæ, amabilis, voluptas, mentem invasit teneram ita ad tibiam hemiopam saltandi?

ΛϚ.

Ἁδυμελὲς, χαρίεσσα χελιδοῖ.

36.

Suavisona, amabilis hirundo.

ΛΖ.

Ἀλκίμων σ', ὦ Ἀριστοκλείδη, πρῶτον οἰκτείρω φίλων·
Ὤλεσας δ' ἥβην, ἀμύνων πατρίδος δουλητίην.

37.

Fortium te, Aristoclide, primum amicorum fleo;
Patriam quod liberando perditus sis ipse tu.

XXXIII.

Lançant le cottabe de Sicile avec une inflexion de la main.

XXXIV.

Porter la main dans la poële.

XXXV.

Quelle vierge aimable s'est emparé de ton cœur, et te porte à danser au son de la tendre *hémiope?*

XXXVI.

Mélodieuse, charmante hirondelle.

XXXVII.

Ô mon meilleur ami, vaillant fils d'Aristocles, reçois l'hommage de mes larmes. Si tu es mort au printemps de ton âge, tu as du moins délivré ton pays de la servitude.

ΛΗ.

Οὗτος Φειδόλα ἵππος, ἀπ' εὐ-
ρυχόροιο Κορίνθου,
Ἄγκειται Κρονίδῃ, μνῆμα πο-
δῶν ἀρετῆς.

38.

Hæc equa Phidolæ, peperit quem
lata Corinthus,
Sancta Jovis, rapidûm stat
monumenta pedum.

ΛΘ.

Πρηξιδίκη μὲν ἔρεξεν, ἐβούλευσεν
δὲ Δύσηρις
Εἷμα τόδε· ξυνὴ δ' ἀμφοτέρων
φιλίη.

39.

Praxidice hanc vestem fecit, sed
mente Dyseris
Finxit opus: namque est amor
geminis.

Μ.

Πρόφρων, ἀργυρότοξε, δίδου χά-
ριν, Αἰσχύλου υἱῷ,
Ναυκράτει, εὐχωλὰς τάσδ'
ὑποδεξάμενος.

40.

Sis bonus Æschylidæ, argenteo
rex splendidus arcu,
Naucrati, et illius hæc pia vota
cape.

ΜΑ.

Πρὶν μὲν Καλλιτέλης μ' ἱδρύσατο·
τόνδε δ' ἐκείνου
Ἔκγονοι ἔστησανθ'. Οἷς χάριν
ἀντιδίδου.

41.

Calliteles me constituit: quem
deinde nepotes
Ipsius; quibus est gratia agen-
da tibi.

XXXVIII.

Ce coursier, Phidolas de Corinthe l'offre au fils de Saturne comme monument de ses victoires.

XXXIX.

Cette robe, c'est Praxidice qui l'a faite; mais c'est Dyséris qui a donné l'idée du tis=su. Le mérite de l'hommage appartient à toutes deux.

XL.

Apollon, sois propice à Naucrate, fils d'Eschyle, et daigne agréer cette offrande.

XLI.

Callitelès fut le premier qui me posa sur ma base; ses descendants l'ont aussi à son tour honoré d'une statue. Graces leur soient rendues!

ΜΒ.

Πρηξαγόρης τάδε δῶρα θεοῖς ἀνέθηκε, Λυκαίου
Υἱός· ἐποίησεν δ' ἔργον Ἀναξαγόρης.

42.

Praxagoras hæc dona deo dedit, ipse Lycæo
Ortus; opus vero fecit Anaxagoras.

ΜΓ.

Παιδὶ φιλοστεφάνου Σεμέλης ἀνέθηκε Μέλανθος
Μνῆμα χοροῦ νίκης, υἱὸς Ἀρηϊφίλου.

43.

Hoc Semelæ nato gratus dedit ipse Melanthus,
Successus causa, natus Areiphili.

ΜΔ.

Ῥυσαμένη Πύθωνα δυσηχέος ἐκ πολέμοιο
Ἀσπὶς, Ἀθηναίης ἐν τεμένει κρέμαται.

44.

Qui Pythona tulit salvum ex discrimine belli,
Palladis in luco figitur hic clypeus.

ΜΕ.

Σήν τε χάριν, Διόνυσε, καὶ ἀγλαὸν ἄστεϊ κόσμον,
Θεσσαλίης μ' ἀνέθηκ' ἀρχὸς Ἐχεκρατίδης.

45.

Bacche, tui causa, atque urbis decus inde futurum,
Me dat Thessaliæ rector Echecratides.

XLII.

C'est Praxagoras, fils de Lycée, qui fait ces offrandes aux dieux ; l'auteur de l'ou= vrage est Anaxagoras.

XLIII.

Mélanthe, fils d'Areiphile, consacre au fils de la belle Sémélé ce monument de ses victoires dans les combats des chœurs.

XLIV.

Le bouclier suspendu aux voûtes de ce temple a sauvé Python dans un terrible combat.

XLV.

C'est en ton honneur, Bacchus, autant que pour l'embellissement de cette ville, que m'a placé dans ce temple Échécratide, chef de la Thessalie.

Μϛ.

Εὔχεο, Τιμώνακτι θεῶν κήρυκα γενέσθαι
Ἤπιον· ὅς μ' ἐρατοῖς ἀγλαΐην προθύροις,
Ἑρμῇ τε κρείοντι καθέσσατο· τὸν δ' ἐθέλοντα
Ἀστῶν καὶ ξείνων γυμνασίῳ δέχομαι.

46.

Præco Deum ut fautor sit Timonacti precare,
Qui me perpulchris porticibusque decus,
Mercurioque simul posuit; quem deinde lubentem
Civili excipio vulgivagaque Scola.

ΜΖ.

Τληπῇ ἱμερόεντα βίον πόρε, Μαιάδος υἱὲ,
Ἀντ' ἐρατῶν δώρων τῶνδε χάριν θέμενος·
Δὸς δέ μιν εὐθυδίκων Εὐωνυμέων ἐνὶ δήμῳ
Ναίειν, αἰῶνος μοῖραν ἔχοντ' ἀγαθῆς.

47.

Tlææ, præco Deum, vitam donato serenam,
Gratus ob hæc data quæ munera grata tibi;
Daque ipsum in populo per longum degere, justo
Hoc Euonymeo, et sorte favente frui.

ΜΗ.

Καρτερὸς εν πολέμοις Τιμόκριτος οὗ τόδε σῆμα·
Ἄρης οὐκ ἀγαθῶν φείδεται, ἀλλὰ κακῶν.

48.

Conditur hoc tumulo præstans Timocritus armis:
Haud parcit Mavors fortibus, at timidis.

XLVI.

Priez le héraut des dieux d'être propice à Timonax, lui qui m'a placé ici en l'honneur de Mercure, et pour l'ornement de ce vestibule. Selon son vœu, je l'admets au gymnase des citoyens et des étrangers.

XLVII.

Reconnoissant de ces riches offrandes, donne, ô fils de Maïa, des jours sereins à Tellias, et fais qu'il jouisse parmi les justes Évonimes du sort le plus heureux.

XLVIII.

C'est le vaillant Timocrite qui gît dans cette tombe: cruel envers les braves, Mars épargne trop souvent les lâches.

ΜΘ.

Ἀβδήρων προθανόντα τὸν αἰνοβίην Ἀγάθωνα
Πᾶσ' ἐπὶ πυρκαΐῆς ἥδ' ἐβόησε πόλις·
Οὔτινα γὰρ τοιόνδε νέων ὁ φιλαίματος Ἄρης
Ἠνάρισε στυγερῆς ἐν στροφάλιγγι μάχης.

49.

Pro patria egregium bellis Agathona peremptum
Abdera exclamans planxit in igne rogi:
Namque parem nullum juvenum Mars sanguine gaudens
In duræ occidit turbine militiæ.

Ν.

Καὶ σὲ, Κλεηνορίδη, πόθος ὤλεσε πατρίδος αἴης,
Θαρσήσαντα Νότου λαίλαπι χειμερίῃ.
Ὥρη γάρ σ' ἐπέδησεν ἀνέγγυος· ὑγρὰ δὲ τὴν σὴν
Κύματ' ἐφ' ἱμερτὴν ἔκλυσεν ἡλικίην.

50.

Teque, Cleenoride, patriæ pia cura peremit,
Dum spernis rapidi dura flagella Noti:
Teque hora implicuit, nullo sponsore cavenda;
Fluctibus at florens mersa juventa tua est.

ΝΑ.

Ἡ τὸν θύρσον ἔχουσ', Ἑλικωνιάς· ἡ δὲ παρ' αὐτῇ
Ξανθίππη· Γλαύκη δ', ἡ χέδον ἐρχομένη.

51.

Quæ thyrsum gerit est Heliconias; ad latus olli
Xanthippe; Glauca est, proxima quæ sequitur.

XLIX.

Tout Abdere est venu gémir autour du bûcher du vaillant Agathon, mort, hélas! avant le temps. Non, jamais le sanguinaire, l'impétueux Mars ne moissonna son semblable parmi la jeunesse.

L.

Impatient de revoir ta patrie, toi aussi, Cléonoride, tu as payé le tribut. Tu bravois l'hiver et le vent orageux du midi: une saison perfide t'a surpris, et les flots t'ont submergé au printemps de tes jours.

LI.

Celle qui porte un thyrse c'est Éliconias; près d'elle est Xantippe; c'est Glaucé qui

Ἐξ ὄρεος χωρεῦσι, Διονύσῳ δὲ φέρουσι
Κισσὸν, καὶ σταφυλὴν, πίονα καὶ χίμαρον.

Monte pedem referunt; Baccho et sua munera portant,
Pinguem hædum, atque uvam, crispicomamque hederam.

ΝΒ. — 52.

Οὐ φίλος, ὃς κρητῆρι παρὰ πλέῳ οἰνοποτάζων,
Νείκεα καὶ πόλεμον δακρυόεντα λέγει·
Ἀλλ' ὅστις Μουσέων τε καὶ ἀγλαὰ δῶρ' Ἀφροδίτης
Συμμίσγων, ἐρατῆς μνήσκεται εὐφροσύνης.

Non placet ille mihi, plena inter pocula, quisquis
Dissidia et Martis bella cruenta refert,
Sed qui Musarum Venerisque illustria dona
Commiscet, lepidis seque dat usque jocis.

ΝΓ. — 53.

Βουκόλε, τὴν ἀγέλην πόῤῥω νέμε· μὴ τὸ Μύρωνος
Βοΐδιον, ὡς ἔμπνουν, βουσὶ συνεξελάσῃς.

Pasce, bubulce, greges procul hinc, ne forte Myronis
Æs, veluti spirans, cum bobus exagites.

ΝΔ. — 54.

Βοΐδιον οὐ χοάνοις τετυπωμένον, ἀλλ' ὑπὸ γήρως
Χαλκωθὲν, σφετέρῃ ψεύσατο χειρὶ Μύρων.

Bucula non fusa est, sed in æs induruit annis,
Quam sibi, sed falso, vindicat ille Myron.

vient après. Elles arrivent des montagnes, et portent à Bacchus du lierre, des raisins, et un superbe bouc.

LII.

Loin de moi celui qui ne parle à table que de querelles, que de guerres lamentables! mon véritable ami c'est l'homme qui, mêlant les dons des Muses aux plaisirs de l'Amour, ne connoît qu'une aimable gaieté.

LIII.

Berger, un peu plus loin mene paître tes vaches, de peur que tu n'emmenes aussi, comme vivante et animée, la vache de Myron.

LIV.

Non, cette vache n'a point été jetée en moule ; la vieillesse l'a changée en airain, et Myron a fait croire qu'elle étoit son ouvrage.

ΝΕ.

Θεάων ἄνασσα Κύπρι,
Ἵμερε κράτος χθονίων,
Γάμε βιότοιο φύλαξ,
Ὑμέας λόγοις λιταίνω,
Ὑμέας στίχοις κυδαίνω,
Ἵμερον, Γάμον, Παφίην.
Δέρκεο τὴν νεᾶνιν, δέρκεο, κοῦρε·
Ἔγρεο, μή σε φύγῃ πέρδικος ἄγρα.
Στρατόκλεις φίλος Κυθήρης,
Στρατόκλεις ἄνερ Μυρίλλης,
Ἴδε τὴν φίλην γυναῖκα.
Κομάει, τέθηλε, λάμπει.
Ῥόδον ἀνθέων ἀνάσσει·
Ῥόδον ἐν κόραις Μύριλλα.
Ἥλιος τὰ σέθεν δέμνια φαίνοι·
Κυπάριττος πεφύκοι σεῦ ἐνὶ κήπῳ.

55.

Dearum regina, Venus,
Amor, imperator mortalium,
Hymen, vitæ tutela,
Vos carminibus celebro;
Vos versibus laudo,
Amorem, Hymenem, Venerem.
Adspice puellam, adspice, puer:
Surge, ne te fugiat perdicis captura.
Stratocles, amice Veneris,
Stratocles, vir Myrillæ,
Vide tuam uxorem charam:
Floret, viget, splendet.
Rosa floribus imperat;
Rosa inter virgines Myrilla.
Sol cubilia tua illustret:
Cupressus crescat tuo in horto.

Νϛ.

Σίμαλον εἶδον ἐν χορῷ, πηκτίδ' ἔχοντα καλήν.

56.

Simalum vidi in choro, pectidem habentem pulchram.

ΝΖ.

Ἔρως εἰσιδών με ὑποπόλιον γένειον, | χρυσοφαέννων πτερύγων | ἢ ἀετοῖς παραπετέσθω.

57.

Amor, videns me subcanum mento, auro splendentibus alis aërius prætervolet.

LV.

Reine des déesses, ô Vénus, amour des mortels, et toi, Hyménée, conservateur du genre humain, c'est vous que je célebre dans mes vers; vous, Amour, Hyménée, Vénus. Regarde ta maîtresse, jeune homme, regarde-la. Éveille-toi, ou tu manqueras la chasse de la perdrix. Stratocle, favori de Vénus, Stratocle, époux de Myrille, vois ton épouse chérie; vois la beauté de sa chevelure, les roses de son teint, l'éclat de sa jeunesse. La rose est la reine des fleurs; Myrille est une rose au milieu de ses tendres compagnes. Déja le soleil éclaire ta couche: que bientôt il naisse un cyprès dans ton jardin!

LVI.

J'ai vu Simale dans un chœur; il avoit une belle pectis.

LVII.

Qu'Amour, en voyant ma barbe grise, agite ses ailes dorées, et me fuit avec la rapidité de l'aigle.

ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ

ΑΠΟΣΠΑΣΜΑΤΙΑ ΑΛΛΑ.

Α. Εκ ποταμοῦ 'πανέρχομαι Πάντα φέρουσα λαμπρά.	1. Ex fluvio iterum ascendo, Omnia ferens splendida.
Β. Ἐρῶ τε δῆτα, κ' οὐκ ἐρῶ· Καὶ μαίνομαι, κ' οὐ μαίνο- μαι.	2. Amoque scilicet, et non amo; Et insanio, et non insanio.
Γ. Διὰ δεῦτε Καρικὸν εὐεργέος ὀχάνου Χεῖρα τιθέμεναι.	3. Eia agite, per Caricam bene fabricatam ansam clypei Manum mittentes.
Δ. Ἀρθεὶς δ' ἦυτ' ἀπὸ λευκάδος πέτρης, Ἐς πολιὸν κῦμα κολυμβῶ με- θύων ἔρωτι.	4. Sublevatus autem tanquam a leucade petra, In canum fluctum urinor, ebrius amore.
Ε. Ἀνακρέων καὶ μύρτοις στεφα- νοῦσθαί φησι, καὶ κοριάννοις· καὶ αὐτῷ· καὶ ναυκρατίτῃ στεφάνῳ, σάμψυχος οὗτος ἦν· καὶ ἀνήτῳ, ὡς καὶ Σαπ- φὼ, καὶ Ἀλκαῖος· οὗτοι δὲ ἄρα, καὶ σελίνοις.	5. Anacreon et myrtis coronari dicit, et coriandris; et vitice; et corona naucratite, ex ama- raco ea erat; et aniso, ut et Sappho et Alcæus dicunt: hi vero, et apiis.

ϛ. Καὶ μ᾽ ἐπιβόητον κατὰ γείτονας ποιήσεις.	6. Et me infamem apud vicinos facies.
Ζ. Καὶ θάλαμος, ἐν ᾧ κεῖνος οὐκ ἔγημεν, ἀλλ᾽ ἐγήματο.	7. Et thalamus, in quo ille non duxit, sed nupsit.
Η. Ἀλλὰ πρόπινε ῥαδινοὺς, ὦ φίλε, μηρούς.	8. Sed præbe tenella, o amice, femora.
Θ. Καλὸν τῷ ἔρωτι τὰ δίκαια.	9. Pulchrum in amore quod justum.
Ι. Ἀσήμων ὑπὲρ ἑρμάτων φορεῦμαι.	10. Latentibus super scopulis feror.
ΙΑ. Μελαμφύλλῳ δάφνᾳ, χλωρᾷ τ᾽ ἐλαίᾳ ταντελίζει.	11. Nigra folia habente lauro viridique oliva concutit.
ΙΒ. Ἐστὲ ξένοισι μειλίχοις ἐοικότες.	12. Estis hospitibus blandis similes.
ΙΓ. Παρὰ δ᾽ ἦυτε πυθόμαν δὲ κατέδυν ἔρωτα φεύγων.	13. Cum vero attentius te audieram, amorem fugiens submersus sum amore.
ΙΔ. Κλῦθί μευ γέροντος, εὐέθειρα, χρυσόπεπλε κούρα.	14. Audi me senem, bene comata, aureo peplo induta, puella.
ΙΕ. Ἀπέκειρας δ᾽ ἁπαλῆς κόμης ἄμωμον ἄνθος.	15. Detondisti autem teneræ comæ inculpatum florem.
Ιϛ. Ἐγὼ δὲ μισέω πάντας, οἵ χθονίους ἔχουσι ῥυθμοὺς καὶ	16. Ego vero odi omnes qui sordidos habent modos et molestos

χαλεπούς μεμαθήκασιν, ὡς μεγίστη τῶν ἀβακιζομένων.	didicerunt, nam maxima tacentium.
ΙΖ. Θρηϊκίην σιόντα χαίτην.	17. Threissam quassantem comam.
ΙΗ. Κνίζη τις ἤδη καὶ πέπειρα γενομένη Σὴν διὰ μαργοσύνην.	18. Urtica quædam jam et matura facta Tuam propter vecordiam.
ΙΘ. Μυθηταὶ δ' ἐν νήσῳ διέπουσιν ἱερὸν ἄστυ.	19. Seditiosi autem in insula regunt urbem sacram.
Κ. Πολλὰ δ' ἐρίβρομον Δεύνυσον.	20. Multum vero fremebundum Bacchum.
ΚΑ. Οὔτε γὰρ ἡμετέρειον, οὔτε καλόν.	21. Neque enim nostrum, neque pulchrum.
ΚΒ. Βούλεται ἀπεροπὸς ἡμῖν εἶναι.	22. Vult impostor nobis esse.
ΚΓ. Τίλλει τοὺς κυάμους ἀσπιδιώτης.	23. Ridet fabas miles.
ΚΔ. Ὁ δ' ὑψηλὰ νενωμένος.	24. Ille vero alta sapiens.
ΚΕ. Σινάμωροι πολεμίζουσι θυρωροί.	25. Exitiales pugnant janitores.
ΚϚ. Ἁλιπόρφυρον ῥέγος.	26. Purpureum stragulum.
ΚΖ. Οἰνοπότης δὲ πεποίημαι.	27. Vini autem potor factus sum.
ΚΗ. Ὀρσ' ὀλέπος μὲν Ἄρης, φιλέει μὲν αἰχμάν.	28. Cristam quatiens Mavors amat strenuum.

ΚΘ. Οὐδέτι τοι πρὸς θυμὸν, ὅμως γε μὲν ὡς ἀδοιάστως.

29. Nec omnino ex animo, verumtamen indubitanter.

Λ. Οὐδ' ἀργυρέη 'κ κότ' ἔλαμπε Πειθώ.

30. Nondum argentea effulgebat Suada.

ΛΑ. Ἐκδῦσα χιτῶνα δωριάζειν.

31. Exuens tunicam dorice nudari.

ΛΒ. Πλέξαντες μηροῖσι περὶ μηρούς.

32. Implicantes femoribus femora.

ΛΓ. Ἰσχυροί ποτ' ἦσαν οἱ Μιλήσιοι.

33. Fortes olim erant Milesii.

ΛΔ. Τὸν λυροποιὸν ἠρόμην, Στράττιν εἰ κομίσει.

34. Lyrarum fabrum rogabam, Strattin an ducet.

ΛΕ. Καθαρῇ δ' ἐν κελέβῃ πέντε καὶ τρεῖς ἀναχείσθω.

35. Pura autem in celebe quinque et tres infundantur.

Λϛ. Εὖτέ μοι λευκαὶ μελαίναις ἀναμεμίξονται τρίχες.

36. Quando mihi cani capilli nigris intermiscebuntur.

ΛΖ. Χηλινὸν ἄγγος ἔχον πυθμένας ἀγγελοσελίνων.

37. Plexile vas habens fundos ex palustri apio.

ΛΗ. Ἀγχοῦ δαὶ τεῦ Θησέος ἐστὶ λύρη.

38. Prope Thesei est lyra.

ΛΘ. Πανδοσίαν. Λεωφόρον. Πολυύμνον. Μανιόκηπον.

39. Omnibus se dantem. Viam publicam. Famosam. Natura rabidam.

Μ. Κὰδ δὲ λοπὸς ἐσχίσθη.

40. Tunica vero discissa est.

ΜΑ. Ὁρᾷν ἀεὶ μὴν, πολλοῖσι γὰρ μέλεις.	41. Videre semper quidem: multis enim curæ es.
ΜΒ. Ἥλιε καλλιλαμπέτη.	42. Sol pulchrilucide.
ΜΓ. Τί μακρὰ δὴ φρονεῖς, τάλαν;	43. Quid magna cogitas, miser?
ΜΔ. Φύγω μὲν ἐκ προσώπου, μή σ' ἐμπεσὼν πρέσβυς οὐλῇ κατ' εὐθὺ βακτηρίῃ καλύψῃ.	44. Fugiam quidem ex conspectu, ne te irruens senex gravi statim baculo operiat.
ΜΕ. Σὲ γὰρ ταργήλιος ἐμμελῶς δισκεῖν.	45. Te enim... concinne disco ludere.
Μϛ. Τέω Ἀθαμαντίδα.	46. Teum Athamantida.
ΜΖ. Ῥαδινοὺς πώλους.	47. Celeres pullos.
ΜΗ. Ὕμνος.	48. Lessus.
ΜΘ. Τακερὸς δ' Ἔρως.	49. Tabefaciens Amor.
Ν. Ἄμιθα.	50. Amitha.
ΝΑ. Ἐξυνῆκε.	51. Intellexit.
ΝΒ. Σαυλὰ βαίνειν.	52. Molliter incedere.
ΝΓ. Ἄστυ Νυμφέων.	53. Urbem Nympharum.
ΝΔ. Λυδοπαθής.	54. Voluptuarius.
ΝΕ. Θεσμόν.	55. Thesaurum.
Νϛ. Αὐτάγετοι.	56. Insolentes.

ΝΖ. Γονύκροτοι.	57. Timidi.
ΝΗ. Αἰθιόπαιδα.	58. Nigricantem puerum.
ΝΘ. Παμφαλῶν.	59. Circumspectans.
Ξ. Τρισκεκορημένον.	60. Sæpe scopis purgatum.
ΞΑ. Δίτοκον.	61. Bis puerperam.
ΞΒ. Καταπτύστης.	62. Contemptor.
ΞΓ. Φορτίον ἔρωτος	63. Onus amoris.
ΞΔ. Κάλυκες.	64. Baccas.
ΞΕ. Μυροποιός.	65. Unguentarius.
Ξϛ. Οἰνοπότις γυνή.	66. Vinipota mulier.
ΞΖ. Οἰνηρὸς θεράπων.	67. Vinarius famulus.
ΞΗ. Στέφανον ῥοδιαῖον.	68. Coronam roseam.
ΞΘ. Ἧδε.	69. Lætatus est.
Ο. Τῷκινάκῃ.	70. Acinace.

ΤΕΛΟΣ.

NOTES.

ODE I.

Au lieu de ᾠδαι, le manuscrit du Vatican porte συμποσιακα ἡμιαμβια, titre qui convient mal même à la premiere ode, où il est plus question de Vénus que d'orgies de Bacchus.

V. 3. *Ma lyre.* Littér. *Mon barbitos.* Il est bon de remarquer que dans cette ode les mots *barbitos* et *lyra* s'emploient indifféremment l'un pour l'autre. Quelques savants regardent Anacréon comme l'inventeur de la lyre; mais, si l'on en croit Pindare, c'est à Terpandre qu'il en faut attribuer la gloire: or Terpandre vivoit vers la soixantieme olympiade, c'est-à-dire cent quarante ans avant Anacréon.

V. 5 et 6. Littér. *Je changeai la lyre tout entiere;* c'est-à-dire, s'il faut en croire Pauw, *je pris une nouvelle lyre au lieu de celle que j'avois auparavant.* L'interprétation de Pauw seroit bonne si Anacréon eût dit *je changeai ma lyre;* mais je changeai ma lyre *tout entiere* signifie qu'il change de mode, et qu'il se reporte du mode lydien au mode phrygien. On sait qu'il y avoit trois modes principaux, d'où six autres dérivoient: le mode dorien, qui étoit le premier, exprimoit le tragique; le phrygien célébroit les héros; le lydien, les sentiments tendres.

J'ai sous les yeux une nouvelle traduction espagnole de Joseph Bernabé qui adopte le sens de Pauw:

> Mudo todos los nervios,
> Trueco la lira misma.

V. 9. Ἀντεφώνει. Litt. *Mais ma lyre contrechantoit les amours.*

ODE II.

V. 1. Dans κερατα, le premier α est bref: pour l'avoir long Anacréon a dit κεραατα, et par contraction κερᾶτα. Baxter et Barnès ont fait les premiers cette observation: Pauw, qui l'adopte, n'en cite pas les auteurs. Il n'y avoit pas là d'injures à leur dire.

V. 4. Littér. *Aux lions une large ouverture de gueule.* Madame Dacier traduit *aux lions le courage.* Où est l'image? On retrouve dans Xénophon, Cyropédie, p. 200, édition de Schneider, la pensée qui domine dans cette ode.

V. 8. *La nature n'avoit plus rien à donner aux femmes.*

Au huitieme vers Pauw trouve une contradiction. Il y en a sans doute une, si le vers signifie, comme il le prétend avec Lefebvre, Anne Dacier, et Longepierre, que la nature n'avoit rien à donner aux femmes. Mais ce n'est point la pensée de notre auteur: il a dit, non que la nature

n'avoit rien à leur donner, puisqu'elle les doua de la beauté, mais qu'elle ne pouvoit leur donner une ame courageuse, don qui venoit d'être fait à l'homme. — *Aux hommes la prudence, qu'elle n'accorda pas aux femmes.* Tel est le sens adopté par quelques savants. Le mien me semble plus poli tout à-la-fois et plus vrai. — Baxter et Barnès entendent φρονημα seulement de la valeur guerriere. — Fortaleza á los hombres. Espag. — Senno all' uom'. Ital.

ODE III.

V. 2 et 3. *Naguere, tandis que l'ourse tourne déja près de la main du* bootès : c'est ainsi que traduisent Anne Dacier et autres. *Déja* me paroît un contre-sens, car la grande ourse tourne, non pas sur le minuit seulement, mais le jour et la nuit.

Sous la main du bootès Cette interprétation semble indiquée et par l'épithete d'arctophylax (gardien de l'ourse), qu'on donne au bootès, et par ces vers d'Aratus:

> Εξοπιθεν δ' Ελικης φερεται ελασοντι εοικως
> Αρκτοφυλαξ....

à la suite de l'ourse marche arctophylax, qui semble la pousser. Cependant il est plus exact de traduire par *près de la main du bouvier.* Le bootès ou arctophylax n'a ni dans la vérité ni dans nos figures astronomiques aucun empire sur l'ourse.

Sur cette périphrase, *tandis que l'ourse tourne près de la main du bootès*, madame Dacier prétend qu'Anacréon ne pouvoit mieux exprimer le milieu de la nuit, parceque, dit-elle, l'ourse ne *commence* à tourner autour du pole arctique que lorsqu'elle a achevé la moitié de sa course, c'est-à-dire à minuit. L'ourse tourne toujours autour du pole arctique : il n'est donc pas juste de dire qu'elle commence à tourner à minuit.

La périphrase d'Anacréon ne signifie pas qu'à minuit l'ourse tourne, mais qu'à l'heure où l'Amour mouillé entroit chez lui on voyoit l'ourse tourner; ce qu'assurément on ne voit pas en plein jour.

Longepierre partage la même erreur. Ce poëte n'est pas plus heureux dans sa définition de l'ourse : La grande ourse, dit-il, est une constellation du nord, voisine du pole, et *composée* de vingt-sept ou vingt-neuf étoiles; et le bootès une constellation prochaine, *formée* de vingt-deux étoiles. *Composée* n'est pas le mot; il falloit dire est une constellation où les astronomes grecs ont observé vingt-sept ou vingt-neuf étoiles. Je ne sais pourquoi Longepierre dit vingt-sept ou vingt-neuf étoiles, Ptolémée dit seulement vingt-sept.

Voilà une note bien longue, mais aussi voilà des difficultés levées. Dans ma premiere édition j'avois proposé la même interprétation : avant de la répéter dans cette nouvelle édition, je l'ai soumise à mon illustre confrere Lalande, qui l'approuve.

V. 7. Κοπτω, heurter par dehors pour entrer; ψοφειν, heurter dans l'intérieur pour sortir. En Grece comme en Italie, dit Anne Dacier, les portes s'ouvroient par dehors, et ceux qui vouloient sortir donnoient

quelques coups à la porte pour avertir les passants.

V. 9. Σχισεις. Le futur pour le présent en faveur du vers ïambique.

V. 13. Baxter et Barnès traduisent à tort πεπλανημαι par *erravi*, j'ai erré. Ainsi que l'ont remarqué le savant Vauvilliers et autres, chez les Grecs le parfait joint l'idée du présent à l'idée du passé; ce que les Latins ont voulu imiter quand ils ont dit: *Et nunc facundia prisca remansit.*

V. 15. Αψας... Απτω, j'allume; αναπτω, je rallume; θαλπω, j'échauffe; αναθαλπω, je réchauffe. Remarquez dans ανα la force réduplicative.

V. 16 et 17. Βρεφος φεροντα pour βρεφος φερον. C'est ainsi qu'on lit dans Homere φιλε τεκνον.

V. 25. Au lieu de εστι, *il est*, Baxter lisoit ες τι, *in quantum*, jusqu'à quel point. Cette leçon, admise par le célebre Brunck, n'a été rejetée par Corneille de Pauw que parcequ'elle venoit de Baxter.

V. 28. Lit. *Un trait qui, tel qu'un taon* (οιστρος), *me perce le cœur.* On sait que cette mouche est à peine posée sur un animal qu'il en est piqué. Les anciens mettoient dans le foie le siege de l'amour. Voyez Théocrite, idylle XI, et idylle XIII, vers 71. Dans le septieme livre de l'Anthologie, Vénus est appelée οιστροφορος. — Μεσον, sous-entendu κατα.

V. 29. Αλλεται. *Il fait gambade, et riant aux éclats.* Voilà bien l'Amour. Cet enfant, dit Vénus (idylle I de Moschus), est trompeur et cruel dans ses jeux; il a l'œil vif, étincelant, le parler doux, l'esprit malin; il ne pense jamais ce qu'il dit, etc.

ODE IV.

V. 2. On appeloit une herbe et un arbrisseau du nom de *lotos*. Le mot ποιαις, *herbe*, ne laisse aucune équivoque sur le sens de ce mot.

V. 4. Litt. *Qu'Amour retrousse son manteau avec du papyrus.* Ερως, Amour, est-il le nom d'un serviteur d'Anacréon? ou n'est-ce pas plutôt le dieu Érôs qui sert Anacréon? un tel échanson sied à notre poëte: on sait d'ailleurs combien les anciens se familiarisoient avec leurs dieux. — « Le « papyrus, dit Pline, liv. III, est un « arbuste qui naît dans les marais « d'Égypte ». Son écorce servoit à faire des rubans, des bandelettes, des toiles grossieres dont se servoient les esclaves; témoin ce Crispinus dont Juvénal fait mention dans sa quatrieme satyre intitulée le *Turbot.*

V. 15. On envoyoit chercher sur la place des courtisanes qui jouoient de la flûte pendant le repas. C'est à cet usage ancien que me semble faire allusion le vers 16, qui signifie *appelle une courtisane.*

V. 16 et suiv. Litt. *Avant qu'il faille que j'aille me mêler aux danses des morts, je veux dissiper mes chagrins.* Les anciens, comme on sait, s'attendoient à goûter dans les Champs-élysées tous les plaisirs d'ici-bas. Voyez Virgile, Énéide, liv. VI.

Ce vers a été tourmenté par les commentateurs. Un manuscrit porte πριν ερως εχει μ' απελθειν: mais cette apostrophe à l'Amour déplaisant justement à Baxter, ce critique a lu, πριν, ερω σε, δει μ' απελθειν. Malheureusement ερω σε, *je t'aime*, pour dire *je t'en*

prie, est un vrai latinisme. Je lis donc avec Brunck πριν εκεισε δει μ' απελθειν. — Pauw, dont la critique sur cette ode est sensée, prétend qu'il la faut partager en deux. La premiere auroit pour titre εις ἑαυτον, la seconde εις ερωτα δουλευοντα : alors on liroit au vers 16 πριν, ερως, εκει μ' απελθειν : alors l'apostrophe à un esclave qui s'appelleroit l'Amour n'auroit plus rien de choquant. C'est, je crois, la seule ode où Pauw critique de bonne foi.

V. 17. Ὑπο, dans le sens de προς, *ad*, vers. C'est ainsi que Virgile a dit:

Vitaque cum gemitu fugit indignata *sub* umbras.

ODE V.

V. 2. Bacchus est appelé ici *Dionysus*, mot composé de Δις, Διος, Jupiter, et de νυσσειν, piquer; étymologie qui rappelle que quand Jupiter le mit au monde il fallut lui ouvrir la cuisse où étoit renfermé le dieu des raisins.

V. 3 et 4. Littér. *Couronnant nos fronts de roses.* Nous voyons toujours les anciens couronnés de fleurs. D'où vient cet usage? Sappho nous l'apprend dans un fragment que nous a transmis Athénée, liv. XV, chap. 5: « Mais toi qui charmes par une voix « mélodieuse, pare ta chevelure de « couronnes, ceins tes tendres mains « de branches entrelacées d'aneth. « Plus on est paré de fleurs, plus on « est sûr de plaire aux dieux à qui « l'on sacrifie : ils se détournent de « ceux qui n'ont pas de couronnes. »

A cette explication poétique, trop peu satisfaisante, joignons ce que dit le médecin Philonide dans son ouvrage sur les parfums et les couronnes. (Voyez Athénée, liv. X.)

« Lorsque Bacchus eut apporté la « vigne de la mer Rouge en Grece, « on usa immodérément de la liqueur « qu'on en fit : les uns, devenus ma« niaques, ne savoient plus ce qu'ils « disoient; les autres tomboient dans « une stupeur léthargique causée par « le vin... On comprit qu'il falloit « inventer des moyens de soulager « ceux qui avoient la tête frappée des « fumées du vin : or le plus facile de « tous parut être de la serrer... »

D'un lien quelconque on passa aux couronnes de lierre, parceque cette plante ombrage bien le front par ses larges feuilles, que d'ailleurs elle soutient une tension assez considérable, et rafraîchit sans répandre d'odeur assoupissante.

Si l'on a consacré cette couronne à Bacchus, c'est qu'on a voulu qu'il fût le médecin (vous trouverez Bacchus médecin dans Vink. Amœnit. phil.) des maux qu'il cause par le vin. Mais ce qui avoit été jugé utile dans le principe devint bientôt objet de plaisir; bientôt l'on ne songea plus qu'à ce qui flattoit l'odorat ou la vue : on imagina la couronne de myrte, qui possede à la vérité une qualité astringente, et peut dissiper les fumées du vin : on en fit aussi de roses; les roses rafraîchissent, et calment un peu les douleurs de tête. Plutarque, liv. III de son Banquet, dit que ce dieu enseigna à ceux qui étoient épris de ses fureurs à se couronner de lierre, parceque cette plante empêche de s'enivrer.

V. 6. Au lieu de ῥοδον ω φεριστον, Brunck écrit, sans citer aucune au-

torité, το ῥοδον φεριστον. Barnès et Baxter traduisent, *rose, ô belle fleur.* Pauw observe avec raison que ω est ici non vocatif, mais exclamatif.

V. 10. Καλους ιουλους, sous-entendu κατα.

V. 12. Au lieu de στεφωμεθ', *couronnons-nous*, les éditions portent στεφον, *couronne-moi.* Au commencement de l'ode il excite ses amis à la joie. Est-il probable qu'ici il les oublie pour ne parler que de lui? non sans doute. J'ai conséquemment cru devoir lire avec Brunck, στεφωμεθ' pour στεφωμεθα, et λυριζων au lieu de λυρισω, que rejette la mesure. Cette invitation à la joie n'annonce pas qu'il se soit proposé de célébrer la rose: le titre εις ῥοδον n'est donc pas le véritable. C'est d'après Pauw que je fais cette judicieuse observation.

V. 13. Παρα σοις σηκοις, *dans tes retranchements*, c'est-à-dire *dans ton temple:* allusion à l'usage où l'on étoit de placer les images ou statues des dieux dans un endroit du temple un peu élevé et fermé, qu'on appeloit retranchement.

V. 14. Βαθυκολπος. Selon quelques interpretes, ce mot, que j'ai traduit par *à la taille légere*, parceque je ne trouve pas dans la langue un terme correspondant, doit signifier *au sein profond, au sein qui fait un creux profond.* Les sculpteurs grecs ne partageoient pas ce goût d'Anacréon, puisqu'ils effaçoient ce creux en écartant les seins.

ODE VI.

Au lieu de εις αυλο, Brunck, et Barnès avant lui, proposent εις κωμον. Pauw loue cette correction, mais sans citer Barnès, dont il n'accompagne jamais le nom que d'épithetes injurieuses. Il blâme l'ancien titre εις αυλο, et il ajoute, *perbene eruditi*, εις κωμον. Au vers 5 il citera Barnès, mais pour dire qu'il est inepte.

Après souper on se masquoit; on prenoit avec soi de jeunes filles et de jeunes garçons, qui chantoient, dansoient, et jouoient des instruments; et l'on couroit ainsi les rues. C'est une de ces orgies galantes que décrit Anacréon.

V. 3. Un manuscrit propose μεθυωμεν. Le sens impératif, ou plutôt invitatif, iroit mal où il ne s'agit que de description.

V. 4. *Au son de la lyre.* La lyre (ou barbitos) et la cithare ne doivent pas se confondre. La lyre fut le commencement des harpes de diverses formes; la cithare tenoit le milieu entre nos luths et la mandoline. Les luths qu'on voit sur plusieurs anciens monuments sont la vraie cithare. *Lyre*, mot du nord, signifie *attrait, appât, amorce;* et *cithare*, mot phénicien, *son bruyant. Dulcisona lyra; garrula* ou *strepera cithara.*

V. 10. La *pectis* étoit une espece de guitare que l'on pinçoit avec un onglet de métal. (Voyez la traduction d'Athénée par Villebrune, tome V, page 257.) On voit, par ce passage d'Anacréon, qu'on se servoit de la pectis pour accompagner le barbitos, au son duquel on dansoit.

ODE VII.

V. 2. Barnès, et avant lui Heinsius, lisent βαδιζοντ' pour βαδιζοντα. Βαδιζων, Pauw, Dacier. Je lis ῥαπιζων avec Brunck.

V. 4. Οξεων, qui presque toujours signifie *acutus*, aigu, doit se prendre ici dans le sens de ωκεων, rapides. Ωκεων pourroit bien être la vraie leçon.

V. 5. J'ai traduit ξυλοχων par *broussailles*, en supposant que ce mot vienne de ξυλον, *bois*, εχω, *j'ai*; mais, comme le démontre, dans ses érudites recherches sur Homere, mon confrere Riviere, s'il dérive de *csu* et *loc*, racines hébraïques, qui signifient *couvrir, cacher*, ce mot signifiera *cache, asyle, retraite, antre, repaire*. Voyez sur ce mot Iliade, V, v. 161 et suiv. *ibid.*, XXI, v. 573. Odyssée, IV, v. 335 et suiv. *ibid.*, XIX, v. 445 et suiv. Dans ces divers passages, ξυλοχος est inintelligible dans le sens de lieu planté de bois.

V. 6. Au lieu de τυξεν ιδρως, que j'adopte avec Brunck, on lit ordinairement πυξεν υδρος, un serpent me piqua.

V. 8. Απεστην. Temps de l'indicatif, que la particule αν éleve au conditionnel.

V. 9. *L'Amour me touchant le front de ses tendres ailes.* Pauw prétend qu'ici l'Amour se frappe le front de ses ailes, comme ceux qui, par improbation, se frappent le front avec la main. Avec quelle dureté une pareille interprétation eût été relevée par Corneille de Pauw, si elle eût été donnée par un autre que lui!

ODE VIII.

V. 4 et suiv. Lit. *Je me semblois à moi-même courir rapidement sur la pointe du pied, en folâtrant avec de jeunes vierges.*

V. 8. *De jeunes enfants plus beaux que Bacchus même.* Ovide, liv. IV, premiere métamorphose, l'appelle *puer æternus:* « Tu jouis, ô Bacchus, « d'une jeunesse qui ne finira point; « tu es l'enfant éternel; tu es dans le « ciel le plus beau des dieux. »

V. 13 et 14. *Désolé de me trouver seul, je pris le parti de me rendormir.* Étoit-ce pour chercher dans le sommeil l'oubli du chagrin, ou pour se resaisir d'un songe qui le rendoit heureux?

ODE IX.

V. 2. A cause de la mesure, Barnès propose πέταται, correction mal-à-propos appuyée par Baxter. Il faut écrire πέτασαι, qui ne vient pas de πέταμαι, dont la seconde personne πέτασαι a les deux premieres syllabes breves, mais de πέταομαι, πέταεσαι πέτασαι, πέταεται πέταται.

V. 6. Τι δ' εστι σοι μελημα. *Quel soin t'occupe?* Anne Dacier lit ainsi, en observant qu'elle préféreroit τι δ' εστι σοι; μελει δε, *qu'as-tu à faire? je desire le savoir.* Pauw propose ingénieusement, τις ειμι, σοι μελει δε; *veux-tu savoir qui je suis?* J'ai préféré la leçon de Brunck.

V. 14. Τοσαυτα, sous-entendu κατα, ne signifie pas *en ceci*, mais *dans de si grandes choses*.

Quand on vouloit donner promptement de ses nouvelles, l'usage, chez les anciens, étoit d'emporter avec soi des colombes. Arrivé au lieu de sa destination, on lâchoit les colombes en leur attachant des lettres au cou ou aux pattes; ces couriers, impatients de revoir leurs petits, ne tardoient pas à revenir, et apportoient des nouvelles du voyage de leur maître. Cet usage, au rapport de Tavernier, existe encore en Turquie. Les corneilles, nous dit AElien, liv. VI, chap. 7 des animaux, s'acquittoient aussi de pareils messages.

V. 15. Au lieu de ὁρᾳς, *tu vois*, Longepierre propose, d'après Henri Estienne, οἱας, *quales*, dans un sens admiratif, ce qui me semble un pur latinisme. — L'explication de οἱας par *qualescumque*, proposée par un commentateur, n'est pas supportable.

V. 30 et suiv. Anne Dacier et autres lisent πιουσα δ' αν χορευω, και δεσποτην Ανακρεοντα πτεροισι συσκιασω. J'ai préféré l'excellente conjecture de Pauw, adoptée par Brunck. Barnès traduit αν χορευσω, *forsan saltabo;* ce que Pauw condamne justement, mais sans observer, comme il l'auroit dû, que la particule αν, avec le présent de l'indicatif, exprime l'habitude d'une chose quelconque.

V. 35. Rien de plus délicat que cet εχεις απαντα, *tu as tous mes secrets*. Au lieu de απελθε, Pauw propose απελθω.

Pauw ne croit pas que cette ode, si justement admirée, soit d'Anacréon, parcequ'il se loue lui-même. Si cet éloge, qui est indirect, et qui par-là même n'en est que plus délicat, déplaît à notre censeur, qu'il fasse donc aussi le procès à toute l'antiquité; qu'il ne pardonne point à Énée d'avoir dit: *Sum pius AEneas, famâ super æthera notus;* à Horace, *Exegi monumentum*.

ODE X.

V. 7. Ο'πποσου. Ο'πποσω sans ι souscrit, c'est-à-dire au génitif, seroit plus dorique. — Λης, avec ι souscrit, dans Anne Dacier, Longepierre, etc. Doriquement il faut écrire sans ι souscrit.

Au vers 8, Tanneguy Lefebvre propose ὁπως δ' αν εκμαθης παν. Du manuscrit du Vatican, qui porte ὁμως δ' αν εκμαθης νιν, Brunck tire la leçon ὁμως δ' ιν' εκμαθης νιν, *cependant, afin que vous connoissiez bien lui (l'Amour);* leçon que j'ai transportée dans mon texte, parcequ'elle approche plus du manuscrit. Néanmoins παν me paroît mieux lier les idées: *afin que vous appreniez tout, je ne suis point artiste en encaustique.* Νιν, doriquement pour αυτον.

V. 9. Au lieu de κηροτεχνης, je lis καροτεχνας dorique, avec Brunck et Pauw, qui ont adopté avec raison la conjecture de Barnès.

V. 11. Pauw voudroit lire Ερωτι παντοφλεκτα.

V. 13. Δραχμης, sous-entendu αντι, *pour, en échange de*. Au lieu de συνευνον, qui forme un sens, Pauw voudroit συστιλον, ou ἑταιρον, ou quelque autre mot semblable.

V. 15 et 16. Litt. *Enflamme-moi au plutôt, ou tu fondras au feu.* Ici,

Anacréon parle en vieillard qui attend tout du dieu Amour, et rien de la nature. Quant à la menace qu'il fait à ce dieu, elle rappelle celle d'un berger (voyez Théocrite, idylle VII, v. 109) qui termine ainsi sa priere au dieu *Pan :* « Si je t'implore en « vain, puisses-tu, déchiré par des « mains furieuses (celles des enfants « d'Arcadie), couché sur les orties, « n'avoir, au fort de l'hiver, d'autre « retraite que les montagnes de la « Thrace, près de l'Hebre et de « l'ourse glaciale! puisses-tu, dans « les ardeurs de l'été, mener paître « tes troupeaux aux extrémités de « l'Éthiopie, sous les roches des noirs « Blémiens, où le Nil disparoît! »

ODE XI.

V. 6 et 7. A κομας l'auteur de l'édition de Gilliver veut sous-entendre καλα. Il se trompe; κομας est régi par οιδα : *pour moi, j'ignore mes cheveux s'ils sont encore, ou s'ils s'en sont allés.* Voilà comme parlent les Grecs. Les Latins ont dit de même, *novi hominem quis sit*, je sais cet homme quel il est, pour je sais quel est cet homme.

V. 8 et suiv. Pauw a très bien remarqué les deux ellipses de ce passage, dont voici la construction : τουτο δ' οιδα, ὡς τῳ γεροντι τοσουτῳ μαλλον πρεπει τα τερπνα παιζειν, ὁσῳ μαλλον πελας τα Μοιρης. Τα Μοιρης pour ἡ Μοιρη, la Parque.

ODE XII.

V. 5. Littér. *Ou plutôt veux-tu qu'au dedans de toi je te coupe la langue?* car, s'il n'avoit coupé que les ailes, elle eût toujours importuné par son babil.

V. 6. *Comme ce Térée que tu connois.* Suivant Anacréon, ce n'est point Progné, mais Philomele, qui a été changée en hirondelle; opinion contraire à celle d'Ovide.

V. 7. Εκθερίξω Expression empruntée des moissonneurs.

ODE XIII.

V. 1. Les traditions historiques sur la naissance et la vie de Cybele offrent des versions qui se contredisent. Selon Diodore de Sicile, liv. III, Méon, roi phrygien, épousa Dindyme, dont il eut une fille appelée Cybele, du nom de la montagne où elle fut exposée par ordre de son pere. Apperçue par des bergeres, elle fut enlevée. Avec l'âge se développerent les graces, l'esprit et le génie : elle inventa une flûte composée de plusieurs tuyaux, et introduisit dans les chœurs les tymbales et les tambours. Mais avec ses attraits les sens se développerent aussi. Atys, jeune homme du pays, fut aimé, et ne se montra point insensible. La jeune Cybele portoit déja dans son sein un gage de leurs mutuels sentiments, lorsque ses parents la reconnurent, et la reconduisirent à la cour de Méon. Les fruits de l'amour commencerent bientôt à ne plus se cacher, et le prince fit

mettre à mort et l'amoureux Atys et les bergeres qui avoient nourri sa fille. Cette horrible inhumanité aliéna l'esprit de la malheureuse Cybele, qui se mit à courir çà et là, pleurant, criant, et battant du tambour.

Si l'on en croit une autre tradition, celle de Catulle, d'Ovide, de Lucien, Atys avoit juré fidélité à Cybele: malheureusement il vit la nymphe Sangaris et ne put se défendre de ses charmes. Cybele punit de mort sa rivale, et ôta la raison au coupable, qui, dans un accès de fureur, prit un caillou tranchant et se mutila.

D'après le récit de Diodore, le docte Richard Bentley prétend, dans une lettre au poëte sans fard, qu'il faut lire ainsi les quatre premiers vers:

> Οἱ μεν καλην Κυβηβην
> Τον ἡμιθηλυν Ατῖν
> Εν ουρεσιν βοωσαν
> Λεγουσιν εκμανηναι.

Mais que prouve la tradition de Diodore? Anacréon est-il historien? Comme poëte, n'étoit-il pas libre d'adopter la seconde version, qui est aussi celle de l'empereur Julien dans sa harangue en l'honneur de Cybele?

Le même Richard Bentley change encore ainsi les vers 5 et suivants:

> Οἱ δε Κλαρου παρ᾽ οχθαις
> Δαφνηφοροιο Φοιβου
> Λαλον πιοντας ὑδωρ
> Μεμηνοτας βοασαι.

Οἱ δε lui indique et l'ellipse de λεγουσιν, *disent*, et le changement de πιοντας et μεμηνοτας en accusatifs, et celui de βοωσιν en βοασαι. A cela Pauw répond avec justesse que λεγουσιν, nécessaire à la premiere phrase, est inutile à la seconde. En parlant de faits mythologiques dont on ne produit aucun témoin oculaire, Anacréon a dû dire λεγουσιν, *on rapporte*, expression qu'il n'a pu employer en faisant mention d'un fait qui se passoit sous ses yeux.

Bentley est plus heureux dans l'interprétation qu'il donne à καλην et ἡμιθηλυν. Le premier mot signifie *belle*; le second ne signifie pas *efféminé*, mais *qui a les traits délicats d'une jeune vierge*; pensée si bien exprimée dans ces vers d'Ausonius:

> Dum dubitat natura marem faceretne puellam,
> Factus es, o pulcher, pene puella, puer.

L'épithete de belle conviendra à Cybele, en supposant qu'aimée d'Atys elle étoit jeune, et non encore au rang des dieux. Dans d'autres passages, quand il sera question de Cybele appelée la *mere salutaire*, la *grande mere*, *la mere des dieux*, καλη signifiera, non *la belle*, mais *la bonne*, en latin *alma*, du mot *alere*, nourrir.

V. 10 et 11. Κορεσθεις της εμης ἑταιρης. Litt. *Rassasié de ma maîtresse.* Cette idée me paroissant peu anacréontique, j'ai traduit comme s'il y avoit μετα της εμης ἑταιρης, leçon indiquée par Pauw.

ODE XIV.

V. 14. *Il décoche ses traits; je les évite.* Dans ma premiere édition j'avois, comme Dacier, H. Estienne et autres, traduit εφευγον, *je fuyois*; interprétation qui ne se lie nullement avec ce qui précede et ce qui suit, et qu'on retrouvera cependant dans quelques exemplaires de ma traduc-

tion. Il y en avoit les deux tiers de tirés lorsque j'ai indiqué la correction. Pauw ne donne pas tout-à-fait le véritable sens dans son commentaire, *cessim ibam, et pectore adverso fugiebam.*

V. 16. Μεσος καρδιης, *medius cordis,* qui tient le milieu du cœur. L'Amour, s'écrie Pauw, étant au milieu du cœur, que signifie εδυνε, *il pénétra?* Au lieu de μεσος, continue ce critique, lisez μεσον, comme dans l'ode troisieme, où nous avons και με τυπτει μεσον ἧπαρ. Pour moi, je conserve μεσος, qui me semble très intelligible, et je traduis ainsi littéralement : *l'Amour se lance au lieu de trait, puis il pénetre, se plaçant au milieu du cœur.*

V. 19. Au lieu de βαλωμεθ', je lis, avec Brunck, βαλωμεν pour προβαλωμεν, *pourquoi parer les traits de dehors?* Le manuscrit du Vatican porte βαλοιμεν.

V. 20. Au lieu de βαλωμεθ', Pauw propose, avec une transposition de lettres, λαβωμεθ', avec signification moyenne; et alors on traduiroit littéralement, *que prendrions-nous pour nous au dehors, lorsque le combat est au dedans?* — Βαλοιμεν, manuscrit du Vat. d'où Brunck a fait βαλωμεν.

ODE XV.

V. 1. Ου μοι μελει Γυγεω, *je ne me soucie pas de Gygès,* va mal avec le quatrieme vers, ουδε φθονω τυραννοις, puisque Gygès étoit lui-même τυραννος. J'ai en conséquence suivi la leçon adoptée par Brunck.

V. 3. Ουδε αιρει με χρυσος, *l'or ne me séduit pas.* Cette leçon de Dacier, H. Estienne, etc. n'est qu'une répétition de τα Γυγεω, qui signifie *l'or de Gygès,* comme τα Κροισου, ode XXVI, *l'or de Crésus :* j'ai cru en conséquence devoir lire ουθ' ειλε πω με ζηλος, qui d'ailleurs est du manuscrit du Vatican.

V. 6. Καταβρεχειν υπηνην, *parfumer sa barbe.* Cette idée met Pauw en colere, et lui fait croire que l'ode est de quelque moine pimpant, coquet, et soignant bien sa barbe. Pour moi, je ne me mettrai point en colere; et, loin de m'étonner de ce qu'en parlant de parfums il les emploie à sa barbe, je vois dans ce passage la trace d'un usage connu chez les Orientaux. J'avouerai cependant que, ni dans Cælius Rhodiginus, ni dans Athénée, il n'est pas une seule fois question de parfums répandus sur la barbe. Les vers 14 et 15 fortifient Pauw dans son opinion : « Bois donc; quelque maladie pourroit bien te surprendre, et « te dire, Tu ne boiras plus ». Voilà, dit notre critique, comme parleroit un chrétien ami du plaisir, qui sait que la maladie lui diroit de renoncer au plaisir et de songer à la mort.

V. 12 et 13. Je ne suis point de l'avis de Pauw sur ces deux vers; πινε n'exclut point du tout σπενδε τω Λυαιω : le premier signifie seulement *boire,* le second *faire des libations à Bacchus.*

ODE XVI.

L'ode απ' ισχιων μεν ιπποι sert de suite à celle-ci dans le manuscrit du Vatican. Ce manuscrit, vers 7, porte, απ' ομματων με βαλλων.

ODE XVII.

V. 1. Ce vers et les suivants ont beaucoup exercé les commentateurs. Pauw propose d'abord χωνευσας pour χωνευσας; ω pour ο, par licence poétique, *ayant jeté en fonte*; puis πυρωσας, qui est susceptible du même sens; puis il supprime le troisieme vers; puis il change δε du quatrieme vers en τι, et βαθυνον en βαθυνων. Enfin voici le résultat de ses conjectures:

Τον αργυρον τορευσας
Ηφαιστε, μοι ποιησον
Ποτηριον τι κοιλον,
Οσον δυνῃ, βαθυνων.

Brunck lit τον αργυρον τορευων, *en ciselant cet argent*. Mais avant de ciseler ne convenoit-il pas de faire le vase? Pour moi, au lieu de τορευσας, que j'ai laissé dans l'édition in-4°, je crois qu'il faut lire τορνευσας. Au lieu de βαθυνων, je lis βαθυνας avec Brunck; et voici ma traduction littérale: *Habile artiste, ayant présenté cet argent au touret, fais-moi, ou cisele-moi, non pas une armure complete, car qu'ai-je à faire de combats? mais une coupe: lorsque tu l'auras (par le moyen du touret) rendue aussi profonde que le permettra le touret.* — Τορευειν, *ciseler*; τορνευειν, *présenter au touret.*

Pline, comme l'a remarqué Longepierre, d'après Anne Dacier, attribue à Phidias l'invention de l'art de ciseler, que Martial appelle l'art de Phidias. Mais comment concilier cette opinion avec cette ode, puisque Phidias vivoit dans la quatre-vingt-troisieme olympiade, c'est-à-dire plus de quatre-vingts ans après Anacréon?

V. 3. *Non pas une armure complete.* Je ne crois point du tout, comme madame Dacier, qu'il y ait ici allusion à l'armure que Vulcain fit pour Achille.

V. 9. L'*Orion*, constellation appelée odieuse, parcequ'elle présage les tempêtes.

V. 13. Κατ' αυλο: deux mots déja employés au vers 7. Brunck corrige κατ' αυλων, mais sans autorité de manuscrit.

V. 14. Και χρυσεους πατουντας. Pauw aimeroit και χρυσεους ερωτας, en prenant χρυσεους dans le sens d'*excellents*. Pour moi, sans rien changer, je trouve ce vers très intelligible. Χρυσεους, que je rapporte à Bathylle et à l'Amour, signifiera *incrustés en or*, et πατουντας, *foulant les raisins.*

ODE XVIII.

Pauw s'étonne de ce que les érudits n'ont pas vu dans cette ode deux fragments, dont le premier finit au vers 4.

V. 1. Καλη τεχνα dans quelques éditions. Le manuscrit du Vatican porte sans division, et comme d'un seul mot, καλητεχνα; ce qui donne du poids à la conjecture de madame Dacier, qui la premiere a proposé καλλιτεχνα.

V. 3. Τα τερπνα την πρωτ' ἡμιν. Brunck.

V. 5. Απλωσας, *développant le métal sous le marteau.* — Τον αργυρον δ' απλωσας. Brunck.

V. 6. Ποιει ποτον μοι τερπνον. Brunck.

V. 7 et 8. Pauw condamne ces vers

sans énoncer quel sens il leur donne. Après avoir dit, ποιει ποτον μοι τερπνον, *fais que je boive avec plaisir,* Anacréon ne pouvoit-il donc pas ajouter, « Ne va m'offrir (sur cette coupe) « l'étrange cérémonie des initiations, « ni aucun fait tragique ; grave plutôt « Évius (Bacchus), fils de Jupiter, et « Cypris, etc. » Qu'y a-t-il là d'incohérent?

Après ποτον ποιει μοι τερπνον, μαλλον lui paroît sans force : c'est qu'il l'a mal construit. Anacréon n'a pas dit : *Fais que je boive avec plaisir ; grave* (μαλλον) plutôt *Évius et Cypris :* voici comme il s'est exprimé : *Ne m'offre aucun fait tragique : grave plutôt, etc.* Encore une fois qu'y a-t-il là d'incohérent ?

Brunck, d'après Saumaise, lit, μη των παρ' οινῳ τελετων, *des repas consacrés à Bacchus.* Avec cette leçon quel sens donne-t-il à ξενον τι? c'est ce qu'il ne dit pas. Pour moi, malgré tout mon respect pour deux hommes aussi justement célebres que Saumaise et Brunck, je conserve παραινω. Cette phrase littérale, *je t'en conjure, ne grave rien des étranges cérémonies des initiations,* sera certainement entendue de tous ceux qui sont instruits des macérations, des observations de jeûnes, des vœux de chasteté, des coups de fouet, des souffrances du froid et de la soif, enfin des épreuves du feu, et de tant d'autres auxquelles on soumettoit ceux qui s'initioient aux mysteres.

V. 12. Madame Dacier lisoit, μυστην ναματος ἠ Κυπριν ὑμεναιοις κροτουσαν, ce qui signifieroit, *grave-moi plutôt Bacchus, initiateur de la liqueur, ou Cypris, etc.* Mais conçoit-on Bacchus sans Vénus, ou Vénus sans Bacchus? Quelques éditions portent : μυστις ναματος ἠ Κυπρις ὑμεναιοις κροτουσα, *que Cypris, applaudissant aux hyménées, verse elle-même à Bacchus la liqueur de ce dieu.* Ὑμεναιος signifie chez les poëtes, tantôt le dieu du mariage, tantôt le mariage lui-même, tantôt chant d'hyménée. J'ai adopté la leçon de Brunck.

V. 19. Pauw critique avec raison la leçon αν μη Φοιβος αθυρῃ, *à moins que Phébus ne s'y joigne;* littéralement, *ne folâtre.*

ODE XIX.

Encore une ode qui déplaît à Pauw; il n'y trouve ni le poëte ni le philosophe : son auteur, dit-il, est indigne de trouver un défenseur.

V. 1. *La terre noire boit.* En effet, cette espece de terre absorbe bien plus promptement que toute autre l'eau qui tombe à sa surface. Après une forte pluie, que l'on se transporte sur deux terrains, dont l'un soit d'une couleur noire, l'autre d'une couleur qui s'en éloigne plus ou moins, on ne trouvera sur le premier que très peu d'eau, qui encore disparoîtra bientôt entièrement, tandis que le second sera couvert d'une eau qui ne disparoîtra que lentement, encore autant par évaporation que par absorption.

La terre noire boit mieux que toute autre ; c'est un fait connu de tout observateur. Ajoutons que les terrains noirs, tels que la terre des jardins, et le terreau sur-tout, sont les plus fé-

conds et les plus productifs. Les autres especes de terre, comme la craie, l'argile, la marne même, bien qu'elle soit un engrais assez puissant, le plâtre, le sable, ne produisent rien; ou, si elles parviennent à se féconder, ce n'est qu'après une longue suite d'années, par la succession lente de quelques plantes, des insectes et des animaux qui y croissent, y meurent, et s'y consument.

Pour ne rien perdre de ma conversation avec mon célebre confrere le citoyen Darcet, que j'ai consulté sur ce vers d'Anacréon, n'oublions pas de remarquer que les terrains des jardins et le terreau ne sont les plus noirs que parcequ'ils contiennent une plus grande quantité de débris de végétaux à demi décomposés et comme déja carbonifiés.

V. 3. Brunck lit, πινει θαλασσ' αναυρους: les autres éditions portent αυρας, que les commentateurs entendent de l'*air*. Je conserve αυρας, auquel je donne une signification plus étendue que celle que lui ont donnée mes devanciers. Ce mot, connu dans la Physique d'Aristote, s'entend des exhalaisons, des vapeurs, et, de plus, de l'air, de l'atmosphere, de la lumiere, de tout cet ensemble de fluide élastique qui enveloppe et vivifie notre planete. C'étoit chez les Grecs, comme parmi nous, un systême reçu que rien ne vit sans air; que si le soleil pompe l'eau de la mer et les vapeurs de la terre, la mer reçoit à son tour toutes les influences de l'air et de l'atmosphere: elle boit en effet l'air; elle boit aussi la matiere de la chaleur, puisque sans elle la mer deviendroit une mer de glace. La mer fait plus; elle lave les couches inférieures de l'atmosphere, elle les purifie: cette même chaleur, mise en action par les rayons du soleil, éleve l'eau, la vaporise, la dissout dans le fluide de l'air, et l'y combine. Lorsque le temps tourne au beau, l'atmosphere est claire et transparente; mais s'il tourne à la pluie, alors l'atmosphere se trouble, les nuages paroissent, parceque l'état précédent de l'atmosphere souffre une décomposition, et l'eau, qui y étoit dans un état de parfaite dissolution, s'en précipite d'abord sous la forme de nuages et enfin de pluie.

C'est ainsi que les anciens philosophes admettoient un commerce d'influences mutuelles et réciproques entre le soleil, les étoiles, la terre, la mer, en un mot entre toutes les planetes qui forment le vaste ensemble du systême du monde.

De ce systême d'influences mutuelles, de l'exemple de ce qu'il y a de plus distingué dans l'univers, Anacréon conclut qu'il doit boire, et qu'on a tort de le quereller. Si ce n'est pas conclure en philosophe, n'est-ce pas parler en poëte aimable?

V. 5. *La lune boit le soleil.* C'est un radoteur, s'écrie Pauw, que le poëte qui s'exprime ainsi; il est indigne de trouver un défenseur. Cependant il a parlé comme parleroit un physicien. On sait que la lune absorbe une portion de la lumiere du soleil qui tombe sur elle; quantité de phénomenes terrestres nous prouvent que la lumiere entre en combinaison avec grand nombre de corps: pourquoi n'entreroit-elle pas de même en combinaison avec des corps lunaires? Nonnus a dit, dans le sens de notre auteur, ὁτε δροσοεσσα σεληνη της λοχιης ακτινος αμελγεται αντιτυπον πυρ.

ODE XX.

V. 2. Brunck, dans ses *Analecta græca*, propose, d'après Saumaise, οχθοις; il lit οχθαις dans son édition de 1786. Henri Estienne traduit οχθαις, *ad fluenta Trojæ*, près des fleuves de Troie; interprétation dont ce mot est susceptible, comme vers 5 de l'ode XIII, mais qui en cet endroit contrarieroit la tradition mythologique. Niobé, comme on sait, fut métamorphosée sur le mont Sipyle. Ainsi οχθαις signifiera ici *sommets de montagnes, de rochers.* Au reste, ainsi que Brunck l'a remarqué, les anciens poëtes emploient indistinctement οχθοι et οχθαι. Sophocle, dans son Antigone, v. 1131, a dit: ορεων οχθαι, *les sommets des montagnes.* — Pauw prétend que l'exemple de Niobé ne cadre point ici; que se durcir en rocher n'est point subir une métamorphose; qu'avec un peu de sens commun l'auteur eût pris ses exemples parmi les hommes, tels que Protée, Périclymene, etc.

V. 13. Madame Dacier veut qu'on lave les charmes de la maîtresse d'Anacréon: elle parle ensuite d'une écharpe qui soutient une belle gorge. Sans avoir à me reprocher les mêmes fautes, je dois cependant avouer que ma traduction du vers 13 offre une idée peu galante: *que ne suis-je la bandelette qui te presse le sein!* Poinsinet de Sivry n'a pas été plus heureux:

> Écharpe, je soutiendrois
> Votre gorge enchanteresse.

Comment appeler enchanteresse une gorge qui ne se soutient que par le secours d'une écharpe? Le mot grec ταινια, d'où le latin *tænia*, signifie *bandelette, écharpe*, etc. La figure et l'usage de l'écharpe ont varié chez les Romains, peut-être aussi chez les Grecs. Quelques commentateurs traduisent le *fascia*, le *mitella*, et le *capitium* des dames romaines par *écharpe.*

V. 14. Μαργαρον, *une perle*, d'où le latin *margarita.*

V. 15. Madame Dacier traduit par *soulier* le mot *sandalon.* Longepierre emploie le mot *cothurne*, dont l'idée plus noble rappelle une sorte de chaussure, qui, adoptée parmi nous, et introduite sur nos théâtres, s'y soutient avec succès. Mais le cothurne affecté à Bacchus, à Diane, aux héros, aux guerriers, convient-il à des amants? Francisons le mot *sandalon*, chaussure de femme, faite d'une seule semelle, qui s'attachoit avec des bandelettes et des agraffes.

Cette belle ode, original de bien des copies, paroît misérable à Corneille de Pauw.

ODE XXI.

V. 2. Αμυστι adverbe, *sans respirer, tout d'un trait:* αμυστις, αμυστιδος, (substantif féminin). « L'amystis, « nous dit Athénée, liv. XI, chap. 4, « désigne proprement la boisson que « l'on prend tout d'un trait et sans « cligner les yeux; on appelle aussi « de ce nom les vases avec lesquels

« on peut boire à l'aise... L'amystis « devoit se boire tandis qu'un autre « chantoit quelques vers dans un « temps limité ». Cette maniere de boire étoit en usage chez les Thraces.

V. 3 et 4. Je lis avec Brunck, προδοθεις, sous-entendu ὑφ' ὑμων, abandonné par vous, je succombe aux feux qui me dévorent; *desertus, derelictus a vobis, præ caloris æstu ægre animam duco.* Que signifie *caloris æstu?* s'agit-il de la chaleur causée par un usage immodéré du vin? Pauw incline pour ce second sens. Anacréon, dans une société d'hommes, a bu un peu plus que de raison; il quitte leur société, va prendre des femmes, leur demande d'abord à boire, précisément parcequ'il a beaucoup bu, et ensuite des couronnes, parcequ'elles sont un remede contre les fumées du vin; supposition assez probable. — Προποθεις, de προποω (προπινω plus usité, d'où le latin *propino*), signifie donner son verre à quelqu'un pour boire après y avoir bu le premier, usage qui existe encore en Flandre et dans plusieurs pays de l'Allemagne. C'étoit chez les anciens un signe d'amitié et de tendresse. Ovide veut boire non seulement après sa maîtresse, mais du même côté du verre. *Amor.* lib. I, eleg. 4, v. 29. Didon (Voy. Énéide, liv. I, v. 741), recevant à sa table Énée et les chefs des Troyens, offre d'abord des libations aux dieux, et, la libation faite, trempe légèrement ses levres dans la coupe, qu'elle remet à Bitias en l'excitant à boire. Anacréon emploie le même mot, ode IV et ode IX. Dans la neuvieme il signifiera *boire avant,* mais dans la quatrieme, *boire beaucoup.* Quelquefois (Voyez Budée) ce mot signifie *provoquer à boire;* et c'est peut-être ici le véritable sens.

V. 5. Brunck lit εκεινου. A qui le rapporte-t-il? est-ce à Βρομιου? *Donnez-moi des fleurs de celui-ci,* c'est-à-dire de Bacchus. J'aimerois mieux εκεινων, *donnez-moi de ces fleurs que vous savez, de ces fleurs que j'aime, etc.* Εκεινων s'emploie quelquefois en parlant d'un objet absent: c'est ainsi que, dans Théocrite, Mélixo dit à Simœte que Delphis est pour elle un amant perdu; que de nombreux festons couronnoient les murs de cette maison (δωματα τηνα, τηνα pour εκεινα) qui possede l'objet de sa flamme. Tanneguy Lefebvre lit aussi εκεινων, mais en traduisant, *donnez-moi de ces fleurs qui sont dans ce vase* ou *sur ce buffet.*

V. 6 et 7. Δοτε δ' ανθεων εκεινων·
Στεφανους, οἱους κυκαζω,
Τα μετωπα μου 'πικαιει.

Donnez-moi de ces fleurs (des vôtres), *car mon front brûle les miennes.* Voilà l'interprétation de Pauw.

Quelques éditeurs ont lu,

Δοτε δ' ανθεων εκεινου,
Στεφανους ὁπως πυκαζω·
Τα μετωπα μου 'πικαιει.

'Πικαιει, pris dans un sens absolu, n'est pas grec.

Le manuscrit du Vatican porte 'πικαιω, leçon proscrite par Pauw, que j'admets avec Brunck. En la suivant, voici la traduction littérale : *je brûle les couronnes dont je charge mon front.*

V. 8 et 9. Το δε καυμα των ερωτων κραδιη ενισκεπαζω, *mais le feu de mon amour je l'enferme dans le cœur;* leçon de Tanneguy Lefebvre. — D'autres lisent κραδιη τινι; *dans quel cœur?* J'ai suivi avec Brunck la conjecture de Longe-

pierre, qui, dans κραδιη, supprime l'iota souscrit pour en faire un vocatif, et expliquer ainsi littéralement : *mais avec quoi, ô mon cœur, cacherai-je*, ou *soulagerai-je les feux de mon amour?*

ODE XXII.

V. 2. Καθισω, Brunck.

V. 3. Σειει, Dacier; σιει, H. Estienne.

V. 5. Ερεθιζει, *irriter*, ici en bonne part; acception rare. La musique, dit Pauw, est appelée συμποσιων ερεθισμα, *conviviorum irritamentum*, parcequ'elle donne de l'ame aux repas et qu'elle met les convives en train : c'est dans ce sens que Théocrite a dit, dans sa vingt-unieme idylle, ηρεθον ωδαν, parceque le chant, quand il est commencé, anime, encourage, provoque le chanteur. Casaubon interprete mal ερεθιζει, ce mot ne peut signifier *plaît par son murmure.* Tanneguy Lefebvre traduit ainsi, *coule d'un mouvement lent, et n'a qu'un petit filet d'eau.* Il n'adopte le sens de Casaubon que parcequ'il aura, comme ce savant critique, confondu ερεθιζειν, *provoquer*, avec εριθιζειν, dérivé de εριον, *laine*, ou εριθος.

V. 8. Τοιουτον se dit attiquement au neutre ainsi que τοιουτο.

ODE XXIII.

V. 1. Pauw propose χρυσω, c'est-à-dire *si Plutus avec l'or apportoit la vie aux mortels.* Henri Estienne traduit par *prorogaret;* leçon suivie de quelques interpretes. Pauw la condamne. Je la trouve cependant dans Plutarque, vie de Fabius. Πλουτος χρυσου, *une grande quantité d'or.* Madame Dacier étoit étonnée de voir ces deux mots joints ensemble; un exemple d'Hérodote (liv. II) les justifiera : πλουτον δε τουτω τω βασιλει γενεσθαι αργυρου μεγαν. — Brunck lit παρειχε, *procuroit.*

V. 4. Ινα αν θανειν επελθη, *afin que si le mourir survenoit;* leçon ordinaire, blâmée par Brunck et Pauw. Sans l'adopter, parcequ'elle est insolite, je citerai cependant un exemple de l'infinitif employé même sans article pour le substantif. AEschyle (Pers. v. 831) a dit, σωφρονειν κεχρημενοι, pour τω σωφρονειν, lequel est là pour τη σωφροσυνη.

V. 6. La plupart des éditions portent, ει δ' ουδε το πριασθαι. Το πριασθαι déplaît justement à Pauw, à cause de la répétition de το dans le vers suivant, et parceque d'ailleurs ενεστι το πριασθαι n'est pas grec; il propose de lire, ει δ' ουδε τι πριασθαι : j'ai lu avec Brunck ει δ' ου τι που πριασθαι.

V. 7. Immédiatement après το ζην ενεστι θνητοις Pauw voudroit τι χρυσος ωφελει με, et non τι και ματην στεναζω. Je suis avec Brunck l'ordre ancien : *s'il n'est pas au pouvoir des mortels d'acheter un seul jour, pourquoi me lamenter et soupirer sans cesse?* Je ne vois dans les deux membres de cette phrase nulle incohérence.

V. 13. Je partage l'opinion de Pauw, qui, après πινειν, ne voit que rédondance dans πιοντι δ' οινον ηδυν, *à moi buvant de bon vin.*

ODE XXIV.

V. 3. Pauw blâme Anacréon, peut-être avec trop de sévérité, de ce qu'il passe de l'idée du chemin (τριβων) à l'idée du temps (χρονον), et propose:

Επειδη βροτος ετεχθην
Βιοτου τριβον οδευειν
Χρονον εγνων ον παρηλθον.

V. 5. *Loin de moi, soucis!* Catulle a dit de même:

Ite procul, durum curæ genus; ite, labores.

V. 7. Je pense, comme Brunck, qu'il faut lire τερμα, dont τελος n'est que la glose; d'ailleurs dans τελος τε est bref; il falloit une longue.

ODE XXV.

V. 1. Au lieu de πινω, je lis avec Barnès, Pauw, et Brunck, πιω.

V. 6. Τον βιον, sous-entendu κατα. Pauw veut qu'on place ce vers immédiatement après le quatrieme.

V. 10. Pauw veut ευδωσιν, probablement à cause du subjonctif πιωμεν du vers 7: ευδουσιν s'entend tout aussi bien.

ODE XXVI.

V. 5. Κισσοστεφης. Le lierre est consacré à Bacchus; on en couronne aussi les poëtes. Sous les deux rapports la couronne de lierre convenoit donc à notre poëte. Voyez la note du vers 2, ode V.

V. 7. Ο'πλιζ' pour ὁπλιζε, sous-entendu σε: *armez-vous, vous à qui plaisent les combats; moi je bois.* Voilà le véritable sens. Anacréon, quoi qu'en dise Pauw, n'adresse pas la parole à un ami se préparant au combat, il généralise ici sa pensée. — Πινω, φερε μοι κυπελλον. Pauw voit ici tautologie. Mais pourquoi prendre πινω rigouseusement dans le sens du présent?

ODE XXVII.

V. 4. Μεθυ, *le vin*, μεθη, *l'ivresse.* Les uns, comme Athénée, liv. VIII, chap. 16, dérivent ce mot de μεθιεναι, *se réunir à table;* selon d'autres, de μεθιημι, signifiant *relâcher, rendre négligent.* De μεθυ, *methy*, vient *Methymnée*, surnom du dieu qui distribue la liqueur.

V. 7. Τας μεθας εραστας, pour της μεθης εραστης. Expressions de taverne! s'écrie Pauw. Ou Pauw est ici de mauvaise foi, ou il critiquoit précipitamment et sans réflexion. Μεθη peut se prendre en bonne part, comme dans l'ode XLI, où il dit de Bacchus, que, pere de l'ivresse et des graces, le dieu des raisins calme les chagrins, endort la tristesse. Le mot latin qui lui répond, *ebrietas*, présente quelquefois un sens adouci. Plaute a dit: *Facite mihi cœna ut ebria sit, id est, abundans et opipare parata.*

V. 9. Τερπει, après εχω τι τερπνον, manque d'élégance, ainsi que Pauw l'observe avec raison.

ODE XXVIII.

V. 3. Quelques éditions portent, ῥοδεης κοιρανε τεχνης, *roi d'un art de roses.* J'ai suivi la correction de Henri Estienne, ῥοδεης κοιρανε. — Καρανε, Brunck.

V. 8. *Et si la cire te le permet.* Il ne s'agit pas ici d'une image de cire, mais d'un portrait. Les Grecs peignoient en encaustique avec de la cire de toutes sortes de couleurs.

V. 10. Γραφε δ' ἐξ ὁλης παρειης, *peins-la de profil;* litt. *en montrant une joue tout entiere:* explication de Barnès et Baxter. Mais comment avec un profil le peintre va-t-il représenter et ces joues de roses et cette bouche qui persuade? Peut-on d'ailleurs supposer qu'Anacréon se décide pour le profil, pour une forme propre à dissimuler les défauts, lorsqu'il veut le portrait d'une beauté accomplie? Pauw, en se moquant de Barnès et Baxter, donne un sens qui ne vaut pas mieux. Selon lui, παρεια ολη, *gena tota*, c'est une joue à qui il ne manque rien, une joue pleine, qui ne repousse pas par son aspérité l'amant qui y cueille un baiser. Un autre commentateur croit qu'il s'agit ici d'un grand front, tandis que les petits étoient réputés les plus beaux; témoin Horace, qui donne un petit front à Lycoris, *insignem tenui fronte Lycorida.* Brunck et Lefebvre se taisent sur cette difficulté. Anne Dacier ne s'est point trompée, elle a passé le vers. Suis-je plus exact? je le crois: *Peins-la de face:* voilà le seul sens qui me semble raisonnable dans ἐξ ὁλης παρειης, *ex tota gena* pour *ex totis genis.*

Daniel Heinsius proposoit, γραφε δ' ἐξοχης αραιης... μετωπον. Quoi! Anacréon voudroit à sa maîtresse *frons prominentiæ*, ou *frons quæ habet prominentiam!* un front saillant, un front de Silene ou de satyre!

V. 11. Πορφυρεος chez les Grecs, comme *purpureus* chez les Latins, signifie, *qui tire sur le noir.* Ce mot cependant s'entendra quelquefois d'une couleur brillante.

V. 13, 14, et 15. Brunck se tait sur ce passage difficile. Madame Dacier n'y entend absolument rien. Tanneguy Lefebvre donne un long commentaire, mais non sur la difficulté. Pauw est le seul qui ait le plus approché, en faisant pourtant deux contre-sens. D'abord (p. 111, l. 3 de la seconde colonne) il prétend que μεσοφρυον exclut συνοφρυ. Μεσοφρυον désigne l'espace qui est entre les deux sourcils, et συνοφρυ l'extrémité intérieure des sourcils. Y a-t-il là synonymie? Il veut ensuite que βλεφαρα, *les paupieres*, soit pour ομματα, *les yeux.*

Quelques éditeurs joignent το à λεληθοτος, comme dans les adverbes τομεταξυ, τουμπαλιν, τ'ουντευθεν, τονυν. Malheureusement το λεληθοτως n'est pas plus grec que το πρoτως. Το λεληθος, avec ο, pourroit se prendre adverbialement; mais το se rapportera mieux à συνοφρυ subst. neutre. Voici donc comme je traduis littéralement, en lisant δ' après βλεφαρων:
« Ne me sépare pas, ne me confonds
« pas non plus l'espace qui est entre
« les deux sourcils. Que ce portrait

« ait, ainsi que ma maîtresse, l'extré-
« mité intérieure des sourcils (λεληθο-
« τως, adverbe, sans l'article το) qui
« vienne finir en mourant, et l'arc
« des paupieres noir ». — Après βλε-
φαρον, je lis δ' avec Pauw. — Au lieu
de συνοφρυν, je lis συνοφρυ dans mon édi-
tion in-8°.

V. 24. *Donne lui des levres telles que celles de la persuasion.* « Pour « être belles, disent Saumaise et Ca-« saubon, pour appeler le baiser, il « faut qu'elles soient un peu relevées, « qu'elles sortent et se détachent pour « ainsi dire »: *Os ad oscula paratum elegantissime dicitur de ore prominulo, et quasi ad osculum dandum et accipiendum parato.*

V. 27. Λυγδινω τραχηλω, *un cou lygdinien*, c'est-à-dire un cou blanc comme le marbre de Paros. Car, dit le scholiaste de Pindare, on appelle lygdinien le marbre de Paros. *Note de Tanneguy Lefebvre.*

V. 33. Απεχει, *sufficit*, il suffit: voilà l'acception reçue. Pauw n'est point de cet avis, et fait sur ce mot une excursion très érudite, où il tente de réfuter le passage de l'évangéliste Marc, chap. 14, vers. 41, où απεχει paroît employé dans le même sens. Henri Estienne, dans son Trésor, où il cite ce passage, incline pour απεχε, sous-entendu μισθον, qu'il traduit par *reçois ton salaire.* Απεχω, le plus souvent *je m'abstiens*, signifie aussi quelquefois *je reçois d'un autre;* mais l'ellipse de μισθον n'est-elle pas un peu forcée? J'aimerois fort le sens de Pauw: απεχε, *arrête*, sous-entendu χειρα, *ta main:* « n'ajoute « rien, car c'est ma maîtresse elle-« même que je vois. O portrait en-« chanteur! tu vas parler. »

ODE XXIX.

V. 4 et 5. Τας μεν... τας δε, manuscrit du Vatican. — Mauvaise leçon: conservons τα μεν... τα δε, sous-ent. καλα.

V. 6. Ἑλικας, de ελιξ, ou ειλιξ, ικος, ἡ, substantif. Εἰλεω, envelopper, tourner en rond; de là ειλιξ, un tourbillon de vent, une eau tournante, un gouffre, l'entrée de l'oreille, des boucles de cheveux, etc. Ce même mot, pris adjectivement, signifie frisé, crépu, entortillé. — Ἑλικας πλοκαμων, les boucles des cheveux.

V. 18 et 19. Litt. *Fais-lui des joues de roses, couvertes d'un poil follet, comme* (μηλον) *la pomme de Crete*, c'est-à-dire comme le coing. Remarquez μηλον, qui ne signifie que pomme, employé dans le sens de coing. Les Latins ont dit de même (Virg. Ecloga XI) *Ipse ego cana legam tenera lanugine mala.*

V. 20. Voici la construction de ces deux vers, longuement commentés par Pauw: ποιησον δ' ερυθημα αιδους ως (pour οσον, *autant que*) αν δυνασαι βαλειν. Littér. *Donne-lui le rouge de la pudeur, autant que tu pourras en verser.* — On demandoit un jour à la prêtresse d'Apollon quelle couleur étoit la plus belle: « Celle, répondit-« elle, que donne la pudeur aux ames « bien nées ». — « La rougeur dans « une jeune personne, disoit Dio-« gene lui-même, est la couleur « de la vertu. »

V. 27 et suiv. Litt. *Que son visage soit avec de grands traits, et que son cou d'ivoire soit surpassant même*

celui d'Adonis. Barnès et Brunck proposent, μετα δε προσωπον εστω τον Αδωνιδος παρελθων ελεφαντινος τραχηλος; ce qui signifiera littéralement, *qu'après le visage vienne un cou d'ivoire surpassant celui d'Adonis.* Μετα est plus conforme au manuscrit du Vatican, mais me semble, comme à Pauw, très insignifiant.

V. 30 et suiv. *Fais-lui la poitrine et les mains de Mercure;* dons précieux pour un orateur : *les cuisses de Pollux;* on sait combien cette partie du corps est nécessaire à un athlete : *le ventre de Bacchus;* non pas un ventre arrondi, *ventrem doliarem,* mauvaise épithete qui se trouve dans ma premiere édition, mais tel qu'il convient de l'imaginer à ce dieu qui jouit d'une jeunesse éternelle, d'une beauté qui triomphe de la durée des temps. Un peintre qui veut représenter Bacchus doit se ressouvenir de ces vers d'Ovide :

> Tu puer æternus, tu formosissimus alto
> Conspiceris cœlo.

V. 34 et suiv. *Au-dessus de ses cuisses, place sans voile les signes du desir naissant, etc.* Voici une autre interprétation littérale : « au-dessus « de ses cuisses, etc. fais-lui une « pudeur ingénue; ainsi le veut la « déesse de Paphos : mais tu as un art « jaloux, puisque tu ne peux mon- « trer les parties de derriere; elles « sont cependant plus parfaites en- « core ». Cette interprétation plausible et favorable à la mémoire d'Anacréon se trouve appuyée et par ce qui précede et par ce qui suit. « Donne-lui, dit-il au v. 20, le rouge « de la pudeur »; et au v. 37, « ainsi « le veut la déesse de Paphos », c'est-à-dire Vénus Uranie, ou la céleste, que l'on doit bien distinguer de Vénus la *publique*, qu'un poëte grec appelle la seconde Vénus, à laquelle Solon avoit fait bâtir un temple dans une place publique d'Athenes. Brunck, qui donne au mot αιδω son sens ordinaire, explique αφελη par απειχα, parceque, dit-il, Bathylle devoit être représenté nu. Mais, dans beaucoup de statues ou de portraits nus, l'artiste bien souvent ne jette-t-il pas un voile sur l'αιδω? Μηρων doit s'entendre de la partie antérieure et postérieure des cuisses. — Νηδυν, du vers précédent, s'entend ordinairement, non du ventre, mais de la partie qui est au-dessous du ventre. — Παφιην θελουσαν, accusatif absolu, gouverné par la préposition κατα, sous-entendue.

V. 43 et suiv. *Tiens, dépouille cet Apollon de ses attributs, et fais-en Bathylle.* Voilà ma premiere interprétation, qui me paroît forcée. Il m'en vient une qui me semble plus naturelle : je suppose Anacréon dans la maison du peintre; il y voit plusieurs portraits, entre autres celui d'Apollon, sur lequel il jette les yeux : « Tiens, dit-il au peintre (καθελων, de « καθελειν, *prendre de place*), prends « cet Apollon, et fais-en un Bathylle; « et si jamais tu vas à Samos, sur le « modele de ce Bathylle peins un « Apollon, ou écris au bas de cette « figure que c'est Apollon. »

ODE XXX.

Cette belle ode est la seule dont le texte nous soit parvenu sans variantes.

V. 9. Litt. *On l'a trop bien façonné à son esclavage.*

ODE XXXI.

On lit dans quelques éditions : αφες με τους θεους σοι πιειν αμυστι, en construisant ainsi, αφες με πιειν, τους θεους σοι ; θεους régi par επομνυνι sous-entendu, ou bien πιειν σοι, pour προπινειν σοι. Scaliger lit : αφες με, προς θεων σοι. — AEmil. Port. αφες μα τους θεους, με... Je préfere la leçon de Brunck.

V. 5. *Oreste aux pieds blancs*, parceque, dit un commentateur, dans ses transports furieux, il couroit nu-pieds. Cette explication, qui d'abord me satisfaisoit peu, se trouve appuyée par un passage d'Euripide (Cycl. v. 72) qui donne la même épithete à des bacchantes courant éperdues : βακχαις συν λευκοποσιν. — Pauw propose λευκονους, Oreste à l'ame candide, ingénue. — Brunck pense que λευκοπους désigne autant la vîtesse que la blancheur des pieds d'Oreste.

V. 13. Anacréon, dit madame Dacier, parle du bouclier d'Ajax, parcequ'en effet, dans l'armée des Grecs, il n'y avoit point d'homme qui en portât un si grand ; il étoit de sept peaux de bœufs tout entieres. *Clypei dominus septemplicis Ajax.* Voy. Iliade, ch. VII, v. 299.

ODE XXXII.

V. 3. Ει κυματωδεις ευρειν. Leçon d'un manuscrit d'où le célebre Daves a tiré la leçon, ει κυματ' οιδας ευρειν τα τ...

V. 10 et 11. *De Corinthe mets-en des légions.* Strabon, liv. VIII, assure que dans cette ville un temple consacré à Vénus contenoit tous les jours plus de mille courtisanes. C'est de l'opulence de ces femmes, qui n'accordoient leurs faveurs qu'à prix d'or, qu'est venu le proverbe grec :

Ου παντος ανδρος ες Κορινθον εσθ' ὁ πλους,

tout homme ne peut pas faire voile à Corinthe ; et le proverbe latin,

Non datur omnibus ire Corinthum.

V. 18. Τι φης αει κηρωθεις. Mauvaise leçon du manuscrit du Vatican, d'où Baxter a su tirer, τι φης ; αει κηρω θεις, leçon adoptée par Brunck, qui, en la trouvant voisine du manuscrit du Vatican, regrette de n'y pas voir la prosodie respectée : dans κηρω, κη est long, et il faudroit une breve. — Τι φης ; τοσους ερωτας, conjecture hardie de Lefebvre. — Τι φης ; αει γ' ερωτες, Scaliger. — Τι φης ; αει καρωθεις : *que dis-tu? quoi! toujours enduit de cire! pris à la glu!* pour dire, *quoi! toujours pris!* Henri Estienne. — Τι φης ; αεξ' ερωτας, Pauw.

V. 21. *Ni de Crete, cette contrée qui seule m'a fourni autant de maîtresses que tous les pays dont je viens de parler.* Voilà la seconde interprétation dont ce passage est susceptible. Le texte dit : *La Crete qui a tout* ou *qui comprend tout.*

ODE XXXIII.

V. 1 et 2. *Aimable hirondelle qui reviens tous les ans.* Quoi que nous aient dit des hirondelles les anciens et les modernes, leur retraite semble

encore un problême. On a prétendu en avoir trouvé l'hiver dans des eaux dormantes, dans la mer, ou dans des grottes et des rochers, ainsi que le dit Ovide dans ce vers:

Cum glaciantur aquæ, scopulis se condit hirundo.

Virgile (Énéide, livre VI) pensoit qu'aux approches de l'hiver elles passoient la mer pour aller chercher les pays chauds. « Parmi les animaux « (Athénée, liv. VIII, ch. 13,) qui « ne se cachent pas dans des trous ou « des gouffres, il en est qui ne paroissent pas toujours, comme les hiron« delles, les grues ». Aristote, l. VIII, c. 12, des animaux, dit que les hirondelles, et beaucoup d'autres oiseaux qui disparoissent, ne s'en vont pas dans des climats plus chauds; que ceux qui demeurent près de ces climats plus chauds y demeurent effectivement; mais que ceux qui en sont le plus éloignés, au lieu de quitter leur pays, s'y procurent seulement des retraites. Voyez sur cela les observations érudites de Camus, t. II, p. 421 et suiv.

V. 10. Ἡμιν λεπτος. Mauvaise leçon du manuscrit du Vatican.

V. 19. Εκβοησαι, *expliquer, énumérer;* Henri Estienne. — Εκποησαι, *éloigner, affranchir,* Scal. — On attribue à Saumaise εκπινησαι, mot barbare, que Brunck n'a point trouvé dans l'exemplaire de Saumaise qui est déposé à la bibliotheque nationale. — Εκσοβησαι, Brunck, et avant lui Pauw, qui n'a pas su s'attacher à cette leçon, et lui a préféré ευ φορησαι, *recte gestare.*

Pauw, au lieu de εις χελιδονα, aimeroit mieux pour titre, comme dans l'ode précédente, εις τους ἐαυτου ερωτας.

ODE XXXIV.

V. 5. Διωκω, *je poursuis*, et, par extension, *je rejette, je méprise:* parceque si l'on poursuit ce qu'on aime pour en jouir, on poursuit aussi ce qu'on méprise pour s'en délivrer. Il me semble, dit madame Dacier, que l'on trouve des exemples de cette interprétation. Comment cette dame érudite n'en connoissoit-elle pas, et dans Homere, Odyssée, ch. VI, v. 428, et dans Hérodote (voy. Clio), et dans Théocrite, idyl. XXVIII, v. 35, où un jeune berger dit à Naïs: *Non, je ne m'en irai pas,* και ην κ' εθελης με διωξαι, *quand bien même tu voudrois me chasser.* — Tanneguy Lefebvre proposoit διωστης.

ODE XXXV.

V. 1. *Enfant, etc.* Il faut supposer avec Pauw qu'à la vue d'un tableau représentant l'enlèvement d'Europe, l'explication en est donnée à un enfant. — Moschus a traité le même sujet. Rien de plus brillant que son idylle.

ODE XXXVI.

V. 3. Pauw lit τοσουτον, qui régit λογων au génitif. — Λογων τοσουτον, sous-entendu εκ, Baxter. — Je crois plus naturel de sous-entendre μελει,

V. 9. Καραν, Dacier et autres. Au lieu de ἡ καρα, qui, au rapport d'Eustathe, n'étoit pas connu des anciens Grecs, Brunck, et avant lui Scaliger, lisent, πολιαι καρα στεφουσι.

V. 12. Madame Dacier lit, με ζωντα, *moi ayant vécu*. Ceux qui savent un peu de grec m'entendent bien, ajoute madame Dacier. Mais ceux qui ne reconnoissent point de second aoriste, comment s'arrangeront-ils? — Καλυπτεις. Le présent pour le futur. — Pauw veut καλυψεις.

ODE XXXVII.

V. 2. Χαριτας ροδα βρυουσιν, *les roses étalent leurs graces,* Pauw. — Καλυκες ροδα βρυουσιν, Ménage. — Βρυειν avec l'accusatif, construction poétique. Ode LXI, βρυοντα avec l'ablatif.

V. 6. *Comme les grues s'en retournent.* Ces oiseaux, qui (Voy. Belon, liv. IV, chap. 1) semblent préférer le froid au chaud, quittoient la Grece au printemps. Leur départ et les cris qui le précedent avertissoient les laboureurs grecs du temps d'ouvrir la terre. Voy. Animaux d'Aristote de Camus, t. I, p. 397 et suiv. — Οδευειν signifie proprement *cheminer*.

V. 10. Ce vers, quoi qu'en disent les deux Dacier, n'est nullement ridicule. Προκυπτειν signifie *prominere*, porter la tête en avant.

V. 12. Littér. *La liqueur de Bacchus se couronne.* Suivant un commentateur ce vers fait allusion aux vers 340 et 341 de Virgile, Géor. l. I, *Vere sereno... mollissima vina.* Au printemps le vin est plus délicat; alors il se couronne pour la premiere fois, parcequ'alors naissent les fleurs. Pauw propose, βρομιου στεφεται κλημα.

V. 14. La seve, après s'être répandue dans les branches, vient se fixer et se ramasser en divers points, pour former des bourgeons. Voilà le sens de καθελων, que n'ont compris ni Baxter, ni Barnès, ni Longepierre, ni Pauw. Madame Dacier traduit par *exerens se.* En adoptant le contre-sens de son pere, elle s'y complaît, elle le caresse, elle y arrête son lecteur, et lui dit: Je crois que l'on auroit de la peine à trouver ailleurs un exemple de cela: le mot est pourtant fort beau.

ODE XXXVIII.

V. 4. *Une outre est mon sceptre.* Litt. *J'ai pour sceptre (ou bâton) une outre; je ne me sers pas de narthex.* Pour comprendre ce passage il faut se rappeler qu'en dansant aux fêtes de Bacchus on tenoit à sa main une tige de férule, d'où le proverbe: *Beaucoup portent la férule, mais peu sont remplis de l'esprit de Bacchus.* Dans ces fêtes, nommées *Ascolies,* du mot grec ασκος, *outre,* on exposoit une peau de bouc enflée de vent et frottée d'huile, et celui qui disputoit le prix devoit se tenir dessus jusqu'à ce qu'il eût vuidé le broc qu'il tenoit. S'il finissoit sans vaciller, il recevoit pour prix de sa victoire une outre pleine de vin. Voyez une description de ces fêtes dans Virgile-Delille, l. II de ses Géorgiques.

Je dois dire un mot du narthex,

cette plante ombellifere, aux feuilles grandes, tendres, menues et fourchues, à fleur jaune, à graine noire, comme celle de l'aneth. (Voy. Théophraste, liv. VI, c. 2 des plantes.) Les ânes, nous dit Pline, liv. XXIV, c. 1, l'aiment beaucoup; elle est un poison pour toute autre bête chevaline; privilege dont ils jouissent apparemment comme descendants de l'âne sur lequel étoit monté Silene quand il suivit Bacchus à la conquête des Indes.

V. 7. Au lieu d'une *lutte bachique*, la Fosse, Longepierre, etc. prétendent qu'en cet endroit Anacréon propose sérieusement des coups de poing à ceux qui lui reprochent sa vieillesse. Pauw, sans nécessité, lit d'après Héphæstion, παρεστι γαρ, μαχεσθω, *qu'il se batte, il le peut.*

V. 8 et 9. Εμοι κυπελλον, ω παι, μελιχρον οινον ηδυν εγκερασας. Pauw aimeroit mieux lire ainsi: il ne croit pas le texte altéré, mais le poëte lui paroît s'être négligé. — *De ce jus divin.* Litt. *Donnez-moi de ce vin doux de la couleur jaunâtre du miel.* Les Grecs et les Latins mettoient du miel dans le vin pour l'édulcorer ou lui ôter sa saveur dure. Quelquefois même ils faisoient un vin très agréable avec du miel et de l'eau: ce vin, fait d'après un procédé qui se perdit par la suite, devenoit sans doute le produit d'une fermentation que l'expérience avoit appris à conduire. Dutrône-la-Couture vient de découvrir par quels procédés on tire du vin de la canne à sucre: seroit-il plus étonnant que le miel donnât une liqueur vineuse? Les vignes les plus médiocres donneront d'excellent vin si l'on ajoute du sucre au jus du raisin pendant la fermentation.

V. 12 et 13. Σειληνον εν νεοισι, Pauw. — Σειληνον εν μεσοις δε. Barnès lit ainsi pour donner une corrélative à μεν du vers précédent, ce qui a donné à Pauw l'idée de proposer encore εν νεοις δε.

Le bon Silene est représenté, dans une agate que j'ai sous les yeux, petit, camus, ayant une longue barbe, de grandes oreilles droites, un gros ventre, une couronne de lierre sur le front, sans cornes à la tête et sans pieds de chevre, ce qui le distingue de Pan et des satyres, et monté sur un âne.

ODE XXXIX.

Cette ode est composée de sept couplets; mais au premier il manque un vers. Le poëte espagnol y a suppléé dans sa traduction.

V. 9. Λυσιπαιγμων, manuscrit. — Φιλοπαιγμων, Lefebvre. — Je lis avec Brunck, λυσιπημων, ce qui nous rapproche du manuscrit.

V. 10. Litt. *M'enleve dans les airs parfumés de toutes sortes de fleurs.* — Pauw entend αυραις πολυανθεσιν du parfum qu'exhale la liqueur. — Brunck lit ὡραις.

V. 21. Υποκυκλοισι d'un seul mot, Pauw. — Υπο κυκλοις δε, manuscrit.

V. 23. Θιασω. Voyez, à la fin de mes notes, un article sur les thiases des anciens.

V. 25. Μονω, que j'adopte avec Brunck, est de Baxter.

V. 26. Ο'λαβων εσω απειτω. C'est ainsi

que lit Pauw, à qui déplaît la répétition de τοδε.

V. 27. Μηλα παντα, Baxter.

ODE XL.

V. 13 et 14. Α' δ' ειπεν, ει τῳ κεντρῳ πονεις συ τας μελιττας. C'est ainsi que Pauw voudroit lire : cependant πονει et πονουσιν sont dans le génie de la langue. Les Latins ont dit de même, *dolet hoc mihi* et *ego doleo*. Le même sujet a été traité par Théocrite. Voyez sa dix-huitieme idylle.

ODE XLI.

V. 4. Ολας μολπας, des chansons chantées en entier et en mesure, ce que ne sont point en état d'exécuter des gens ivres. Voilà l'interprétation de Pauw, qui rapproche ολας μολπας de ολην παρειην. Voyez, ode XXVIII, le sens forcé que donne Pauw au mot ολος.

V. 7. Pauw aime ici le mot μεθη, contre lequel, ode XXVII, il se récrie comme étant indigne d'Anacréon.

V. 8. *Pere des Graces.* C'est l'épithete que donne Plutarque à Bacchus dans son Banquet. Julien le fait aussi, avec le Soleil, le pere des Graces. Enfin aux jeux olympiques il y avoit un autel commun à Bacchus et aux Graces.

V. 12. *Dès que de beaux garçons m'apportent une coupe de bon vin.* Chez les anciens ceux qui versoient à boire étoient des jeunes gens bien nés ; témoin le poëte Euripide, qui, au rapport de Théophraste, avoit servi d'échanson aux *orchestes* qui dansoient autour du temple d'Apollon Délien ; témoin Larique, frere de la belle Sappho, qui servoit le vin aux Mityléniens dans le Prytanée ; témoins les Romains, imitateurs des Grecs, qui, dans leurs cérémonies publiques religieuses, chargeoient de cette fonction les enfants des meilleures maisons. Dans la quatrieme ode nous voyons Anacréon prenant l'Amour pour échanson. Pouvoit-il faire un choix plus délicat?

V. 14. Ανεμοτρεπτῳ, manuscrit. — Ανεμοστροφῳ, Lefebvre et Barnès ; d'où Brunck a tiré ανεμοτροφῳ et ανεμοτρεφει.

Pauw prétend que l'ode finit à ce vers 14, et que les onze autres font partie d'une autre ode qui n'avoit ni commencement ni fin. Les raisons qu'il en donne ne me convainquent point.

V. 18. Οδυρωμενῳ, manuscrit. — Οδυνωμενῳ, Barnès.

V. 23. Μετα και καλων γυναικων. Pauw croit qu'il y a ici transposition de και commandée par la mesure. Voici comme il construit : μεθυων θελω χορευειν, μεμυρισμενος δε και παιζειν μετα καλων γυναικων. Ou admettons cette transposition, ou disons qu'il existe une lacune.

ODE XLII.

V. 10. Δαϊκτον, manuscrit. — Barnès propose δαυκτην, que j'admets avec Brunck. Le même Barnès propose encore, sans nécessité, φθονον ου δεδια δηκτην.

V. 12. Καφα, conjecture de Walk,

que j'ai adoptée avec Brunck, et que j'ai fait passer dans mon édition in-4°.

V. 15. Νεοθηλαισιν, vulg. — Je lis avec Lefebvre, νεοθηλεσσ'. — Νεοθηλεσσ' ἁμα κουραις ὑπο βαρβιτῳ χορευων βιον ἡσυχον φεροιμι.

ODE XLIII.

V. 2. Ότε, manuscrit du Vatican.

V. 7. Au lieu de ὑλαι du manuscrit du Vatican, on lit ordinairement ὡραι, que Pauw préfere.

V. 9. Αποβλαπτων τι μηδενος, *nullius quid lædens*, n'endommageant personne. C'est ainsi que Pauw construit, en rejetant avec raison l'explication de ceux qui font dépendre μηδενος de απο, comme dans ces exemples de Théocrite, χαιται απ' ακανθας, λεπυριον απο πριοιο. Απο ne s'emploie ainsi qu'en parlant de choses dont l'une tire son origine de l'autre. — Μηδενος se rapporte à γεωργων. Barnès veut que μηδενος soit au neutre, et traduit par *de nihilo quicquam lædens;* ce qui lui attire un mauvais compliment de Corneille de Pauw.

V. 11. *Avant-couriere de l'été.* Dacier et autres traduisent θερος par printemps, ce qui fait un contresens. La cigale chante à la fin du printemps; par-là elle est l'avant-couriere de l'été.

V. 15. Allusion à la fable de Tithon, qui, vieux, et malheureux d'être immortel, fut transformé par l'Aurore en cigale, insecte qui ne vieillit jamais.

V. 16. Γηγενης, *née de la terre.* Ce mot rappelle l'usage des Athéniens, qui, se prétendant aussi *autochthones*, ou fils de la terre, portoient des cigales d'or attachées à leurs cheveux.

V. 17. Ανεμοσαρκε, manuscrit du Vatican. — Απαθης, αναιμ', ασαρκε, Pauw.

ODE XLIV.

V. 9. Μεν fait conjecturer à Pauw qu'il faudroit lire au vers 10 ενι τῳδε συνδεθηναι. — Διολισθανειν εν αλλοις, ενι τῳδε συνδεθηναι, Brunck.

ODE XLV.

V. 13. Faut-il croire que l'Amour mit le trait dans les mains de Mars, ou qu'il le lança contre ce dieu? Selon Richard Bentley Cupidon ne décocha pas le trait; Mars le toucha seulement, et aussitôt ce trait de feu pénétra de lui-même dans le cœur du dieu des combats. Pauw trouve cette interprétation trop subtile, et il suppose que Mars prend avec la main le trait de Cupidon; que tout-à-coup sa main reste sans force, et qu'il ne peut ni soutenir le trait ni le jeter. Reprends le trait, dit-il alors à Cupidon. *Garde-le, répliqua l'Amour:* sans doute pour que son adversaire jugeât si sa lance étoit plus redoutable que ce trait qu'il avoit méprisé. Dans ma traduction j'ai laissé le vague de l'expression grecque.

ODE XLVI.

Dans le manuscrit du Vatican cette ode fait suite à la précédente.

ODE XLVII.

V. 3. Αν δ' ὁ γερων χορευῃ, Brunck.
V. 4 et 5. Τριχας et φρενας, sous-entendu κατα.

ODE XLVIII.

V. 1, 2, et 3. Pauw aime la répétition de ποτοις aux trois vers. Dans ma traduction je lis πονοις au premier vers, ποτοις au second et au troisieme; mais dans le texte j'ai suivi le manuscrit du Vatican.

V. 8. Quoi qu'en dise Lefebvre, ce vers très intelligible rappelle un usage ancien dont fait mention madame Dacier. Voici comment en Grece se faisoient les vendanges : on emportoit les grappes attachées à leurs sarments, on les exposoit au soleil pendant dix jours et à la fraîcheur d'autant de nuits, on les tenoit à l'ombre cinq autres jours; au sixieme on les fouloit, et l'on renfermoit la liqueur dans des tonneaux, dans des outres, dans des vases de terre. C'est encore ainsi, dit madame Dacier, que se fait le vin de Saint-Laurens. — Πεπηδημένον, de πηδαω, qui s'élance des raisins dans le pressoir, Baxter.

V. 9. Au lieu de φυλαττειν, qui cependant peut s'expliquer, Pauw propose φυλαττων, que j'ai adopté ainsi que Brunck.

V. 14. Ες ετους φανεντος αλλου, sous-entendu χρονον. — Pauw propose ες τους φανεντας αλλους, le rapportant à βοτρυς, qu'il liroit au lieu de βοτρυν. Βοτρυς seroit contracté de βοτρυας. Le même critique propose encore ες ετους φανεντας αλλου.

ODE XLIX.

V. 1. *Quel burin... Quel génie heureusement téméraire... Quel génie rival des dieux, etc.* Début très poétique sans doute; cependant Pauw le juge inepte; Tanneguy Lefebvre n'y voit qu'un enthousiasme niais. Au vers 13 un autre trouve le texte altéré; Dacier, qui croit l'entendre mieux, se récrie sur la bassesse de la comparaison. Dans cette diversité d'opinions, quel dommage que le célebre Brunck lui-même, attribuant cette ode à quelque misérable poëte, en ait abandonné le texte! S'il m'est permis, lorsque Brunck se tait, de proposer mes conjectures, je dirai que le texte de cette ode entiere est intelligible. J'y vois seulement trois vers malheureusement susceptibles de deux interprétations, au vers 19 un mot qui me paroît étonné de s'y trouver, et la répétition inélégante de plusieurs expressions. — Phryné, sortant des eaux de la mer au moment

où passoit la procession d'Éleusis, donna lieu à Apelle de faire son beau tableau de Vénus anadyomene.

V. 3, 4, et 5. Hardiesse d'expression imitée par Lucain lorsqu'il dépeint la déesse des combats s'armant et déployant sur son égide la chevelure de Méduse, l'une des trois Gorgones:

Pallas gorgoneos diffundit in ægida crines.

Pauw termine la premiere phrase à δισκῳ, et lit ainsi: επι νωτα της θαλασσης αρα τις ὑπερθε λευκαν ἀπαλαν χαραξε Κυπριν, construisant ὑπερθε avec επι. Au lieu de ὑπερθε λευκαν, je lis avec Henri Estienne et Brunck ὑπερ θαλασσαν.

V. 10 et 11. *Les flots ne dérobent aux yeux que ce qu'ils ne doivent pas voir*, ou *les flots couvrent ce qui ne doit point paroître*. Voilà comme l'entendent les commentateurs: interprétation absurde, puisque les flots cachoient non seulement ce que les yeux ne doivent point voir, mais encore et les cuisses et les pieds. L'adjectif μονα doit donc s'entendre ici adverbialement par μονον. Ce vers signifie donc que l'eau seule, et non aucun vêtement, dérobe aux yeux ce qu'ils ne doivent point voir: pensée fine qui n'a pas besoin de commentaire!

V. 12 et suiv. En voici la construction. Αυτα δ' (Κυπρις) αλαλημενη επι (κυμα) ὑπερθε ἀπαλοχροους γαληνης, ὡς βρυον λευκον. — Au lieu de αυτα, Henri Estienne lit ακτῃ, *rivage*. — Αυτα se construit par quelques uns avec νωτα du vers 4. — Pauw voudroit lire Αλαλημενη δ' επ' αυτα βρυον ὡς ὑπερθε, λευκον δεμας εις πλοον φερουσα, ἀπαλοχροου γαληνας ῥοθιον παροιθεν ἑλκει, faisant une transposition, rejetant ἀπαλοχροους, expliquant ὑπερθε comme au vers 5, et construisant ἀπαλοχροου γαληνας avec ῥοθιον, et non avec δεμας. — Δεμας εις πλοον φερουσα ῥοθιον, etc. Littér. *Poussant* ou *portant son corps en avant pour naviger* ou *nager, elle pousse le flot devant elle*. Voilà le sens de plusieurs interpretes. Pauw traduit ainsi: *corpus in natationem inclinans, undulas ab antica ad se trahit*. Inclinant son corps pour nager, de devant elle attire le flot à elle. Interprétation non moins plausible. — Les lexiques donnent ῥοθιον, ου, το, *le flot*; mais dans la vérité ce mot vient de l'adjectif ῥοθιος, qui signifie impétueux, violent, bouillonnant. Il faudra sous-entendre κυμα, *flot*. Homere, Odyssée, c. V, v. 412, a dit, ῥοθιον κυμα.

V. 17 et suivant. Litt. selon madame Dacier, *Du dessus de sa gorge de roses et du dessous de son cou*. Pour fendre les flots Vénus commence par *placer sa main au-dessus de son sein et au-dessous de son cou*. Voilà, je crois, la véritable interprétation de ces deux vers très difficiles, sur lesquels aucun commentateur ne dit rien de satisfaisant.

V. 19 et 20. Si πρωτα n'est pas là pour remplir le vers, nous traduirons littéralement, *pour la premiere fois elle fend les flots*, ce qui ne demande pas de commentaire. — Μεσον, sous-entendu ανα.

V. 23. Ὑπερ ἁλμυρῳ δ' οχουνται επι δελφισι χορευταις δολεροι, νοον μεροπων ερως, ἱμερος, γελωντες, conjecture de Pauw, qui enfin substitue τελουντες à γελωντες. — Ορχουνται, manuscrit du Vatican.

V. 27. Χορος ιχθυων δε κυρτος επι κυματων κυβιστων Παφιη το σωμ' επαιρει, *super fluctibus Veneri corpus attollit in caput saltans*, Pauw.

V. 29. Παφιης ες ομμα, Longepierre. — Σωμα, sous-entendu προς.

V. 30. Νηχηται, Pauw.

ODE L.

Εις οινον est le titre ordinaire. Barnès propose επιληνιος υμνος, qui déplaît à Pauw. J'ai suivi Brunck.

V. 2. Au lieu de φερον]ες, je lis φερουσιν avec Henri Estienne.

V. 6. Σταφυλης (sous-entendu εκ) λυον]ες οινον. Pauw aimeroit cette leçon, si l'ellipse de εκ n'étoit pas un peu forcée.

V. 9. Ερατον est pris adverbialement par quelques interpretes. — Ερατον πιθους ὁρωντες νεον εισιοντα Βακχον, *en voyant le nouveau et l'aimable Bacchus entrant dans les tonneaux.* Conjecture de Pauw, qui ensuite se décide à conserver le texte : Ο'ρωντες ες ζεοντα Βακχον, pour εισορωντες ζεοντα Βακχον — Εκζεοντα, Lefebvre.

V. 15 et suiv. On a justement préféré μεῖυσθεις d'Henri Estienne à ελυσθεις. Madame Dacier lisoit, ερατος νεος ελυσσει, *l'aimable jeune homme s'approche tout doucement.*

V. 17. Σκιερων φυλλων. Épithete inepte, s'écrie Pauw. Des feuilles qui jonchent la terre ne peuvent être appelées σκιερα : en conséquence il propose ενερθε au lieu de υπερθε. Pour moi je ne changerai rien au texte, et j'observerai que l'épithete convient à la feuille en général, puisqu'elle donne de l'ombre. Mais dans l'automne, à la chûte des feuilles, cette épithete n'est-elle pas oiseuse? Non; elle est d'ornement, elle est du nombre de celles qui se présentent à l'imagination du poëte, et qui sont appelées par le besoin de la mesure. Anacréon a fait ici comme Homere, qui appelle les feuilles vertes, l'eau liquide, etc.; rédondances qu'on ne trouvera jamais dans Virgile, mais qu'il faut s'accoutumer à supporter chez les Grecs.

V. 18. *Les yeux appesantis.* Voilà le sens de ce vers, que Henri Estienne a traduit par *graviter consopitam.* Ε'ς υπνον signifie, je crois, non qu'elle dort profondément, mais que ses yeux sont appesantis, qu'elle est près de dormir.

V. 19. Ο' δ' ερως αωρα θελγων. Leçon ordinaire, heureusement réformée par Barnès. Annoncer qu'elle est de Barnès, c'est dire qu'elle déplaît à Pauw. Ce critique propose, οἱ ερωντ' pour ερωντι, *sibi amanti eam.* Αωρα θελγει, etc. — Αωρα, selon Lefebvre, signifie *une femme*, d'αωρ, αωρος, venant, par transposition de lettres, d'οαρ. J'aime mieux, avec Pauw, faire venir αωρα, pris adverbialement, d'αωρον, *à contre-temps*, *avant le temps.*

ODE LI.

V. 2 et 3. Τερινον, manuscrit, d'où Saumaise a fait τερεινον. Θερινον, Estienne, — Θερινον, Barnès. — Συν εταιρει αυξει μελπην, manuscrit. — Συν εταιρ' αεξε μολπην; leçon ordinaire que l'on doit à Barnès.

V. 4. Le mot ανημα peut signifier également que l'air que respirent les dieux est parfumé de roses.

V. 5. Τοδε και βροτων χαρημα, Saumaise.

V. 9. Μελημα Νυμφων, Lefebvre.

V. 11 et suiv. Au lieu de λαβοντα ποιουντα et κουφαις, je lis avec Baxter,

ποιουντι λαϐοντι, et κουφως. Pauw met après μιυτων point en haut, lit κουφαις avec point en haut, et προσωπον τ' ερωτας ανθος, *fleur qui amene les amours.*

V. 16. Οσσοφω, manuscrit. — Οροφω, et ensuite στεφανω, Henri Estienne. — Τω ψοφω, Dacier; leçon que j'ai suivie en traduisant. — Ως το φως, Medenbachius, et Brunck d'après lui. — Κοσσυϐω, Pauw.

V. 29. Φυτιν, manuscrit du Vatican. — Φυην, édit.

V. 34. Κορυφης (sous-entendu εκ) εδειξεν ὁ Ζευς, manuscrit du Vatican.

V. 35 et suiv. Litt. *Alors la terre produisit cette nouvelle plante de l'admirable rose, enfantement de plusieurs couleurs.*

V. 36. Ηνθησε, manuscrit du Vatican.

ODE LII.

V. 1. Οτ' εγω νεοις ὁμιλουν εσορων, Dacier. — Ο'τ' εγω σε νεοις, manuscrit du Vatican. J'ai adopté avec Brunck la correction de Henri Estienne. — Ο'μιλω, εσορων, παρεστιν ἡϐα, Baxter.

V. 2. Η'κα, Dacier. — Ηϐα, manuscrit du Vatican.

V. 5 et 6. Συνηϐα, *rajeunis-toi, joue en jeune homme*, Henri Estienne, Longepierre; leçon que j'ai suivie en traduisant. — Και συνηϐα, madame Dacier. Si l'on conserve κυϐηϐα, on le fera venir de κυϐηϐαζω, *être plein de l'esprit d'un dieu.* — Παραδος, manuscrit. — Ρ'οδα δος, Henri Estienne.

V. 7. Ε'κας, vulg. — Η'κας, *envoyant loin de soi*, Barnès.

V. 10. Ρ'οιαν, *grenade* ou *liqueur*, ici dans le second sens. Je lis ῥοον avec Brunck. — Δωρον, Barnès.

ODE LIII.

La coutume de marquer les chevaux à la cuisse, ainsi que l'observe madame Dacier, est très ancienne.

V. 1. Εν, vulg. — Επ', Brunck.

V. 8. Litt. *Ils ont une marque au cœur.* Madame Dacier a mis *les yeux* au lieu de *cœur*, parcequ'on ne peut pas, dit-elle, voir dans le cœur. Mais en amour, lui répondent Ovide et Longepierre, ce qui est dans le cœur ne se répand-il pas au dehors?

ODE LIV.

Voici ce que dit Estienne des odes suivantes : Των ἑξης μελων τα μεν εστιν Ανακρεοντος, τα δ' ου· και τα μεν εν τοις ἡμετεροις αντιγραφοις μετα των λοιπων εὑρομεν, τα δε και πανταχοθεν συνηγαγομεν. Εκεινοις δε μονον το ονομα αυτου προσγεγραπται, ἁ σαφως οιδαμεν αυτου οντα, εξ ὡν δηλαδη οἱ παλαιοι συγγραφεις παρεχονται μαρτυριων, μαθοντες.

V. 1. Μ' déplaît à Pauw à cause de με du vers suivant.

Le mot χρυσος, *or*, est aussi le nom d'un esclave. On en connoît chez les Latins sous le nom de Chrysès, Chrysalus, Chrysalis. Il y a donc ici un jeu de mots perdu dans notre langue.

V. 2. Ο'ταν με φευγει κραιπνως, manuscrit du Vatican.

V. 4. Αει, αει με φευγει, manuscrit du Vatican.

V. 6. Quelques uns lisent μισων,

contracté de μισεον, *ce qui hait.* Peut-être μισων est-il ioniquement pour μισεων.

V. 8. Τω δραπετα τω χρυσω, pour υπο του δραπετου του χρυσου.

V. 16 et suiv. Pauw propose, φερων μεθαν μοι φροντιδων, θελων μιν ως μεθημων λυρης γινωμαι λαρου. Litt. *M'apportant ivresse de soucis, pour que le desirant je devienne négligent de ma douce lyre.* — Μεθαν δ' οι, vulg.

V. 20 et 21. Litt. *Tant que tu me caresseras avec tes ruses, ma lyre me sera plus que ton or.*

Au lieu de χρυσου, Pauw propose χρυσε au vocatif.

V. 23. A ce vers, dans quelques éditions, commence une nouvelle ode, avec le titre εις Απολλωνα. Pauw prétend avec raison, et Dacier avant lui, que les vers suivants tiennent aux précédents, et qu'ils sont ces chants harmonieux que le poëte annonce à *Chryse.*

V. 26. Αωτων, la fleur.

V. 29. *Sur le mode phrygien.* Voyez note sur l'ode I, v. 5 et 6.

V. 30. Le poëte parle du cygne parcequ'il est consacré à Apollon.

V. 33. Συγχορευε s'entend ici du chant seulement, et non de la danse.

V. 42. *Mais Apollon étoit Apollon,* c'est-à-dire ne subissoit pas de métamorphose ainsi que Daphné. Voilà le sens de Pauw. Ηε, parfait moyen de εω ou ιω, signifie ou *être,* ou *aller.*

V. 44. Χλιαρον δρεπων δε φλοιον, *vendangeant une tiede écorce: vendangeant* pour *jouissant de.*

V. 48. Litt. *Porte ton dard en te renforçant.*

V. 51. Ω' θεως εοικα, Dacier, Æmilius Port.

V. 55 et suiv. Φιαλην προπινε πασιν, φιαλην λοξων ερανην απο νεκταρος ποτοιο, παραμυθιον λαβοντι, φλογερου φυγοντος αστερου. Je mets après λαβοντι une virgule qui étoit sûrement dans l'intention de Pauw, et je traduis ainsi littéralement: *présente à tous une coupe aimable de tes vers, une coupe de nectar, consolation pour celui qui en prend, lorsque l'astre resplendissant* (c'est-à-dire Chryse, l'or,) *s'enfuit.*

V. 59. Συ γαρ δολου, συ τοι φθονου, ou bien συ γαρ δολω, συ γαρ φθονω sans ι souscrit, pour en faire des génitifs doriens.

V. 61. Λυρην δ' αλιπαστον ευχαις, ποθων κυπελλα κρινει φιλαματων τε κεδνων: toi, Chryse, tu es le pere de l'envie; mais la lyre? les Amours la choisissent. Voilà l'interprétation forcée de Pauw, qui traduit ainsi littéralement: *lyram autem votis salitam, amorum et osculorum suavissimorum pocula seligunt, sibique secernunt.* Αλιπαστος, salé, et trempé dans l'eau de la mer. — Χιρνη, de χιρναμαι, *je méle,* Dacier.

V. 67 et 68. Ξεινοισι δ' αντι Μουσων δολιοις, απιστ', αδανοις, *infidele, plais à de trompeurs barbares, leur tenant lieu des Muses,* Pauw. — Μυσων, Dacier.

V. 69 et suiv. Εμοι δε τω λυροκτυπη Μουσας φερειν αποικους αγακλειας ορινοις, *mihi vero citharistæ Musas in animo meo valde gloriosas excites.* Litt. Tiens en haleine, à moi cithariste, les Muses ayant leur domicile dans mon cœur. — Αιγλα τε λαμπρυνοις, *et couvre-moi de gloire,* Pauw.

ODE LV.

Le manuscrit du Vatican portant κατεχειν au vers 7, voici les conjectures de Pauw : κλημα το βακχειον ιδειν, ὑπο τα πεταλα δυναι, χ' ἁπαλην παιδα κατεχειν Κυπριν ὁλην πνειουσαν.

ODE LVI.

V. 1. Καρη, Barnès.

V. 6 et 7. Ανασταλυξω, synonyme de δακρυειν, selon Hesychius. — Baxter et autres, qui n'ont pas vu ce mot dans Hesychius, lisent Αναστεναξω. — Δεδοικως, dit madame Dacier, n'est pas plus parfait moyen que πεφομφως : dans l'un le κ, dans l'autre le φ, annoncent un parfait actif. Je réponds à madame Dacier qu'on a probablement dit πομπω et δοιδω autant que πεμπω et δειδω.

V. 11 et 12. Ου γαρ ἑτοιμον καταβαντι και αναβηναι, Lefebvre et Pauw.

ODE LVII.

V. 5 et 6. Κυαθους, vulg. — J'ai adopté κυαθοις avec Pauw et Brunck. — Ω'ς ανυβριστως ανα δαιτα βασσαρωμεν, *afin que nous nous livrions à la joie sans insolence.* — Αναδιυβασσαρησω. Dacier dérive ce mot de Βασσαρευς, surnom de Bacchus, et de αναδευω, *j'arrose.* Peut-être seroit-il mieux de diviser le mot ainsi : ανα δ' ιυ, et βασσαρησω.

V. 7. Pour éviter un tribraque, Henri Estienne lit αρε δωτε.

V. 8. Καλαλητῳ pour και αλαλητῳ. R. και, α privatif, et λαλεω. Αλαλητος, tantôt substantif, tantôt adjectif.

V. 11. Ὑποπινειν, comme en latin *subbibere,* boire avec modération.

ODE LVIII.

V. 2. Βρυοντα avec l'ablatif. — Voyez ode XXXVII, vers 2.

ODE LIX.

V. 5. Θρεοκαρδιων, *timides,* θρασυκαρδιων, *courageux.* Lefebvre penche pour le dernier : pour se décider il faudroit savoir à quelle occasion fut composée cette priere.

ODE LX.

V. 4. M' ουδεν ειδεναι σοφον, Héraclide, et Barnès après lui.

ODE LXI.

Cette ode a été publiée pour la premiere fois par Is. Casaubon. Elle est de Basilius. Quel étoit et quand a vécu ce Basilius? c'est ce que l'on ignore.

ODE LXII.

V. 3. Non seulement le nombre mais encore la grandeur des coupes où il falloit boire étoient prescrits par la compagnie ou par le roi des festins.

V. 4. *Apportez; que je les remplisse suivant les lois, afin qu'enivré je danse, etc.* Tel est le sens de cette phrase, sur laquelle le célebre Brunck n'a rien dit, apparemment parcequ'il ne soupçonnoit pas qu'elle dût arrêter aucun lecteur. Elle n'a cependant été comprise ni de Dacier, ni de Lefebvre, ni des autres interpretes, à l'exception de Longepierre. *Donnez-moi des billets, que je les mêle.* Voilà comme ils traduisent: mais quel rapport entre cette phrase et la suivante, *Afin qu'enivré je danse?* Ils ne se seroient pas trompés sur le sens du mot grec que je traduis par *remplir,* et qui littéralement signifie *mêler,* s'ils se fussent rappelé que dans les anciens temps les Grecs, qui n'avoient pas d'autre boisson que l'eau (voy. Homere, Il. liv. II, v. 825, et Pindare, Olymp. ode VI), firent ensuite usage du vin, mais en le mêlant avec de l'eau : c'est ce que dit Anacréon lui-même dans ses odes LVII et LXIII. H. Estienne, dans son élégante traduction latine, n'a pas fait le contre-sens, il a passé le vers.

ODE LXIII.

V. 6. Ἑτεροπνοις εν αυλοις. Flûtes jointes ensemble, qui faisoient accord, dont l'une faisoit le dessus et l'autre la basse. Henri Estienne a traduit, *Tibias vento minime suo sonantes.*

ODE LXIV.

Cette ode, où domine le dialecte dorique, est certainement de Théocrite.

NOTES

DE LA PREMIERE PARTIE DES FRAGMENTS.

1. HORACE a imité ce fragment au commencement de la vingt-troisieme ode du livre I.

2. V. 2. Γενοιτ' ουδ' ἁμα τανδε. Héphæst. Enchir. p. 40.

3. Pour n'avoir pas d'assaut à livrer contre l'Amour il demande du vin. Seroit-ce parcequ'en effet le vin n'est point un aphrodisiaque? Voy. fragment d'Athénée donné par Casaubon, liv. XI, chap. 4, de ses *Animadvers.*

4. Athénée, liv. XV, chap. 4.

5. « Jeune enfant qui as un regard « virginal, oui je te cherche; et toi « tu ne m'écoutes pas, ignorant que « tes yeux sont le char sur lequel tu « enleves mon ame ». Cette traduction, plus littérale que la mienne, est de Villebrune. Voyez son Athénée, liv. XIII, chap. 2.

6. Maxime de Tyr, dissert. 8. Au lieu de αδω quelques éditions portent διδω.

7. Voyez Héphæstion, p. 40.

8. *Itrion*. Pâtisserie mince qui se faisoit avec de la farine, du sesame et du miel. « L'itrion, dit Athénée, « liv. XV, chap. 15, est de la farine « d'orge que l'on pêtrit et cuit avec « du miel; et, après la cuisson, on « en forme des boulettes qu'on enveloppe de papyrus pour les tenir « bien compactes ». Athénée n'explique pas ce qu'il entend par *sesame:* suivant Pline c'est une espece de blé; c'est un légume si l'on en croit Columelle.

9. Tartésus, l'une des plus riches villes d'Espagne, près du fleuve Bétis. Voy. Strabon, liv. III, p. 151.

10. Le mois neptunien répondoit à la fin de décembre et au commencement de janvier. Voyez Eustathe, Ili. O. p. 1011, à la fin.

11. V. 3. Την επιστιον, sous-entendu κυλικα, la coupe que l'on a coutume de présenter à Jupiter *éphestien*, c'est-à-dire domestique, de επι et de ἑστια, *foyer.* Voy. Athénée, liv. X.

12. Au lieu de διψωντα πιειν, Pauw veut διψωντ' απιεναι, *permets que je m'en aille selon mon desir.* Quoi qu'en dise notre critique, πιειν est à conserver. Dans tout le chapitre, Athénée ne parle que de la soif, qu'il reconnoît pour un impérieux besoin. Voy. Athénée, liv. X.

13. Voy. Athénée, l. XI, c. 11.

14. Athénée, liv. XI, chap. 17, observe que le mot ορχεισθαι, que l'on rend par *danser*, signifioit simplement à son origine *s'agiter, se mouvoir avec précipitation.*

15. Athénée, l. XV, c. 4, nomme la couronne naucratite, mais sans la définir. C'étoit probablement le nom d'une plante qui croissoit à Naucratis, ville d'Égypte.

16. Voy. Athénée, l. XV, c. 14: vous y trouverez des détails curieux

sur la couronne de *vitex* ou d'*agnus castus*, cet arbrisseau consacré à Junon, parceque, disoit-on, il avoit la vertu d'éteindre les feux de l'amour. Les dames qui célébroient les grands mysteres ne s'asseyoient pendant ce temps-là que sur une jonchée de ce végétal. L'orgueil en fit ensuite faire des couronnes à ceux qui affectoient des mœurs pures.

17. On voit, par ce passage, qu'Anacréon aimoit des seins qui fissent des creux profonds.

18. *Magadis*, espece de flûte ou de cithare. Voy. Athénée, liv. XIV, chap. 8.

19. Voy. Héphæstion, p. 30.

20. Voy. Héphæstion, p. 30.

21. V. 2. Βερβεριον καλυμμα τ' εσφηκωμενα, ancienne leçon. — Βερβεριον καλυμμα; ou καλυμμα τ' εσφηκωμενον, Pauw. — Le docte Villebrune propose, dans son Athénée, βερβινια, nom pris d'une peuplade grossiere d'Arcadie. — V. 3. Au lieu de ωσι, Casaubon et Dalechamp lisent ποσι, tandis que le texte rappelle l'usage ancien de porter aux oreilles différents ornements. On en portoit aussi aux levres, même au nez, que l'on perforoit comme en Syrie. La Peyrouse, dans son intéressant voyage, t. II, in-4°, p. 200, fait mention d'un ornement non moins ridicule adopté chez les Indiens. « Toutes les femmes sans ex-
« ception, dit notre illustre voya-
« geur, ont la levre inférieure fen-
« due au ras des gencives dans toute
« la largeur de la bouche : elles por-
« tent une espece d'écuelle de bois
« sans anses qui appuie contre les
« gencives, à laquelle cette levre
« fendue sert de bourrelet en dehors;
« de maniere que la partie inférieure
« de la bouche est saillante de deux
« ou trois pouces... Les jeunes filles
« n'ont qu'une aiguille dans la levre
« inférieure, et les femmes mariées
« ont seules le droit de l'écuelle ». — Voyez, sur les levres des Péruviens et autres, l'*Esprit des usages et coutumes des différents peuples*, par Desmeunier, tome II, page 198. — V. 8. Κιβδηλον εὑριστκεν βιον, Barnès.

22. Ω αναξ, ω δαμαλης Ερως, ᾡ Νυμφαι κυανωπιδες, πορφυρεη τε Αφροδιτη συμπαιζουσιν, επιστρεφονται δε ὑψηλων ορεων κορυφας, γουνουμαι σε, συ, etc. Pauw. — Lig. 9 et 10. Τον εμον δ' ερωτα δος ιυν γε δεχεσθαι, Pauw.

23. Lig. 1. Σφαιρῃ με πορφυρεῃ λαβων χρυσοκομης ερως νευν ποικιλος, λαμβανων συμπαιζειν προκαλειτ' αὐτῃ· ἡ δ', εστι γαρ απ' ευκτικου Λεσβου, την μεν εμην κομην, λευκη γαρ, καταμεμφεται, προς δ' αλλον τινα χασκει, Pauw. Il est probable qu'il s'agit dans ce fragment de l'usage de se jeter des pommes, usage connu en amour.

24. Voy. Athénée, liv. XV, c. 4.

25. Voy. Athénée, liv. XI, c. 8.

26. Voy. Corinth. sur les dialectes.

27. Voy. Maxime de Tyr, diss. 8.

28. Voy. Scholiaste de Pindare, Olymp. ode VIII, v. 42.

29. Voy. Athénée, liv. I.

30. Voy. Longin, du Sublime, sect. 31.

31. Suidas dans son Lexique.

32. Voy. Etym. Magn. au mot κοκκυξ.

33. Casaubon doute du mot δαϊζων. Ce mot peint cependant le jaillissement du vin, qui, lancé avec force dans le plateau du cottabe, se divise en sautant de différents côtés au moment où ce plateau est forcé par le coup de descendre. Voy. Athénée, liv. I, ch. 22, p. 102 de la traduction

de Villebrune. — Le *cottabe*, ou *cottabion*, a été introduit dans les festins à l'imitation de ce qui se pratiquoit en Sicile. On conçut ensuite une si grande passion pour ce jeu, qu'on proposa aux festins des prix qui en portoient le nom : dès-lors on fit des calices appelés *cottabides;* de plus on bâtit des salles rondes, afin que, le cottabe étant placé au centre, tous les joueurs disputassent le prix à une égale distance et à de semblables places ; car on s'appliquoit non seulement à frapper au but, mais encore à frapper avec grace : on s'appuyoit d'abord sur le coude gauche, puis, faisant un mouvement circulaire de la droite, on lançoit avec souplesse le *latex*, c'est-à-dire la liqueur qui tomboit du vase : en sorte qu'il y avoit plus de gloire à bien jouer au cottabe qu'à bien lancer un javelot. Voy. le même Athénée, liv. XV, chap. 1, et Pollux, liv. VI, n. 109.

34. V. Athénée, liv. VI, chap. 3.

35. Τις, εξαστμιη, τεξψις θυμον εστεϐη. Ὡ's pour οὗτος, Pauw. — Τις εξαστμιη τεξεψασα θυμον, etc. Villebrune. La construction est τις εξαστμιη εστεϐεν θυμον, τεξεψασα (αυτον) ὡς, etc. Litt. *Quelle belle, s'insinuant dans ton cœur, a pu te faire tourner la tête au point de* ou *jusqu'à te faire danser?* etc. Casaubon lit θεξαψ, *esclave;* leçon admise par Alberti dans son Hesychius. — Τεξψις εξαστμιη, *quel plaisir séduisant s'est emparé de toi jusqu'à, etc.?* conjecture d'Adam. — Voy. traduction de Villebrune, page 181, t. II.

36. Héphæstion, page 22. — Lisez ἁδυμελες.

38. C'étoit l'usage chez les anciens de placer dans les temples les monuments de la victoire qu'on avoit remportée, ou les instruments d'un art qu'on cessoit d'exercer : c'est ainsi que, dans Théocrite, Daphnis, en ses derniers moments, offre sa flûte au dieu Pan ; c'est ainsi que Laïs délaissée consacre son miroir à Vénus :

> Je le donne à Vénus puisqu'elle est toujours belle :
> Il redouble trop mes ennuis ;
> Et je ne puis me voir en ce miroir fidele,
> Ni telle que j'étois, ni telle que je suis.

43. Ce monument étoit vraisemblablement une statue représentant Mélanthe, vainqueur dans les combats des chœurs.

46. Les Athéniens avoient trois gymnases ; le *Lycée*, le *Cynosarge*, et l'*Académie.* C'est du deuxieme qu'il est ici question. On l'appeloit ainsi parcequ'une chienne blanche (κυων αργος, *canis celer* ou *alba*), lorsqu'on sacrifioit à Hercule, y avoit emporté les chairs de la victime, et mis bas ses petits. Dans les premiers temps de l'établissement de ce gymnase on n'y recevoit que des enfants illégitimes. Mais, dit Amyot, « Thémistocles feit tant envers quelques « jeunes hommes des plus nobles « maisons de la ville, qu'il les mena « quand et luy en ce parc de *Cyno*« *sarges*, et les y feit dépouiller, « oindre et exerciter avec luy : en « quoy faisant il abolit finement la « différence que l'on faisoit auparavant entre les métifs et les légitimes « citoyens à Athenes ». Dès-lors enfants légitimes, enfants illégitimes, étrangers, tous furent admis dans ce magnifique gymnase. Hébé, Alcmene, Iole, y avoient des temples. « Mais le plus beau de tous étoit « celuy, dit encore Amyot, dédié à

« Hercules, pource qu'entre les dieux « il n'étoit pas non plus luy-mesme « naturel, ains tenoit de bastardise, « à cause de sa mere qui étoit femme « mortelle ». Voyez la description des gymnases athéniens dans l'*Anacharsis* de l'immortel Barthélemi, tome II, page 148 et suiv.

47. *Évonimes.* Cette famille de la tribu Érechthée s'étoit signalée par son amour pour la justice.

48. Timocrite, capitaine grec.

49. Agathon, autre capitaine grec.

51. V. 4. Un bouc, victime qu'on immoloit à Bacchus.

53. Le célebre Brunck n'a point fait entrer dans ses éditions d'Anacréon cette inscription sur la vache de Myron : elle n'appartient pas à notre auteur ; c'est par anachronisme que Planude, dans son Anthologie, la lui attribue. Pausanias, en nous apprenant l'âge du maître de Myron, nous empêche d'être séduits par la foible autorité de Planude et par l'imposante autorité de Pline.

55. Épithalame chanté le matin, ainsi que le démontre le vers 13, qui signifie littéralement *le soleil éclaire ton lit.* Vers 14, *qu'il naisse bientôt un cyprès dans ton jardin;* locution proverbiale, selon madame Dacier, pour souhaiter que les nouveaux mariés eussent bientôt des enfants qui parvinssent à une grande vieillesse; car le cyprès est un arbre qui vit long-temps. Cette explication ne plaît pas à Pauw, qui propose ῥοδον ανθεων ανασσει· ῥοδον ει'ν κοραις, Μυριλλα. Ηʹελιος τα σεθεν δεμνια φαινοι· κυπαρισσκος πεφυκοι σευ ενι κηπῳ: littéralement : *la rose est la reine des fleurs; Myrille, tu es la rose au milieu des vierges.* — Ει'ν pour ει εν.

56. Héphæstion, p. 57.

57. Voy. Lucien dans son Hercule gaulois.

NOTES

DE LA SECONDE PARTIE DES FRAGMENTS.

1. VOYEZ Héph. p. 30. — 2. Voy. Héph. p. 15 et 16. — 3. Voy. Strabon, liv. IV, p. 661. — 4. Héph. p. 70. — 5. Voy. Pollux, liv. VI, seg. 107. Au lieu de αυλῳ Jungermannus lit λυϛῳ. — 6 et 7. Cités par Ammonius, le premier au mot διαβοητος, le second au mot γημαι. — 8. Voy. Scholiast. de Pindare, Olymp. ode 7, v. 5. — 9. Voy. Maxime de Tyr, dissert. 8. — 10. Hésych. au mot ερμα. — 11. Voy. le Schol. de Sophocle, Antig., v. 136. — 12. Héphæstion, d'où est tiré ce fragment, ne dit pas clairement qu'il soit d'Anacréon. — 13 et 14. Voy. Héphæst., le premier p. 50, le second p. 18. — 15. Cité par Slobée, Serm. 64. Phavor. — 16. Voy. Etym. Mag. au mot αβακης. — 17. *Idem*, à σιτος. — 18. *Idem*, à κνυζηθμος. Les uns traduisent πεπειρα par *anus*, d'autres le prennent adjectivement : ainsi κνιζη πεπειρα, *urtica matura*. — 19. Eustath. Odys. Φ, p. 1901. — 20. Voy. Etym. Mag. au mot Διονυσος. — 21. *Idem*, à ἡμετερειος. — 22. *Idem*, à ηπεροπευτης. — 23. *Idem*, à σιλλοι. — 24. *Idem*, à νενωται. — 25. *Idem*, à σιναμωροι. — 26. Etym. Mag. à ῥηϛος. — 27. Ath. l. XI, c. 1. — 28. Héph. p. 51. — 29. *Idem*, p. 4. — 30. Scholiast. de Pind. Isth. ode 2, v. 9. — 31. Schol. d'Eurip. Hec. v. 934. — 32. Hésych. à πλεξαντις. — 33. Schol. d'Arist. Plut. v. 1003. — 34. Héph. p. 56. — 35. Ath. l. IX, et non pas liv. X, comme l'indique Pauw. — 36. Julien, dans le Misopog. — 37. Pollux, liv. VII, seg. 172. — 38. Hyginus, astron. poët. — 39. Suidas, à μυσαχνη — 40. Eustat. Il. O, au commencement. — 41. Priscien, sur le metre com. — 42. *Idem*, liv. VII. — 43. Plotius de Metris. — 44. Scholiast. de Nicandre, Theri. v. 376. — 45. Apollonius d'Alexandrie, Synt. liv. III, c. 15. — 46. Strabon, liv. XIV, p. 633. — 47. Commentateurs d'Apol. de Rhod. liv. III, v. 106. — 48. Eustat. Il. N, p. 928. — 49. Schol. Apol. Rhod. liv. III, v. 120. — 50. Hésych. — 51. Etym. Mag. — 52. Clément d'Alex. liv. III. — 53. Hésych. — 54. Ath. liv. XV. — 55. Etym. à θισθαι. — 56. Hésych. — 57. Eust. Ili. N, p. 931 et 932. — 58. Hésych. — 59. Apol. Rhod. Comment. liv. II. Argon. v. 127. — 60. Eust. Il. Θ, p. 725. — 61. Pollux, liv. III, seg. 49. — 62. Pollux, liv. II. — 63. Servius, sur l'Énéide, liv. XI, v. 550. — 64. Pollux, liv. V, seg. 95. — 65. *Idem*, liv. VII, seg. 177. — 66. *Idem*, liv. VI, seg. 22. — 67. *Idem*, liv. VI, seg. 23. — 68. *Idem*, liv. VI, seg. 107. — 69. *Idem*, liv. III, seg. 98. — 70. Etym. Mag. au mot ακινακη.

SUR LES THIASES
DES ANCIENS.

A L'ÉPOQUE de l'ouverture de l'Odéon, l'administration de ce spectacle me demanda un mot nouveau qui désignât les fêtes de ce nouvel établissement. Je donnai le mot *Thiase,* qui fut adopté, mais trouvé heureux par les uns et censuré par les autres. Différents journaux m'adresserent des observations. Je ne citerai que les lettres adressées au Journal de Paris, et mes réponses.

Premiere lettre au Journal de Paris.

Je lis, citoyens, sur les affiches de l'Odéon: Aujourd'hui premier *thiase;* aujourd'hui second *thiase;* aujourd'hui dernier *thiase*. J'ignore, et je ne suis pas le seul, la signification de ce mot, et quel genre de plaisir doit me procurer le spectacle qu'il annonce. Je veux m'en instruire; j'ouvre le Dictionnaire de l'Académie, édition de 1793; il est muet sur le mot *thiase:* j'ouvre d'autres dictionnaires qui n'en parlent pas davantage. Enfin j'ouvre le tome XXXIII de l'Encyclopédie, édition in-8°, imprimée à Lausanne et à Berne en 1781; et je lis au mot *thiase:*

« On appeloit ainsi les danses des « bacchantes en l'honneur du dieu « qui les agitoit. Il y a d'anciens mo« numents qui nous représentent les « gestes et les contorsions affreuses « qu'elles faisoient dans leurs danses: « l'une paroît un pied en l'air, haus« sant la tête vers le ciel, ses cheveux « négligés flottant au-delà des épau« les, tenant d'une main un thyrse et « de l'autre une petite figure de Bac« chus; une autre bacchante, plus « furieuse encore, les cheveux épars, « le corps à demi nu, dans la plus « violente contorsion, tient une épée « d'une main, et de l'autre la tête « d'un homme qu'elle vient de cou« per. (D. J.) »

Cette définition ne m'explique pas, comme vous voyez, ce que c'est que les *thiases* de notre Odéon, qui, j'en suis bien persuadé, ne ressemblent en rien aux horribles *thiases* des anciens. Je sais que je puis aller voir à l'Odéon même ce que sont les *thiases* modernes: mais d'abord on n'est pas très vivement porté à se rendre à un spectacle qui ne s'annonce que sous des titres grecs et inintelligibles pour la plupart des François qui les lisent; ensuite, et c'est là l'objet principal de cette lettre, pourquoi les administrateurs de cet établissement se servent-ils, pour désigner des plaisirs sans contredit innocents et purs, d'une expression ancienne qui rappelle des danses hideuses, obscenes, et abominables?

Deuxieme lettre au Journal de Paris.

Citoyens, lorsque j'ai proposé le mot *thiase*, j'ai d'abord consulté l'étymologie du mot grec, qui signifie proprement danse, chant, et concert en l'honneur de Bacchus : l'harmonie de ce mot a contribué aussi à me le faire adopter. Cette courte apologie pourroit suffire; mais je puis alléguer plus d'une raison encore. Sans doute ces jeux furent innocents dans leur origine, dans ces temps reculés où les hommes, voisins de la nature, et voués à la vie pastorale, ignoroient les excès. Que dans la suite ces fêtes simples soient devenues des orgies remarquables par la licence des bacchantes enivrées, c'est ce qu'on ne peut révoquer en doute : mais ce n'est pas à ces tristes époques que j'ai pris le mot heureux. De bonne foi, que devient la preuve que l'on tire d'une ou deux médailles isolées (1), ouvrage de quelque artiste exagérateur ou de quelque amateur libertin? Que devient l'érudition de l'encyclopédiste, lorsqu'on se rappelle ces beaux vers du cygne de Mantoue, où l'institution des *thiases* est préconisée comme un des bienfaits du plus ancien et du plus illustre des bergers? Virgile, le sage Virgile, eût-il chanté Daphnis dans une célebre élégie, lui eût-il attribué l'honneur d'avoir introduit les *thiases* parmi les bergeres siciliennes, eût-il invité les bergers à couvrir la terre de feuillages, à ombrager les fontaines de rameaux, à dresser une tombe au plus aimable des bergers, si ces thiases eussent ressemblé aux danses obscenes et hideuses dont on veut effrayer les imaginations parisiennes?

Que le censeur, ennemi des mots qui lui semblent s'éloigner de leur signification primitive, proscrive donc aussi quantité de mots ; le mot *tragédie*, par exemple, qui dans le principe signifie un poëme dont un bouc est la récompense. Les Racine, les Corneille, les Voltaire, ont-ils jamais reçu un bouc pour prix de poésies dramatiques qu'on appelle tragédies? A-t-on donné un bouc à Laharpe pour son Philoctete, un bouc à Ducis pour son Léar, un bouc à Arnaud pour son Marius? Cependant on dit qu'ils ont fait des tragédies, et on assiste avec reconnoissance à leurs tragédies.

Si je ne craignois d'effrayer par un trop grand appareil d'érudition, je dirois que les *thiases* signifient encore des banquets ; et, pour le prouver, je renverrois aux *thiases* des Eginetes, que célébrerent les monophages (voyez Plutarque, Questions grecques) pour accueillir les infortunés restes des Eginetes qui avoient combattu sous les murs de Troie, je renverrois au Banquet des savants d'Athénée (livre VIII), qui nous dit que le θιασος a la même signification que le mot ερανος, repas où chacun se cotise ; je renverrois même à Jérémie, chap. XVI, vers. 4, qui prend le *thiase* dans le même sens.

Si je me livrois au plaisir de parler des *thiases*, je ferois une dissertation : mais qu'il nous suffise d'avoir suppléé

(1) Le monument cité par Jaucourt représente évidemment le meurtre de Penthée, dont parle Théocrite, idylle XXVI, meurtre exécuté par sa famille, et commandé par un dieu. Ne seroit-il pas absurde d'en conclure qu'il n'y avoit pas de thiase sans effusion de sang?

à ce qui manquoit à l'article de l'encyclopédiste Jaucourt.

GAIL, *professeur de littérature grecque au college de France.*

Troisieme lettre au Journal de Paris.

Citoyens, lorsque j'ai critiqué dans votre journal du 25 floréal dernier l'usage que l'on faisoit du mot *thiase* dans les affiches de l'Odéon, je n'ai pas voulu *effrayer les imaginations parisiennes* en donnant à entendre que ce *thiase* ressemblât aux *thiases* des anciens; j'ai dit formellement le contraire.

Mais j'ai voulu faire sentir qu'il y avoit une affectation déplacée à se servir d'un mot grec lorsqu'un mot françois eût dit la même chose plus clairement pour tout le monde. Vous avez vous-mêmes pensé comme moi à cet égard, citoyens, lorsque vous avez imprimé dans votre feuille du 23 floréal ces propres mots: « L'O-« déon a ouvert, le 19 de ce mois, « son second *thiase*, ou, *pour parler* « *françois*, son second bal, etc. »

J'ai voulu aussi faire sentir qu'il étoit inconvenant d'employer, pour annoncer des plaisirs honnêtes, un mot qui rappelle à ceux qui veulent en connoître la signification le souvenir de danses où régnoit la licence la plus désordonnée; et à cet effet j'ai rapporté l'explication du mot *thyiase* donnée par de Jaucourt, l'un des rédacteurs de l'Encyclopédie.

Dans le journal du 2 de ce mois le citoyen Gail, professeur de littérature grecque, critique la définition de de Jaucourt: mais ouvrez le Voyage du jeune Anacharsis de l'abbé Barthelemy, chap. XXII, cette définition y est entièrement confirmée; vous y lirez:

« Nous entrevîmes auprès de Pano-« pée, ville située sur les confins de « la Phocide et de la Béotie, des « chariots remplis de femmes qui « mettoient pied à terre et dan-« soient en rond. Nos guides les « reconnurent pour les *thyiades* « athéniennes. Ce sont des femmes « initiées aux mysteres de Bacchus: « elles viennent tous les ans se join-« dre à celles de Delphes pour monter « ensemble sur les hauteurs du Par-« nasse et y célébrer avec une égale « *fureur les* ORGIES de ce dieu (1). « LES EXCÈS *auxquels elles se livrent* « ne surprendront point ceux qui « savent combien il est aisé d'exalter « l'imagination vive et ardente des « femmes grecques. On en a vu *plus* « *d'une fois* un grand nombre se ré-« pandre *comme des torrents* dans « les villes et dans les provinces *en-* « *tieres, tout échevelées* ET A DEMI « NUES, toutes poussant des *hurle-* « *ments effroyables, etc.* »

Il n'y a donc pas à douter que les *thyiases* des anciens n'aient offert le spectacle de scenes indécentes et scandaleuses. Le citoyen Gail lui-même, en soutenant que ces fêtes étoient innocentes dans le principe, ne peut s'empêcher de convenir que *dans la suite elles sont devenues des orgies remarquables par la licence effrénée des bacchantes.* Cela seul n'auroit-il pas dû lui faire rejeter l'adoption du mot *thiase* pour annoncer

(1) Pausanias, liv. X, chap. 4, p. 806; chap. 6, p. 812; chap. 32, p. 876.

au public un bal françois où personne ne doit danser ni ne danse tout *échevelé et à demi nu?*

Et même en rendant à ce mot toute la pureté dont le citoyen Gail l'environne dans sa lettre, l'usage en seroit encore déplacé sur les affiches de l'Odéon, car on n'y danse pas *en l'honneur de Bacchus*. Les *thiases* de ce spectacle ne sont pas destinés *à accueillir les infortunés;* ce ne sont pas *des repas où chacun se cotise*.

Je ne rejetterai pas le mot *tragédie* comme le mot *thiase*, ainsi que le citoyen Gail l'a donné à entendre: car le mot *tragédie* ne rappelle rien d'obscene; il signifie dans le principe un poëme dont un bouc est la récompense.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum.
(HORAT. Art. Poët. v. 220.)

Or je ne vois rien dans cette étymologie qui nuise à l'emploi du mot. Cette étymologie m'apprend que dans les temps où, pour parler comme le citoyen Gail, *les hommes, voisins de la nature, étoient voués à la vie pastorale*, on accordoit un bouc à celui qui avoit remporté le prix des vers tragiques; et ce genre de récompense me rappelle, malgré l'épithete *vilem* du poëte romain, qu'alors les hommes n'étoient pas encore familiarisés avec l'usage de l'or et des métaux corrupteurs, et que les prix qu'ils décernoient étoient simples comme leurs mœurs. P. C. J. G...T.

Quatrieme lettre au Journal de Paris.

Permettez, citoyens, qu'en attendant que la trésorerie nationale fasse droit à nos justes réclamations, nous consignions dans votre journal une réclamation d'une autre espece. Forcés d'attendre ici depuis plus d'un an le remboursement du prix des subsistances que nous avons apportées aux départements méridionaux de votre république dans une époque où ils étoient menacés de disette, nous cherchons à dissiper notre ennui par la variété des objets qui frappent de tous côtés nos sens dans nos courses journalieres, et par la lecture des journaux en rentrant chez nous. Le vôtre est un de ceux qui nous amusent et nous instruisent le plus. Mais quelle fut notre surprise d'y trouver, il y a quelques semaines, une discussion très sérieuse sur les *thiases* de nos ancêtres! Et quelle fut notre douleur d'y voir que, parmi le peuple qui se glorifie à juste titre d'être le digne rival des anciens Grecs, on trouve mauvais qu'on ait voulu donner le nom de *thiases* aux divertissements de l'Odéon, et cela par la seule raison que ce nom étoit affecté chez les Grecs aux orgies des bacchantes! Nous ne fûmes pas moins surpris d'y voir un de vos hellénistes, le parrain du *thiase*, aller chercher ses autorités dans Virgile pour défendre son filleul, tandis qu'il pouvoit les puiser dans les sources mêmes, s'il eût voulu se donner la peine de consulter Aristophane et Athénée. Le professeur du college de France a eu sans doute raison de vouloir enrichir sa langue d'un nouveau terme grec, qui ne lui fait pas moins d'honneur que celui d'*Odéon*, de *tragédie*, de *comédie*, de *drame*, d'*orchestre*, de *scene*, de *musique*, de *mélodie*, d'*harmonie*,

et des milliers d'autres, qui ont contribué plus que toute autre chose peut-être à la rendre la plus belle des langues modernes. Nous ne voyons pas d'ailleurs pourquoi votre langue se feroit scrupule de s'enrichir des dépouilles de la nôtre, elle qui dérive en ligne droite de la langue latine, laquelle, d'après le jugement de vos meilleurs critiques, n'est qu'un dialecte de la langue grecque. Mais le professeur a beau prouver ce que tous les hommes instruits savent aujourd'hui, il n'a point répondu directement à l'objection de son adversaire. Celui-ci prétend qu'il ne falloit point appliquer aux danses et aux divertissements des aimables Parisiennes un nom qui rappelle les dégoûtantes orgies des bacchantes grecques; et, pour prouver cette derniere assertion, il cite un livre que vous appelez *Encyclopédie* (encore d'un nom grec), et qui doit à coup sûr être un très mauvais livre, si tous les articles y sont traités comme celui du *thiase.* Comment se fait-il que le professeur ne se soit point apperçu que son adversaire avoit confondu deux noms dont l'orthographe différente décele une origine et un sens différents (1)? Les *thyiades* étoient véritablement ces bacchantes, ces femmes enivrées, qui couroient en furies par les rues pendant les fêtes de leur patron, et qui commettoient tous les excès qu'on leur reproche, et dont, si vous exceptez quelques *thyiades jacobines* qui n'osent plus se montrer, vos aimables Parisiennes ne sont certainement pas capables. La racine θυειν, dont le nom de *thyiades* dérive, signifie proprement *se porter avec impétuosité, fondre sur quelque objet comme un furieux:* de là vient θυμος *(colere,* ou plutôt *la partie irascible de l'ame);* et θυελλα *(ouragan, tempête),* mots qui attestent encore que le nom de *thyiades* ou *thyades* convenoit parfaitement aux femmes furieuses qui célébroient les bacchanales, sans parler d'une autre acception de la racine θυειν, qui est celle de *sacrifier* ou d'*égorger,* et qui pouvoit s'appliquer également au *guillotinage* que ces horribles femmes exerçoient quelquefois comme par amusement. Mais l'origine du *thiase* (qu'il ne faut point écrire *thyiase* avec le citoyen qui est scandalisé de voir des mots grecs dans sa langue), est toute différente; elle est, suivant Athénée, livre VIII, page 362, la même que celle de Θεος, *Dieu*, et ne signifie proprement qu'une assemblée d'hommes qui célebrent une fête : or, comme les fêtes que l'on célébroit en l'honneur de différentes divinités étoient ordinairement suivies de repas, de festins, et de danses, on appliqua dans la suite le nom de *thiase,* comme cela se fait dans toutes les langues, à toute danse, à tout festin, et même, avec le temps, à toute association ou *club*, à toute assemblée d'hommes qui avoient tout autre objet que celui de se réjouir. C'est à cause de cette latitude d'acception qu'on l'appliqua aussi aux danses, ou plutôt aux chœurs qui exécutoient les danses dans la fête de Bacchus. Il y a plus; on appela *thiase*

(1) A présent même qu'il s'est établi une discussion faite pour éclairer, je ne vois pas que la différence dans l'orthographe des deux noms discutés décele une origine et un sens différents. *Gail.*

l'assemblée des dieux mêmes. On trouve dans Aristophane le *thiase* que les bienheureux forment dans l'autre monde, Ran. v. 156, et le *thiase des Muses*, Thesmoph. v. 41, auxquels personne sans doute ne s'est encore avisé d'attribuer les excès des bacchantes. Si on appela du nom de *thiases* les assemblées de ces dernieres, ce fut parcequ'elles se rassembloient en l'honneur d'un dieu, et non pas à cause des excès qui leur ont mérité le nom de *thyiades*. Tous ceux qui participoient ou qui assistoient à un *thiase*, en un mot tous les *clubistes* d'une assemblée célébrant une fête, ou se divertissant entre eux, s'appeloient relativement les uns aux autres *thiasotes*. Mais il y auroit autant d'injustice à confondre les *thiasotes*, qui ne se rassembloient que pour s'amuser en commun, avec les furieuses *thiasotes* de Bacchus, qu'il y en auroit à vouloir vouer à l'anathême tout club d'honnêtes gens qui s'occupent à discuter paisiblement les intérêts de leur patrie, ou à se réjouir de ses triomphes, parcequ'il exista un club de jacobins. Ainsi nous vous conjurons, citoyens, comme amis zélés de votre pays et de votre langue, de publier notre réclamation en faveur du *thiase*, pour justifier les administrateurs de l'Odéon, pour tranquilliser vos jolies femmes, qui ne veulent rien avoir de commun avec les jacobines d'Athenes et de Paris, et pour nous tirer enfin nous-mêmes d'embarras. Car, il faut vous l'avouer franchement, citoyens, avant cette malheureuse discussion sur le *thiase* nous vivions fort tranquilles au milieu de cette capitale, et nous n'avions lieu de nous plaindre que de la trésorerie, qui ne nous paie que très lentement, et de quelques badauds de Paris, qui, dans nos promenades, nous sifflent de temps en temps à l'oreille, *Comment peut-on être Grec?* Quoique cette badauderie nous déconcerte un peu, nous nous en consolons aisément en nous rappelant qu'Aristophane appeloit également Athenes *la ville des badauds* (Équit. v. 1260). Mais la scene a bien changé pour nous depuis qu'on s'est efforcé de métamorphoser les *thiases* de nos ancêtres en autant de boucheries. Nous n'osons plus nous montrer dans aucune promenade publique: on nous montre au doigt, on se demande qui nous sommes, et on se répond que nous venons d'un pays où les femmes s'amusent à charcuter les hommes pour la gloire de Dieu. Ce qui nous afflige le plus, c'est la maniere dont vos aimables Parisiennes nous traitent depuis que vous avez publié dans votre journal les turpitudes et les atrocités des bacchantes. Elles repoussent toutes nos galanteries, qui ne sont pas à la vérité aussi fines que celles de leurs adorateurs parisiens, mais qui cependant sont assez bien tournées pour intéresser en notre faveur une femme honnête et raisonnable. Un de nous s'avisa, il y a quelques jours, de proposer à une dame de la mener à l'Odéon; il eut pour toute réponse: *Fi donc! monsieur, vous voulez me faire voir les horreurs de votre pays.* Vous vous imaginez bien, citoyens, combien notre situation doit être désagréable. Si nous avions du moins de quoi

payer notre voyage pour nous éloigner d'une ville dont le séjour ne nous promet dorénavant qu'autant de désagrements qu'il nous a jusqu'ici procuré de plaisirs! mais la trésorerie nous donne à peine de quoi fournir à notre dépense journaliere. Nous vous prions, citoyens, de vous intéresser en faveur des descendants d'une nation que vous seuls représentez aujourd'hui aux yeux de toute l'Europe étonnée, et de faire en sorte qu'on nous paie, ou qu'on cesse de nous assimiler à des anthropophages. Nous vous aurions adressé plutôt nos justes réclamations, si nous n'avions pas été persuadés que le professeur répliqueroit, et nous épargneroit le soin de défendre sa cause en défendant la nôtre (1).

Agréez, citoyens, nos civilités.

PHILOTHIASE. ANARGYRE.
MISOTHYADE. LEIPOCHRYSE.
PHYGOPHONE. PHILOGALLUS.

Aux citoyens Philothiase, Misothyade, etc. descendants des anciens Grecs.

Citoyens descendants d'une nation que la nôtre aime à rivaliser, vous vous étonnez de ce que, pour défendre mon *filleul,* je suis allé chercher (voyez ma lettre du 2 prairial) des autorités dans Virgile, tandis que je pouvois les puiser dans les sources mêmes, dans Athénée, par exemple. J'ai cité Virgile, il est vrai, mais sans oublier Athénée. Relisez ma lettre, et vous verrez que j'ai consulté le même livre (liv. VIII, p. 362 de l'édition de Commelin) et la même page que vous. Vous dites ensuite que vous m'approuvez d'avoir enrichi la langue françoise d'un nouveau terme grec, mais vous ne voulez pas qu'il ait jamais servi à exprimer les horribles orgies de vos bacchantes. Il faudra cependant vous y résoudre lorsque vous aurez lu Théocrite, que je vous avois invité à lire, et qu'apparemment vous n'avez pas lu. Ce poëte, dans sa vingt-sixieme idylle, où il célebre le meurtre de Penthée, emploie le mot *thiase,* et non *thyiase,* dans le sens de chœurs de bacchantes. Cette autorité d'un écrivain des beaux temps de la Grece ne vaut-elle pas celle d'Athénée qui vivoit dans le second siecle? Qu'il plaise à ce philologue moderne, toujours érudit, mais quelquefois mauvais étymologiste, de dériver *thiase* de Θεος, *Dieu:* pour moi je pense que ce mot nous vient du phénicien *thvaz* ou *thiaz,* qui signifie ou une troupe de danseurs, ou un chœur chantant.

Malgré cette définition étymologique, que nos jolies Françoises ne craignent pas, lorsqu'elles iront à l'Odéon, d'être comparées à vos bacchantes. Si le meurtre de Penthée doit être regardé comme authentique, s'il n'est pas une allégorie orientale, si enfin il exista un thiase avec effusion de sang humain, qu'on l'oublie pour se rappeler uniquement ou les thiases (Anacréon, ode XXXIX) que préconise dans un aimable délire le chantre de Téos, ou ceux que le beau berger Daphnis introduisit parmi les bergeres siciliennes.

Si d'importants travaux me permettoient de prolonger une dispute

(1) Si j'eusse répliqué à toutes les lettres qui me furent adressées par la voie des journaux, j'eusse été forcé d'interrompre mes travaux. *Gail.*

littéraire, j'avancerois même sur les thyiades une opinion différente de celle de mes adversaires. Mais, au lieu d'une lettre, j'écrirois une dissertation qui seroit peut-être accueillie de l'institut national, mais que ne voudroient pas lire nos jolies Parisiennes de l'Élysée et d'Idalie.

Descendants d'un peuple illustre, agréez mon hommage.

Gail, *professeur de littérature grecque au college de France.*

Voilà cinq lettres sur les thiases. Il en a paru une sixieme, qui eût exigé de ma part une réponse accompagnée de citations grecques, que je ne pouvois insérer dans un journal, et que j'offre ici à mes lecteurs. J'examinerai, 1°. l'étymologie du mot *thiase;* 2°. sa signification; 3°. l'étymologie et la signification de *thyades* ou *thyïades* et *thiasotes;* 4°. enfin quelle est la maniere la plus naturelle d'orthographier ces mots.

PREMIERE QUESTION.

Le mot θιασος, *thiase*, ou *chœur de danse,* dérive, selon Suidas, de θειν θεῖν, *courir,* ou, selon son commentateur AEmilius Portus, de θυειν, *être furieux.*

Budée renvoie à Athénée, que nous citerons bientôt. Apollonius se tait sur ce mot, qui, je crois, ne se trouve pas dans Homere. Hésychius et Harpocration n'exposent que ses diverses acceptions.

Robertson et d'autres lexicographes dérivent le mot de θεια ᾳσαι, *divina canere.* Ce même Robertson prétend, ainsi que Martinius, mais sans citer d'exemple, que l'on dit aussi θυασος, de θυω, ou θυαζω, *célébrer des orgies en l'honneur de Bacchus.* Barnès, dans son commentaire sur les Bacchantes d'Euripide, cite comme partisans de cette opinion Janus, Parrhasius, et autres.

Θιασος se trouve dans les Thesmophéries d'Aristophane, v. 41, et dans ses Grenouilles, v. 327. Les commentateurs de ce poëte comique veulent définir, mais ils ne font dans leurs scholies que répéter Hésychius.

Pontanus et Pauw, commentateurs, l'un de Virgile, l'autre d'Anacréon, renvoient aux autorités que nous avons déja citées. Le célebre Brunck, ni dans son Aristophane, ni dans son Anacréon, ne parle des thiases.

Consultons maintenant Athénée. Thiase, à l'en croire, vient de Θεος, *Dieu.* Les Lacédémoniens disoient *siases*, de σιος, au lieu de θεος. La preuve qu'ils disoient σιος pour θεος existe dans leur serment, μα τω σιω, *j'en jure par les deux divinités* Castor et Pollux. Platon le dérive de σειος pour θειος, *divin.*

J'ai avancé dans l'une de mes lettres que ce mot venoit de l'hébreu *thiaz*, ou, ce qui est la même chose, du phénicien *thvaz,* qui est l'un des dialectes hébraïques. Je persiste dans mon opinion en dépit d'Athénée, philologue érudit, mais quelquefois malheureux en étymologie.

DEUXIEME QUESTION.

Un thiase, un chœur sacré, voilà l'interprétation de Suidas.

Hésychius l'entend d'un chœur, d'une réunion, d'une petite troupe, d'une troupe bachique, ou d'un essaim de femmes.

Eustathe le définit ὀργιαζων οχλος, *une multitude célébrant des orgies.*

Laissons les commentateurs pour remonter aux sources. Nous trouvons θιασος dans les Thesmophories d'Aristophane, v. 41, et dans ses Grenouilles, v. 32.

Euripide emploie ce mot seize fois: Cres. 319, Phænis. 803, *ibid.* 1744, Iph. A. 1059, Bacch. 56, 115, 136, 221, 532, 558, 583, 679, 976, et 1178, Iph. T. 1146, Rhes. 362. Dans les différents passages de ces deux tragiques ce mot signifie un chœur de danseurs en l'honneur de Bacchus, une multitude quelconque, une armée, une assemblée, une troupe de bacchantes, une troupe de buveurs.

Je ne rencontre le mot θιασος ni dans Sophocle ni dans AEschyle. Théocrite l'emploie une seule fois, idylle XXVI, v. 2; mais ni Henri Estienne, ni Scaliger, ni Casaubon, ne l'expliquent dans leurs notes sur ce poëte. Reiske, dans son Index, entend par thiase *cœtus tripudiantium*, une assemblée de gens qui dansent en trépignant des pieds. Remarquons en passant l'étymologie de ce mot, qui vient de *tres* et de *pedes*, ainsi que nous l'apprend Horace dans ce vers:

Gaudet invisam pepulisse fossor ter pede terram.

Démosthene (1), dans son discours pour la Couronne, τους καλους θιασους αγων, *conduisant de beaux thiases*, et dans celui intitulé, sur les Prévarications de l'ambassade, ουκ ισασιν οὑτοι... σε... παιδα οντα εν θιασοις και μεθυουσιν ανθρωποις καλινδουμενον, *ignorent-ils que ton enfance se passa au milieu des thiases et parmi des hommes grecs?*

« Un thiase, dit Reiske dans son Index sur Démosthene, est une assemblée de gens célébrant une fête, se répandant processionnellement dans les rues, poussant des cris de joie, folâtrant, chantant, et dansant. »

Xénophon, dans ses Entretiens mémorables, fait ainsi parler la Vertu à la Volupté (voy. son Hercule *Bivius*): « Malheureuse! quel homme sensé oseroit être de ton *thiase?* »

Plutarque, que j'ai cité dans une de mes lettres, fait mention du *thiase* chez les Eginetes, quarante-quatrieme question grecque. Voici le passage: « Les Eginetes qui étoient allés au siege de Troie périrent presque tous ou dans les combats, ou sur mer par les tempêtes. Les parents de ceux qui étoient restés en très petit nombre les accueillirent à leur retour; mais, voyant leurs concitoyens dans le deuil, ils n'oserent ni témoigner ouvertement leur joie, ni sacrifier publiquement aux dieux; mais ils traiterent secrètement chez eux leurs parents, leurs amis, et les servirent eux-mêmes à table, n'admettant aucun étranger à ces festins domestiques. Pour en conserver la mémoire ils font à Neptune des sacrifices qu'ils appellent *thiases*, et qui durent seize jours, pendant lesquels ils mangent seuls dans leurs maisons, sans esclave même pour les servir: la fête se termine par un sacrifice à Vénus. De là le nom de *monophages* ou qui mangent seuls. »

Des Grecs passons aux Latins leurs

(1) Je pourrois citer encore d'autres écrivains; mais j'ai cru devoir négliger ce qui ne donnoit aucun éclaircissement.

imitateurs. Je ne vois point de thiase dans Horace. Virgile en parle deux fois :

Instituit Daphnis thiasos inducere Baccho.

Daphnis nous apprit à atteler des tigres d'Arménie au char de Bacchus, à célébrer des thiases en son honneur. Voyez églogue V.

Tum quorum attonitæ Baccho nemora avia matres
Insultant thiasis...
(VIRGIL. ÆEneid. lib. VII, v. 581.)

Bientôt se rassemblent les jeunes gens, dont les meres, livrées aux transports des bacchantes, parcourent en dansant les forêts écartées. Insultant thiasis, selon la remarque des commentateurs, est pour *saltando et canendo percurrunt.*

De toutes ces diverses acceptions quelle est la véritable? Nous la trouvons dans le mot hébreu *thiaz*, que nous avons déja cité, et qui exprime l'action de tourner, aller circulairement, danser: de là, par extension, il signifie une multitude quelconque, une armée, une assemblée, une troupe de bacchantes, une troupe de buveurs, un sacrifice, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus dans Plutarque.

TROISIEME QUESTION.

Il n'y a qu'un mot à dire sur les *thyades* ou *thyïades*. Soit qu'on recoure à la racine infiniment probable θυειν ou θυιειν, *se porter avec impétuosité, fondre sur un objet en furieux, sacrifier, égorger;* soit qu'on regarde θυας, θιασος ou θυασος selon quelques uns, comme appartenant à la même famille; ce mot doit s'entendre de femmes initiées aux mysteres de Bacchus. Voyez la lettre du 17 prairial. — *Thiasotes*, venant de θιασος, s'entendra, soit au masculin, soit au féminin, de ceux qui font partie d'un thiase, les ministres ou compagnons de Bacchus.

QUATRIEME QUESTION.

Jaucourt, dans l'Encyclopédie, écrit *thyiase;* ce qui est fautif. Θιασος ne peut donner que *thiase:* pour écrire *thyiase* il faudroit que θυιασος fût grec; or nous ne voyons dans les lexicographes que θυασος, encore est-il contesté. — Θιασος nous donnera θιασωται, en françois *thiasotes*. Ainsi l'on dira, en parlant de nos jolies Parisiennes qui fréquentoient les ci-devant thiases de l'Odéon, les *thiasotes de l'Odéon.* — Nulle difficulté sur *thyades* ou *thyïades;* on dit également θυας et θυïας.

Θυας θυαδος est un véritable adjectif. Ainsi dans le livre V, épigr. vous trouvez θυας λυσσα, *une rage violente.*

Avec θυας θυαδος vous aurez *thyades:* si vous préférez θυïας θυιαδος, vous écrirez *thyïades*, orthographe admise par l'illustre Barthelemi.

OBSERVATIONS
SUR LES GRANDES PARTIES
DE LA MUSIQUE
ET DE LA POÉSIE CHANTÉE.

Un artiste distingué s'occupe depuis 1788 d'un ouvrage traitant des grandes parties de la musique et de la poésie chantée, dont il m'a communiqué quelques fragments.

Après avoir développé d'une maniere claire et simple les principes les plus occultes de la *composition musicale* et toute la rhétorique de cet art, il dévoile autant qu'il est en lui les secrets de tous les genres de musiques scéniques, et s'attache, en traitant de la musique théatrale, à découvrir les moyens de ressusciter les sublimes effets de la *musique antique*.

Un des volumes de cette rhétorique est presque entièrement consacré à développer les grands principes de la musique des anciens. On sait qu'elle embrassoit sept parties principales; la *mélopée*, la *métrique*, la *psilométrie*, la *rhythmopée*, la *mélodie*, l'*harmonie*, et l'*hypocritique*.

La *mélopée antique* (abstraction faite du mouvement régulier de la mesure musicale et de ses divisions périodiques) étoit non seulement la belle collocation des sons appréciables et musicaux, mais encore l'art de faire correspondre ces sons aux inflexions du sentiment, aux élans de l'ame, aux accents des passions: c'étoit, dans les tragédies et comédies, la musique du simple dialogue, ou *diverbium*, qu'ils appeloient aussi *musique récitative;* d'où les modernes ont imité le *récitatif*.

La *métrique* étoit l'art de choisir la sorte de mesure ou de mouvement musical propre à tel ou tel caractere.

La *psilométrie* étoit le genre de *mélopée* soumis à cette mesure ou à ce mouvement métrique, sans l'être au mouvement rhythmique. De l'union de la *mélopée* et de la *métrique*, ou de la mesure sans *parallélisme* dans ses divisions ni retours de ces mêmes divisions, résultoit la musique simplement métrique, ou la *psilométrie* (musique nue, dépouillée de *rhythme*, et qui étoit propre aux commencements des monologues des tragédies et comédies, dans lesquels le chant simplement mesuré ne recevoit encore ni la richesse ni la puissance du rhythme périodique). Le *récitatif obligé* des modernes fut découvert d'après cette *psilométrie*.

La *rhythmique* ou la *rhythmopée*

avoit pour objet, non seulement de diviser périodiquement les valeurs des temps et demi-temps de la mesure musicale, et d'y faire correspondre la poésie chantée, par un choix de syllabes *fortes* (ou *longues*), et de syllabes *foibles* (ou *breves*), *parallèlement* placées dans chaque vers d'une strophe lyrique, mais encore de rendre les mouvements de ces *temps* et *demi-temps rhythmiques* analogues aux mouvements des passions et des sentiments.

Cet artiste avoit déja donné l'idée de ce principe dans un ouvrage publié en 1786 et 1787 (vieux style): il y montroit que les poëtes françois pouvoient l'appliquer à notre poésie lyrique ou destinée au chant mélodique, et lui donner une sorte de *rhythme* dont la langue françoise est susceptible, puisque (comme la langue italienne et d'autres langues modernes) elle a dans chaque mot une syllabe plus forte que les autres, qui dès-lors deviennent plus rapides ou plus breves, et qu'il ne s'agit que de colloquer les syllabes *fortes* (ou plus longues) à des retours égaux, pour obtenir, non pas une prosodie de prose, qui se trouve toujours désordonnée à cause des valeurs non paralléliques de ses temps, mais une *prosodie poétique, ordonnée, périodique*, et *chantante;* ce que faisoient nos anciens troubadours, et ce que font aujourd'hui tous les poëtes lyriques italiens, et plusieurs autres nations modernes, qui ont eu raison d'imiter en cela tous les peuples anciens, tels que les Égyptiens, les Hébreux, les Chinois, les Indiens, les Arabes, les Grecs, les Latins, les anciens Chalcédoniens, etc. La nation françoise peut et doit, selon cet artiste, avoir une poésie chantante, mesurée d'après un ordre de syllabes *fortes*, revenant périodiquement dans chaque strophe ou dans chaque quatrain lyrique, ou au moins dans chaque distique, de maniere à obtenir une correspondance rhythmique par des *battements* périodiques et des *pulsations* communes entre la poésie chantée et la musique.

Ce ne sera pas alors, dit-il, ni le rhythme des Grecs, ni celui des Latins, ni celui des Italiens; mais ce sera le rhythme particulier dont la langue françoise sera toujours susceptible sous la plume d'un poëte musicien, ou d'un poëte lyrique, dont les organes auront le sentiment de la *rhythmopée musicale:* car une oreille délicate et guidée par ce sentiment ne peut se refuser à sentir fortement que notre langue a ses syllabes *fortes* et *foibles* aussi bien que toutes les autres langues; et s'il arrivoit que quelques mots parussent, à la simple récitation, n'avoir que des syllabes douteuses et indéterminées, renfermez ces mots dans un vers quelconque, chantez ensuite ce vers sous une phrase mélodique de fantaisie, et vous verrez bientôt cette phrase de *chant* ne laisser nul doute sur des syllabes *fortes* et *foibles* que la simple récitation ne pouvoit exactement déterminer, ou ne déterminoit que foiblement. Aussi

> Les vers sont enfants de la lyre;
> Il faut les chanter, non les lire.

Il ne s'agit donc que de mettre en ordre ces syllabes *fortes* et *foibles*, et de les renfermer dans une prosodie

lyrique, parallele, et réglée, non dans la maniere exacte des Grecs et des Latins, mais dans une maniere particuliere à notre langue; et notre poésie chantée ne sera plus la seule dénuée de rhythme.

Si l'on m'objectoit que ces procédés ne sont jamais entrés dans les regles de notre poésie chantée, on répondroit en citant des milliers de vers de Quinault et du gentil Bernard, que ces poëtes lyriques ont rendus rhythmiques, soit qu'ils aient été guidés par le hasard ou par un sentiment sourd du génie, soit qu'ils l'aient été par leurs musiciens, comme on le voit dans la vie de Quinault et dans celle de Lulli. Nous ne citerons point ici tous les vers qui doivent peut-être au hasard toutes les conditions de la rhythmopée que l'on y rencontre, mais qui prouvent incontestablement que notre langue s'y prêtera toutes les fois que les poëtes de tragédies lyriques ou comédies lyriques s'y appliqueront: ce qui doublera leur gloire, puisque leurs vers, mieux et plus facilement scandés par les musiciens, seront aussi mieux entendus et doublement sentis par les auditeurs, n'étant plus cahotés par le rhythme ordonné d'une musique mélodieuse, qui, pour devenir telle, est très souvent obligée de marcher en sens contraire des vers non rhythmiques, et d'avoir des valeurs *longues* où le poëte n'a mis que des *breves*.

Depuis plusieurs années, des poëtes lyriques distingués ont fait de ces essais rhythmiques qui ont toujours parfaitement réussi. La langue françoise peut donc se prêter au rhythme.

Jean-Jacques Rousseau, parlant de la marche boiteuse et désordonnée qu'il remarquoit dans certaines mélodies françoises de son siecle, en attribue le défaut à notre langue. Ce n'étoit pas elle qu'il devoit en accuser, mais notre poésie, qui, destinée au chant, se contente de *nombrer arithmétiquement* les syllabes sans en mesurer *géométriquement les temps et les valeurs*, comme si nous avions besoin d'un chant prosé, et non d'un chant poétique et cadencé. Non, la correspondance des *valeurs arithmétiques*, quelque ordonnée qu'elle soit dans les syllabes de notre poésie chantée, ne sera jamais sensible à l'oreille, par conséquent jamais propre à la mélodie rhythmique, qu'autant qu'elle sera secondée par une autre correspondance plus essentielle encore, celle des valeurs géométriques du temps. Aussi plus nos anciens musiciens faisoient d'efforts en changeant à chaque instant de mesures et de valeurs pour suivre à la piste la prosodie désordonnée et non périodique des vers qu'on leur donnoit à mettre en musique, et plus ils faisoient passer ce désordre dans leur mélodie ou musique *prosée*, contre laquelle Jean-Jacques s'éleve avec tant de force, tandis qu'il devoit d'abord attaquer le méchanisme des vers qu'ils chantoient.

Si des musiciens modernes, pour conserver la rhythmopée inséparable de toute mélodie parfaite, ont quelquefois couru sur des syllabes *fortes* ou *longues*, et pesé sur des syllabes *foibles* ou *breves*, pour éluder leur désordre et leur manque de rhythme,

ils sont encore tombés dans un autre inconvénient presque aussi grand que le premier, celui de changer d'une maniere trop sensible la prononciation naturelle de ces syllabes : alors, rendant l'articulation de la poésie moins nette, moins distincte, ils ont obtenu plus de mélodie, mais ils ont empêché d'entendre et de concevoir l'interprete de cette mélodie. Pour remédier à ce double inconvénient, il faut donc que les *temps* et *demi-temps forts* ainsi que les *temps* et *demi-temps foibles* du musicien se rencontrent exactement avec les syllabes *fortes* et les syllabes *foibles* du poëte lyrique. Mais les temps et demi-temps forts et foibles de la mélodie ne peuvent qu'être périodiques et paralleles, autrement point de chant parfait : il faut donc que les syllabes fortes et foibles de la poésie chantée qu'on y fait correspondre aient aussi ce rhythme parallélique.

La musique et la poésie destinée au chant, se mouvant et marchant exactement ensemble sans que l'une fasse boiter l'autre, se trouveront toutes deux parfaitement d'accord, et par conséquent entendues et conçues à-la-fois, parcequ'alors l'*accent logique*, l'*accent oratoire*, et l'*accent prosodique*, se rencontreront simultanément ensemble dans les deux arts réunis; et l'on pourra dire dès ce moment que nos vers lyriques seront mesurés *ad digitum*, *ad pedem*, *ad lyram*, *ad rhythmum*, *ad musicam*.

Pour faire des vers destinés au chant mélodique il ne suffit pas de faire un choix de mots sonores, d'expressions sentimentales, d'images brillantes, de tours aisés; tout cela se rencontre dans la prose de Fénélon, dans les vers *déclamés* de nos grands poëtes comme chez les poëtes lyriques. La rhythmopée est donc véritablement la livrée qui doit distinguer ces derniers de ceux qui ne consacrent leurs chefs-d'œuvre de poésie qu'à la *déclamation*, ou à la simple *récitation*, ou à la *lecture*. D'ailleurs les poëtes de tragédies ou comédies simplement *déclamées* n'ont pas besoin des *battements* réguliers ni des *pulsations* symmétriques du rhythme périodique, parcequ'ils ne s'unissent point à un art qui les exige impérieusement. Aussi, dans les vers destinés au simple *récitatif musical*, et même aux *récitatifs obligés*, qui le plus souvent n'ont qu'une mesure pareille à celle de la simple déclamation, cette mesure rhythmique deviendroit absolument inutile.

Il seroit intéressant de donner toutes les *figures* possibles de vers lyriques dont notre langue est susceptible, ainsi que tous les rhythmes réguliers qui peuvent mouvoir notre poésie destinée au chant; mais ces développements, qui exigent quelque latitude, ne peuvent avoir lieu ici. Qu'on n'objecte pas que la belle ordonnance des rhythmes produiroit la monotonie, car c'est avec l'ordre même qu'on sait dans les beaux arts exprimer le désordre. En mélodie c'est avec la diversité des *rhythmes ordonnés* et *périodiques* qu'on produit la *variété* et l'*unité*.

C'est pour être plus varié, dira-t-on, que la poésie chantée n'a point de rhythme chez les François. Effectivement il n'y a rien d'aussi *varié* que le *désordre;* mais si ce désordre doit

entrer dans les beaux arts, et surtout dans la mélodie musicale, c'est comme *objet exprimé*, et jamais comme *moyen exprimant*.

Quoiqu'une habitude prise commence par s'armer d'erreurs pour repousser une *vérité* que l'on croit d'abord gênante, j'ose néanmoins prédire qu'avant un demi-siecle l'on ne fera plus en France un seul poëme d'opéra dont les *airs*, *duo*, *trio*, *chœurs*, etc. ne soient ainsi *rhythmés* par des retours paralléliques de syllabes *fortes* et *foibles*, soit dans chaque distique, soit dans chaque quatrain, ou dans chaque strophe, etc.

Si l'on objecte que les combinaisons périodiques des valeurs syllabiques produiroient la monotonie, nous répondrons que le poëte lyrique peut trouver des milliers de rhythmes différents, et varier à l'infini les combinaisons paralléliques de chacun d'eux. De plus, comme la mélodie musicale peut encore trouver *cent combinaisons paralléliques* sur *une même rhythmopée poétique*, il en résulte que c'est uniquement avec les regles de la *rhythmique* que la mélodie et la poésie destinée au chant peuvent être en même temps et *variées* et *ordonnées*.

De l'union de la *mélopée*, de la *métrique*, et de la *rhythmopée*, résultoit chez les anciens la mélodie réguliere avec ses belles divisions périodiques du mouvement. C'étoit la musique employée dans ces brillants cantiques qui terminoient souvent les monologues des tragédies ou comédies, et dont le genre s'appeloit *monodie*, *nome*, *chant nomique*, c'est-à-dire soumis aux lois de la rhythmopée. Les Romains appeloient ce chant *æra (numeri nota)*; d'où les François ont tiré le mot *air*, et les Italiens le mot *aria*, en les faisant servir à la même désignation ou signification.

Les strophes antiques chantées par le premier acteur étoient aussi revêtues de cette sorte de musique.

L'*harmonie*, ou l'union simultanée des sons différents, s'admettoit non seulement dans la simple *mélopée* ou musique dénuée du mouvement réglé, dont on usoit dans le *diverbium* ou simple dialogue, mais encore dans la *psilométrie*, qui, soumise aux mêmes *battements* de mesure sans l'être aux mêmes pulsations rhythmiques, s'adoptoit en général au commencement des monologues. L'*harmonie* étoit principalement en usage dans l'accompagnement de la rhythmopée; musique que l'on soumettoit à-la-fois aux lois de la *mélopée*, de la *métrique*, de la *rhythmique*, et dont nous avons remarqué l'emploi dans les *strophes*, *nomes*, *cantiques*, *chœurs*, etc.

L'harmonie accompagnoit aussi la musique *hypocritique*, ou l'art de *noter*, dans les accompagnements des parties vocales et dans les symphonies, les rhythmes sonores et répercutifs imitant particulièrement les principaux gestes et mouvements pantomimes des acteurs, ainsi que toutes les sortes d'actions, de marches, d'évolutions, et mouvements physiques qu'on voyoit sur la scene; de maniere que tous les *nomes*, *cantiques*, *chœurs*, et *symphonies dramatiques*, étoient autant de tableaux vivants aussi sensibles aux yeux qu'à l'oreille;

car les rhythmes et mouvements musicaux dont l'ouie étoit frappée n'étoient que la *répercussion* simultanée des mouvements pantomimes qui frappoient la vue. C'étoit ainsi, répete Aristote dans mille endroits, que la musique imprimoit son mouvement à toute une piece dramatique, et régissoit par un *balancier commun* tous les arts du théâtre qu'on unissoit avec elle.

Ainsi toutes les parties de la musique étoient en même temps employées dans les strophes en *monodie* ou dans les chants d'un seul acteur; dans les strophes biædiennes, ou *bipartites*, ou chants à deux parties entre deux acteurs; dans les cantiques ou strophes triædiennes, ou *tripartites*, ou chants à trois parties entre trois acteurs; dans les *nomes tétraædiens* ou *tétrapartites;* et dans les *chorodies* ou musiques chantées tantôt entre tous les personnages du chœur, tantôt entre un des premiers acteurs et quelques uns de ces personnages.

L'*harmonie simultanée* des parties fut très connue des anciens et employée dans toutes leurs musiques. Les textes d'une foule d'écrivains de l'antiquité offrent à chaque ligne le développement de cette partie de la science chez les anciens, sur laquelle se sont trompés la plupart des traducteurs et commentateurs modernes. Ils ont tellement confondu le sens des termes *techniques* et particuliers à l'art, qu'il leur est arrivé très souvent de donner aux textes originaux des significations diamétralement opposées à celles qu'ils ont réellement. On peut juger par-là dans quelles erreurs ils ont dû jeter les écrivains modernes, et même quelques philosophes et théoriciens, qui, au lieu de recourir à l'original, n'ont consulté que les commentaires de ces traducteurs, trop souvent infideles.

Les anciens n'ont point eu de tragédies ni de comédies qui ne fussent musicalement *chantées* du commencement à la fin, et accompagnées de cent instruments au moins, soit à vent, soit à cordes. C'est une vérité que nous attestent les contemporains des beaux siecles de la Grece et de Rome, et que Voltaire lui-même a reconnue.

Pour revenir sur l'*harmonie*, les modernes ont fait, depuis le onzieme jusqu'au dix-septieme siecle, des progrès très lents dans la musique. Pourquoi? parceque l'art d'unir simultanément des sons différents et de former des accords fut regardé par eux comme la premiere, l'essentielle, et presque l'unique partie nécessaire à la science musicale : ce que la plupart des *traités de composition* prouvent assez; car ils ne parlent généralement que de cette partie, comme si elle étoit pour ainsi dire la seule nécessaire au compositeur; ils ne donnent presque aucune notion des autres parties de la musique, qui sont très distinctes les unes des autres, et qui sont avec raison regardées comme essentielles par la sage et savante antiquité. Telles sont la *mélopée*, la *métrique*, la *psilométrie*, la *rhythmique*, la *rhythmopée*, la *mélodie*, l'*hypocritique;* et plusieurs subdivisions de quelques unes de celles-ci; telles le *choix d'un mode principal* dans chaque *nome*, et des autres modes secondai-

res qu'on peut unir avec le premier selon les circonstances, et que les Grecs appeloient l'*hermosmenon;* telles encore l'*homophonie*, la *paraphonie*, l'*antiphonie*, la *pantharmonie, etc.*, que Jean-Jacques n'explique dans son dictionnaire que sur la foi des commentateurs, qu'il avoue se contredire eux-mêmes à chaque page.

Aussi faut-il avouer que si les Pergolese, Romelli, Rameau par ses chœurs et ses airs pantomimes, Philidor, Gluk, Sacchini, Piccini, et autres grands artistes de nos jours, n'eussent ressuscité dans leurs chefs-d'œuvre la plupart de ces brillantes parties de la musique antique, nos gros livres de compositions, principalement ceux qui ont paru du treizieme aux dix-huitieme siecle, n'en feroient pas soupçonner l'idée: car ils ne donnent pas même les véritables procédés pour arriver à l'invention des phrases vraiment mélodiques et communicatives au cœur humain; ils s'étendent beaucoup et presque uniquement sur la recherche des accords. Où donc le jeune artiste auroit-il appris toutes les autres parties, pour le moins aussi essentielles que celles-ci, et sur lesquelles ces traités gardent pour ainsi dire un silence total? Quelques artistes privilégiés les ont devinées et les devinent encore par un sentiment sourd de génie, et par un travail de dix ans, tandis qu'une théorie claire sur toutes ces parties les leur eût enseignées et fait pratiquer en moins de dix-huit mois de travail.

Si les auteurs grecs se sont tant étendus sur la théorie de ces mêmes parties, et s'ils ont traité d'une maniere plus concise la théorie des accords ou l'art d'unir simultanément des sons, c'est qu'ils le regardoient comme la partie de la science dont la philosophie et la poétique musicale se mêlent peu de donner les préceptes, vu, disent-ils eux-mêmes, que tous les praticiens la savent, l'enseignent, et la perpétuent dans toutes les écoles de musique.

De ce que les théoriciens et philosophes grecs parlent moins de cette partie que de toutes les autres, la plupart des traducteurs et commentateurs modernes, pleins de la fausse idée que la science d'unir simultanément des sons est la premiere et presque l'unique partie de la musique, ont osé conclure que la musique des anciens ne devoit avoir qu'une harmonie très foible, et devoit être par conséquent bien au-dessous de celle des modernes. Mais les Grecs ont assurément connu cette *harmonie simultanée* des sons et l'ont employée; d'ailleurs le grand cas qu'ils faisoient des autres parties de la musique n'ôtoit rien à la haute estime qu'ils avoient pour l'harmonie, à laquelle ils prodiguoient les épithetes de *céleste*, de *divine*, et qu'ils ont souvent appelée le *prodige*, le *miracle* de la musique.

C'étoit moins la multiplicité des accords qu'ils recherchoient que l'aspect harmonique de tel oû tel *accord*, auquel ils imprimoient un profond caractere par la position heureuse qu'ils lui donnoient: ils savoient le faire ressortir et lui imprimer une *résonnance locale* selon les harmonies qui le précédoient et le suivoient, et selon la *corde* de la série modulée sur laquelle ils le faisoient entendre.

De plus, comme les consonnances ou dissonnances qui peuvent entrer dans un accord ont toutes chacune un caractere particulier, souvent ils choisissoient ces consonnances ou dissonnances pour les faire entendre seules et dépouillées des autres sons de l'accord qui en eussent diminué ou étouffé l'effet. C'étoit encore moins à l'harmonie continuelle des accords qu'ils avoient recours qu'aux contrastes variés de cette harmonie, souvent suivie ou précédée d'*unissons* expressifs.

C'étoit moins l'âpre surprise d'une transition harmonique qu'ils recherchoient que le caractere pittoresque et énergique de cette transition. La science des consonnances, dissonnances, et accords chez les anciens, considérée sans être mise en jeu, sans être organisée par le musicien dans une belle série harmonique, étoit une des moindres parties de l'harmonie.

Ces consonnances, dissonnances, et accords, ne devenoient une des grandes parties de l'harmonie que lorsqu'ils étoient frappés avec un choix délicat et sur des cordes portant caractere, lorsqu'ils unissoient des modes sympathiques et analogues au mode principal d'un morceau, qu'ils décidoient ces modes d'une maniere fine, adroite, et qui n'offensât point le *mélos* inséparable de la musique, que lorsqu'en un mot ces accords apportoient à chacun de ces modes successifs le coloris exigé par le texte ou les paroles. Mais alors ils rentroient dans les regles de la *mélopée*, qui enseignoit la belle collocation des sons dans une série mélodique, comme la belle succession des consonnances, dissonnances, et *accords*, dans une série harmonique.

On voit que l'échelle de chaque mode peut être divisée en douze sémitons; mais ces douze demi-tons ne peuvent se considérer que comme des cordes séparées qui perdent leur analogie avec le *ton* et mode de cette échelle. Aussi sur ces douze cordes, qu'on peut trouver dans l'échelle d'un mode choisi pour principal, jamais les Grecs ne se seroient avisés d'établir onze autres modes pour les unir au premier; c'étoit sur les cordes naturelles de cette échelle du ton choisi pour le principal morceau qu'ils savoient trouver les douze modes sympathiques qu'on peut unir avec lui. Ils savoient que par le premier procédé on ne pouvoit obtenir qu'une harmonie crue, âpre, et dure; que par le second moyen on parvenoit jusqu'à une harmonie énergique, nerveuse, expressive, et qui conservoit toujours le *mélos* essentiel à cet art.

Par le premier procédé, disent tous les philosophes et théoriciens de l'antiquité, on produit des sons ennemis, une musique bruyante, mais seche et dénuée de vibrations rentrantes.

Par le second on produit une musique non bruyante, mais sonore, timbrée, pleine de caractere, et qui conserve toute la plénitude des vibrations sympathiques et rentrant les unes dans les autres.

Le systême de musique des modernes est excellent. Les principes de l'antiquité n'y doivent apporter quant au fond aucun changement,

puisqu'ils sont presque les mêmes dans les productions des grands artistes de nos jours : mais le développement des sages et savants procédés de la *musique antique* peut encore ouvrir de nouveaux chemins à la pratique de l'homme de génie, et conduire à la perfection certaines parties de l'art que beaucoup de personnes ne soupçonnent même point susceptibles de grands avancements.

Les Grecs ont été grands en tout; ils l'ont été en musique comme en littérature, en peinture, en poésie, en architecture, etc.; et ce sera toujours principalement par le *grand goût* de l'*antique*, par l'observation pénétrante de leurs procédés, aussi simples que nobles et vrais dans tous les beaux arts, que les artistes pourront s'efforcer d'imprimer à leurs productions le cachet de l'immortalité.

DE EDITIONIBUS
ANACREONTIS.

EDITIO princeps Henrici Stephani, Lutetiæ Parisiorum, 1554, quaternis.

Continet hæc, præter odaria quinquaginta quinque, alia quædam Anacreontica et Alcæi carmina, duoque Sapphus odaria. Ad calcem adjectæ sunt variæ observationes criticæ, et versio triginta odarum, ab ipso Stephano, ut vulgo putatur, confecta. Sed Johannis Aurati *(Dorat)* esse scribit Columesius, *Recueil de particularités*, pagina 109. Vide Barnesium, parag. 37, et Niceron, *Mémoires*, tom. XXXI, pag. 287.

Ανακρεοντος και αλλων τινων λυρικων ποιητων Μελ-.

Anacreontis et aliorum lyricorum aliquot poëtarum Odæ.

In easdem Henr. Stephani Observationes.

Eædem latinæ.

Typis regiis, Parisiis, 1556, apud Guil. Morellium, in græcis typographum regium, et Rob. Stephanum.

Aucta est hæc editio tertio Sapphus odario.

Repetita est hæc editio in ejusdem poëtis lyricis, Parisiis, 1586; Sedenis, absque ulla fere immutatione; et in AEmilii Porti sylloge poëtarum lyricorum, Genevæ, 1614, octonis; tum in exemplo Eilhardi Lubini, Rostochii, 1597, quaternis; tum Fr. Flayderi, Tubingæ, 1622; tum Tan. Fabri, Salmurii, 1660 et 1680, duodenis; et Dacieriæ, cum versione franco-gallica et notis, Lutetiæ Parisiorum, 1682, duodenis; tum vero etiam cum Macropetræi *(Longepierre)* notis, ibid. 1680; tum denique Cantabrigiæ, cum notis Stephani, 1684, duodenis.

Bouthilierii *(Armand Jean le Bouthilier de Rancé)* editio, Paris. 1639, in forma quam vocant octava, tunc temporis pueruli, magistro ejus potius quam ipsi Bouthilierio tribuitur.

Stephanianum textum primus mutavit Gulielmus Baxterius, Londini, 1695, octonis, et 1710 duodenis.

Stephanianum textum, e codice palatino, seu vaticano, et conjecturis Scaligeri, Salmasii, Dan. Heinsii, mutatum edidit Josua Barnes, Cantabrigiæ, 1705, duodenis, quæ editio accuratior habetur insecutis duabus anni 1721 et 1733.

Primus ille sedulo omnia Anacreontis collegit fragmenta.

Post Barnesium Metaire hæc carmina, cum notis variorum, edidit Londini, 1725, quaternis, græce et latine. Quæ quidem editio, quia centum tantum exemplaria typis descripta sunt, admodum rara est; repetita tamen anno 1740.

Novam vero editionem Anacreontis paravit græce et latine Joannes

Cornelius de Pauw, Trajecti ad Rhenum, 1732, quaternis, male habitam a Jac. Phil. d'Orville, in critica vanno. Vide *Extrait de la Bibliotheque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe*, 1732, *t. VIII.*

Anacreontis Teii carmina, accurate edita, cum notis perpetuis et versione latina, numeris elegiacis paraphrastice expressa, etc., Londini, 1733, in-12: editorem et interpretem habent Josephum Trapp. Rarissima est hæc editio.

Etiam Jo. Lamy hæc carmina edidit in usum seminarii Florentiæ, 1742, cum versione latina, sine notis.

Textum baxterianum, cum Baxteri, Stephani, et Tan. Fabri notis, edidit Jo. Frid. Fischer, Lips. 1754 et 1776, octonis; et tertium Ebro, 1793.

Brunckius Anacreontem, ad codicem vaticanum denuo comparatum, sed baxterianum magis quam stephanianum secutus textum, edidit 1772 in Analectis vet. poët. vol. I, pag. 79 — 119, cum annotationibus, quæ vol. 3 pag. 13 — 17 continentur: separatim vero Anacreontem emisit Argentorati, 1778; quæ editio deinde, ad exemplum codicis vaticani, spoletianum, repetita est 1786, et tertium 1787, duodenis.

Cæterum omnes, tum ad notas, tum ad textum, diversæ sunt hæ editiones ab illa quæ analectis continetur.

Sequuntur:

Anacreontis carmina: recensuit, varietatem lectionis selectam et indicem adjecit Jo. Frid. Degen. Erlang. 1781 et 1786. Aacreontis loca, quæ imitati sunt poëtæ germani, in notis hic indicavit: omisit tamen ad carmen 40 monere illud imitatum esse Cronegk, 2 vol. pag. 240.

Anacreontis carmina, cum lectionis varietate, cura Johannis Ludolf. Holst, Lips. 1782. Macaronica fere editoris est latinitas.

Aurem opportune vellit splendidissima Josephi Spaletti editio, laminis æneis incisa e codice vaticano, Romæ, 1781; quod exemplar peculiaribus formis descriptum prodiit ibidem, 1784, inscriptum Gabrieli, Hispaniarum regis filio natu majori.

Parmæ quoque splendide prodiit Anacreon litteris uncialibus, ad primum exemplum stephanianum, anno 1785, edente Bodonio, in forma quam vocant quarta, anno 1791, octonis, 2 vol. Editionem in-4°. anni 1784 numquam videre contigit.

Brunck, 1786.

Brunck, 1787.

Anakreons lyrische lieder, griechisch, mit erklärenden anmerkingen herausgegeben von J. G. Brieger, Leipsig, 1787.

Anakreons lieder, griechisch mit einem volständigen griechisch teutschen wortregister für Schulen. Berlin, und Libau, 1789.

Nomen editoris est Joerdens. Cæterum hæc editio non omnia continet odaria, nec eodem ordine, qui in reliquis, servato, immo nec codicis vaticani.

Anacreontis et Sapphus carmina græce. Recensuit notisque illustravit perpetuis ex optimis interpretibus, quibus et suas adjecit, Fredericus Gottlob Born, philos. doctor et professor publ. in universit. litter. lipsica, Lips. 1789.

Memoratur præterea Anacreon græce prodiisse, Florentiæ, Bruscagli, duodenis, paginarum 139. Editio rarissima, et Romæ in indicem librorum prohibitorum relata.

Inter minores Anacreontis editiones recenseri merentur:

Editiones glasguenses anni 1751, 1757 et 1777.

De Foppensii editione, quæ ea omittit quæ castas aures offendere potuissent, vide infra in versionibus.

Anacreonti quæ vulgo omnia tribuuntur carmina, in usum scholarum edita, Magdeburg. et Cothen. 1777.

Anacreonti quæ vulgo omnia tribuuntur carmina, in usum scholarum denuo edita, Magdeb. 1781.

Versiones latinæ.

De editoribus qui textum soluta oratione versum græco adposuerunt jam non loquor.

De Stephani versione supra diximus: continet illa odes 1, 2, 3, 4, 5, 9, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 19, 20, 23, 26, 28, 29, 31, 33, 34, 35, 37, 40, 43, 44, 45, 46, 47, 53, 55.

1556. Lutetiæ, apud Robertum Stephanum et Guil. Morellium prodierunt *Anacreontis Teii antiquissimi poëtæ lyrici Odæ, ab Helia Andræa latinæ factæ, ad clarissimum virum Petrum Montaureum, consiliarium et bibliothecarium regium*, octonis, cúm duabus Sapphus versionibus; præfixa Stephani editioni ejusdem anni; quæ versio anno ante separatim edita fuerat quaternis.

1651. Antuerpiæ prodierunt *Anacreontis Teii Carmina eodem versuum latinorum genere a variis expressa, operaque et studio Hadriani Foppens poëseos studiosi in gymnasio societatis Jesu Bruxellis recusa*, Sedenis, cum textu græco: pleræque versiones Stephani et Eliæ Andreæ.

1733. Londini prodierunt, in-12, *Anacreontis Teii Carmina, accurate edita, cum notis perpetuis et versione latina, numeris elegiacis paraphrastice expressa, etc.* a Jos. Trapp.

Carmen 14 Anacreontis imitatus est P. Crinitus in ode *de suo amore in Glyceren.*

Carmen 55 eodem metro versum legitur apud Junium *de Pictura veterum*, lib. III, cap. 1, parag. 10. Sed ex Eliæ Andreæ et Stephani versionibus videtur conflatum.

Carmen 19 versum exhibetur in commentar. ad Alciati Emblem., pag. 151; sed, si duos ultimos excipias versus, totum est Stephani.

Carmen 12 metro anacreont. ibid. pag. 312, vertit Cl. Minos *(Claude Mignaut)*.

Oden 3 vertit Sanadon, Carm. pag. 84; oden 40, pag. 86; oden 65, pag. 162.

Ode 2 expressa est in select. poëm. Anglor. latin. vol. II, pag. 126.

Carmen 37 elegis vertit Lectius poëm. pag. 43.

Carmen 51 elegis reddidit Jac. Phil. d'Orville, in critica vanno, p. 563.

Aliquot Anacreontis odas latino carmine reddidit P. Stephanus in *Epigramm. ex Antholog. Græcorum petitis, latine redditis*, Lugdun. 1593, pag. 89 et 90. Item P. d'Orville, in poëm. pag. 128 et sequent. et Vopiscus Horatius Ackerus, in

poëm. edit. secund. pag. 150 et seq. sed qui d'Orvillium potius quam Anacreontem vertit. Aliquot odas elegis expressit F. P. Burman, in Hoeufftii et Burmanni juvenil. pag. 76. Tertium et undecimum carmen vertit Jortin in lusib. poët.; secundum Maph. Barberinus poëm. pag. 137; decimum quintum et decimum septimum H. Grotius in versione Anthologiæ, pag. 509 et 510, quæ et hexametris vertit Jan. Secundus in epigrammatibus carm. ultimo.

Dordraci (an. 1795) prodiit Anacreontis paraphrasis elegiaca, auctore Cl. J. H. Hoeufft. Ejusdem tentamen alterum anno 1797, etiam Dordraci, in quo spirat Anacreon, cujus odaria totidem versibus et eodem metro latine reddita.

Versiones italicæ.

Italice versus est Anacreon a Cappore, Venet. 1670, in-12; Barth. Corsini, Par. 1672, in-12; Mich. Ang. Foragliani, in *Echo cortese*, Lucæ, 1680, in-12; a Seraphino Regnerio Maresio, Paris. 1693, in-8°, quam versionem, cum Bart. Corsini et abbatis Salvinii versionibus junctim edidit academia della Crusca; posterioris versio separatim prodiit Paris. 1695, in-12, et alia ejusdem, ibid. 1723, in-12; porro ab Alex. Marchetti, Lucæ, 1704, in-4°, a variis *(da vari)*, Mediolan. 1731, in-12, (sunt hi Nic. Stampa, Franc. Lorenzini, Joh.-Bapt. Ciapetti, Joh. Salvi, Dom. Petrosellini); a Paulo Rolli, Lond. 1739, in-8°; a Cidalmo Orio, Ven. 1753, in-8°; a Dom. Pompeato, 1754; Christoph. Ridolpho, Venet. 1736; a Pistogene Eleutherio (Justiniano Pagnini), Venet. 1766, in-8°; Cæs. Gaëttani, Rom. 1775, in-8°; Xaverio de Rogati Colle, 1782 et 1783, in-8°, 2 tom. Quinque harum versionum prodierunt cum textu et versione latina Barnesii, Venet. 1736, in-8°. Aliquot odæ italice versæ sunt in tomo primo delle *prose e rime di Ant. Conti*, Venet. 1739, in-4°, et in *rime di Carl. Mario Maggi*, Mediolani, 1668, in-8°, et in opusculo *Scherzi poëtici, o siano traduzione libere dal græco di dom. de Gattinara*, Brunov. 1784, in-8°. Ibidem, 1731, in-4°, prodierunt *Le Ode di Anacreonte, da varii illustri poëti nella italiana favella tradotte;* quinam autem auctores sint ignoro. Anonymi quoque versio prodiit Venet. 1742. Versiones italicæ in unum volumen collectæ prodierunt, Mediolani, 1727, in-8°, et Florentiæ, 1783.

Versiones hispanicæ.

Sexaginta octo Anacreontis carmina hispanice vertit Villegas, in opere quod inscribitur *Las Eroticas*, libro IV, Najera, 1717, in forma quam vocant quarta, et typis repetito 1774. Prodiit hæc quoque versio in *Parnaso Espannol*, Madr. 1710, in-8°, pag. 67 et seq. libri II.

Obras de Anacreónte, en verso castelliano, per D. Joseph Y. D. Bernabé Canga Argüelles. Madrid, 1795.

Versiones gallicæ.

Anacreontem gallice verterunt: Remy Belleau, Parisiis, 1556, in-12; quam versionem notis musicis adornavit Rich. Renvorsy 1559.

Ronsard, Paris, 1555, in-8°,

Anonymus *(Dufour)*, Paris. 1660, in-12.

Anna Fabri filia *(mad. Dacier)*, 1681, in-12.

Longepierre, Paris. 1684, in-12.

Ant. de la Fosse, Par. 1704, in-12.

Regnier des Marais, Parisiis, 1700, in-8°.

Franc. Gacon *(le Poëte sans fard)*, Rotterod. 1712.

Poinsinet de Sivry, cum Sapphus, Moschi, Bionis, Tyrtæi carminibus, Parisiis, 1758.

S... Parisiis, 1754, metrice, cum versione Dacieriæ, et comœdia *Anacreon* inscripta.

M... C... *(Moutonet de Clairfons)*, cum Sapphus, Bionis et Moschi carminibus, prosaice, Paphos (Paris.), 1773; et cum Musæo, item Theocriti idyll. Par. 1779, in-4°. et in-8°. cum figuris et 1781, in-8°, duobus vol. item Montibus *(à Mons)*, 1775, in-8°.

Gail, in Franciæ auditorio, græcæ litt. professor, Parisiis, Didot, cum figuris, an. reip. 2, in-18, gallice. *Idem*, græce et latine, in-8°.

Anonymus *(Anson)*, Par. 1795, in-12.

De Merard Saint-Just, Parisiis, floreali mense, an. reip. 6. Rarissima hæc editio, cujus sex et triginta solum exemplaria in vulgus prodiere.

Claudia Joanna, digna Chompreo patre filia *(de France)*, Paris. an. 6.

Roman...

Nonnullas nostri Anacreontis odas imitati sunt non sine laude varii scriptores, quas reperire est sparsas huc illuc in operibus quæ vocant *Almanach des Muses*, *Etrennes du Parnasse*.

Versiones anglicæ.

Anglice Anacreontem verterunt:

Th. Stanley, Lond. 1649 et 1651, in-fol. cum Moscho et Bione.

Abr. Cowley, in poëmatibus editis 1667, et Oxon, 1683, in-8°. Paraphrasis potius quam versio.

Addison, Lond. 1736, in-8°. Addisonio tamen hæc versio a plerisque non tribuitur, ut Catonis auctore indigna.

Anonymus, Cambr. 1761, in-12, cum Sappho, Bione, Moscho, et Musæo, quæ versio optima habetur.

D. N. Urquhart, Lond. 1787, in-8°.

Versiones germanicæ.

Germanice Anacreontem verterunt:

Casp. Ern. Trillerus, Nordhusæ, 1697, in-12, adjuncto textu græco.

Joh. Nic. Götz, cum notis, Francof. et Lip. 1746, in-8°, et Carlsruhæ, 1760, in-8°.

Joh. Henr. Fred. Meinecke, cum Sappho, eodem versuum genere, Lips. 1776, in-8°.

Sam. Fred. Gunth. Wahlius, Erfurti, 1783, in-8°, cum Sappho.

Anonymus, cum Bione et Moscho, Berolini, 1787, in-8°.

Joh. Fred. Degen, Onolsbäci (Anspach), 1782, et cum notis et textu græco, Alteburgi, 1787, in-8°. Omnium optima hæc versio habetur.

Fred. Guil. Gleim vertit Anacreontis odas 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 25, 28, 29, 30, 32, 34, 35, 37, 40, 41, 43, 44, 45, 48, 51, 57, et 58.

Car. Gul. Ramler germanice vertit odas 1, 2, 3, 4, 11, 16, 19, 20, 21, 24, 30, 33, 37, 40, 43, 44, 45, 46, 59 et 62.

Oden 9 imitatus est Schmidt in *der Poëtische Blumenlesung*, Götting. 1783, p. 199.

Odes 10 imitatio occurrit in *Leipz. Musen Almanach*, 1774, p. 144.

Oden 12 imitatus est Weisse, Scherzhafte Lieder, lib. II, cap. 5, et lib. VI, *Chloë an ihren Canarien vogel*. Ramler Blumenles, lib. IV, p. 335, *Hylas an seinen Hahn*. Lessing. I. Theil seiner Schriften, p. 95, et anonymus, in den Bremischen Beyträgen, t. II, p. 256.

Oden 15 imitatus est Lessing, t. I, p. 24.

Oden 21 interpretatus est Ramler, Lyr. Blumenlese, lib. V, p. 403.

Oden 23 imitatus est Schmidt in der poët. Blumenlese, Götting. 1783, p. 7.

Oden 40 imitatus est Cronegk *gedichte 2 band. p.* 240. Lessing, t. I, p. 71.

Oden 11 imitatus est idem, tom. I, p. 96.

Oden 43 vertit anonymus *Anmerkingen über den Anacreon*, Lips. 1770, p. 70. (An Schneider?)

Ode 2 germanice versa est in den Beyträgen zur kritischen geschichte der Teütsche Poësie, lib. II, p. 160.

Oden 16 imitatus est Uz.

Oden 19 imitatus est Lessing, t. I, p. 93.

Odes 22 versio apparet in *die Anmerkingen*, etc., supra laudatis, p. 128.

Oden 23 imitatus est Lessing in carmine: *Gestern Brüder, etc.*, et auctor *des Versuchs in Scherzhaften Liedern* in ode *an den Tod*.

Præterea nonnullas Anacreontis odas, in carminum suorum collectionibus, a me non visis, imitati sunt C. W. Muller, Lud. Frid. Hudemann, Hamburgi, 1732, in-8°; Conrad. Gotl. Anton *in Seine Treue Ubersetzungen, hebraischer, griechischer und lat. gedichte*, Lips. 1772, in-8°; anonymus in tomo I *des Taschenbüches für Dichter;* Comes de Stolberg, Lips. 1779, in-8°, et Hamburgi, 1782, et Schlichting, Wittemberg, 1789.

Versio belgica.

Belgice Anacreontem, suppletis fragmentis, imitatus est G. Kempher, Alcmariæ, 1726. Versiones numero sunt centum, præter additum Theocriti idyllium in mortem Adonidis.

FINIS.

TABLE.

ODE		page
I.	Sur sa lyre,	3
II.	Sur les femmes,	*ibid.*
III.	L'Amour mouillé,	5
IV.	Sur lui-même,	7
V.	Sur la rose,	9
VI.	Sur une orgie,	11
VII.	Sur l'Amour,	*ibid.*
VIII.	Sur un songe,	13
IX.	La colombe,	15
X.	Sur un Amour de cire,	17
XI.	Sur lui-même,	19
XII.	Sur une hirondelle,	*ibid.*
XIII.	Sa fureur,	21
XIV.	Sur l'Amour,	*ibid.*
XV.	Ses goûts,	23
XVI.	Sur lui-même,	25
XVII.	Sur une coupe d'argent,	*ibid.*
XVIII.	Sur le même sujet,	27
XIX.	Qu'il faut boire,	29
XX.	A sa maîtresse,	*ibid.*
XXI.	Sur sa soif,	31
XXII.	A Bathylle,	33
XXIII.	Sur l'or,	*ibid.*
XXIV.	Sur lui-même,	35
XXV.	Son amour pour le vin,	*ibid.*
XXVI.	Sur le même sujet,	37
XXVII.	Sur lui-même,	*ibid.*
XXVIII.	Sur sa maîtresse,	39
XXIX.	Portrait de Bathylle,	41
XXX.	L'Amour enchaîné par les Muses,	45
XXXI.	Fureur bachique,	47
XXXII.	Ses amours,	*ibid.*
XXXIII.	Sur le même sujet,	51
XXXIV.	A une jeune fille,	*ibid.*
XXXV.	Jupiter taureau,	53
XXXVI.	Sur les plaisirs de la vie,	*ibid.*
XXXVII.	Le printemps,	55
XXXVIII.	Sur le reproche qu'on lui faisoit de sa vieillesse,	57
XXXIX.	Les plaisirs du buveur,	*ibid.*
XL.	L'Amour piqué par une abeille,	59
XLI.	Sur un repas,	61
XLII.	Ce qu'il aime le plus,	63
XLIII.	La cigale,	65
XLIV.	Le songe,	67
XLV.	Les fleches de l'Amour,	69
XLVI.	Imprécation contre l'argent,	*ibid.*
XLVII.	Le vieillard de belle humeur,	71
XLVIII.	A Bacchus,	*ibid.*
XLIX.	Vénus anadyomene,	73
L.	La vendange,	75
LI.	L'éloge de la rose,	77
LII.	Qu'il se plaît avec la jeunesse,	81
LIII.	Sur les amants,	83
LIV.	Sur l'or,	*ibid.*
LV.	Sur le printemps,	89
LVI.	Sur sa vieillesse,	91
LVII.	Sur de douces orgies,	*ibid.*
LVIII.	Sur l'Amour,	93
LIX.	Hymne à Diane,	*ibid.*
LX.	A une cavale indomtée,	95
LXI.	Sur Anacréon,	*ibid.*
LXII.	Sa joie dans un festin,	97
LXIII.	Tableau de bacchanales,	*ibid.*
LXIV.	La Mort d'Adonis,	99

page
Fragments, 105 *et suiv.*
Notes critiques sur les odes et fragments, 140 *et suiv.*
Dissertation sur les thiases des anciens, 178
Observations sur les grandes parties de la musique et de la poésie chantée, 188
Index des éditions d'Anacréon, 197

FIN DE LA TABLE.

ODE Iere.
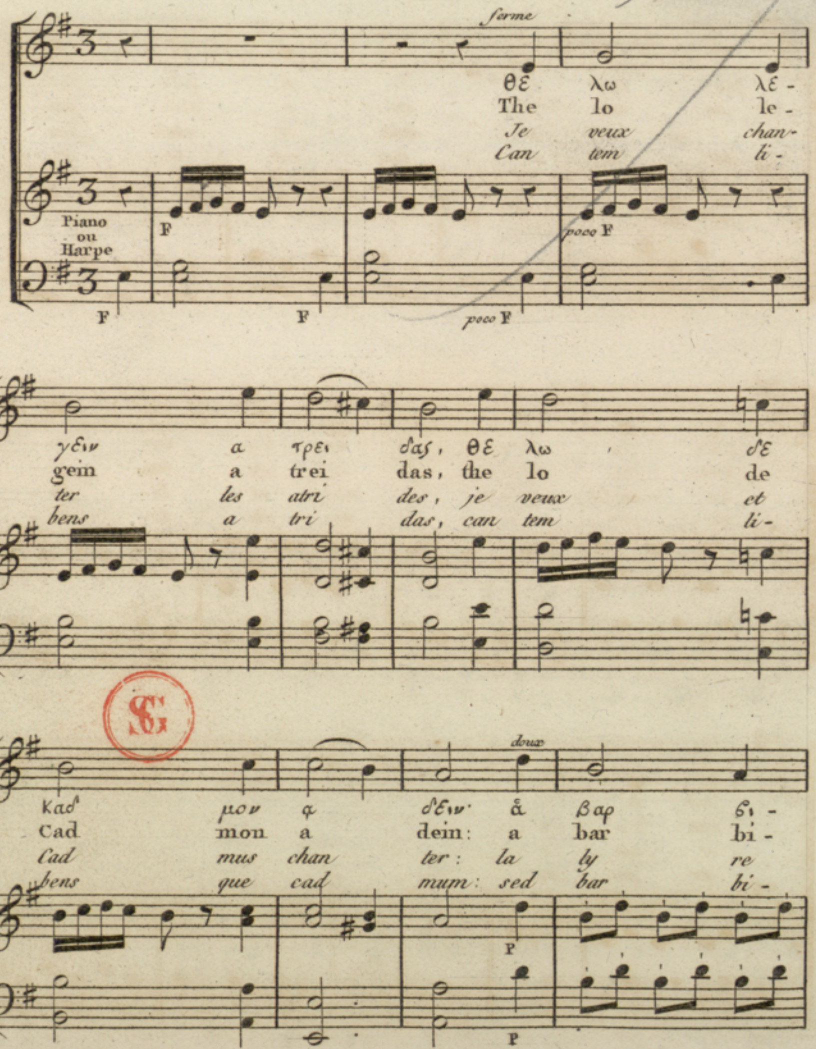
Sur la lyre D'anacréon
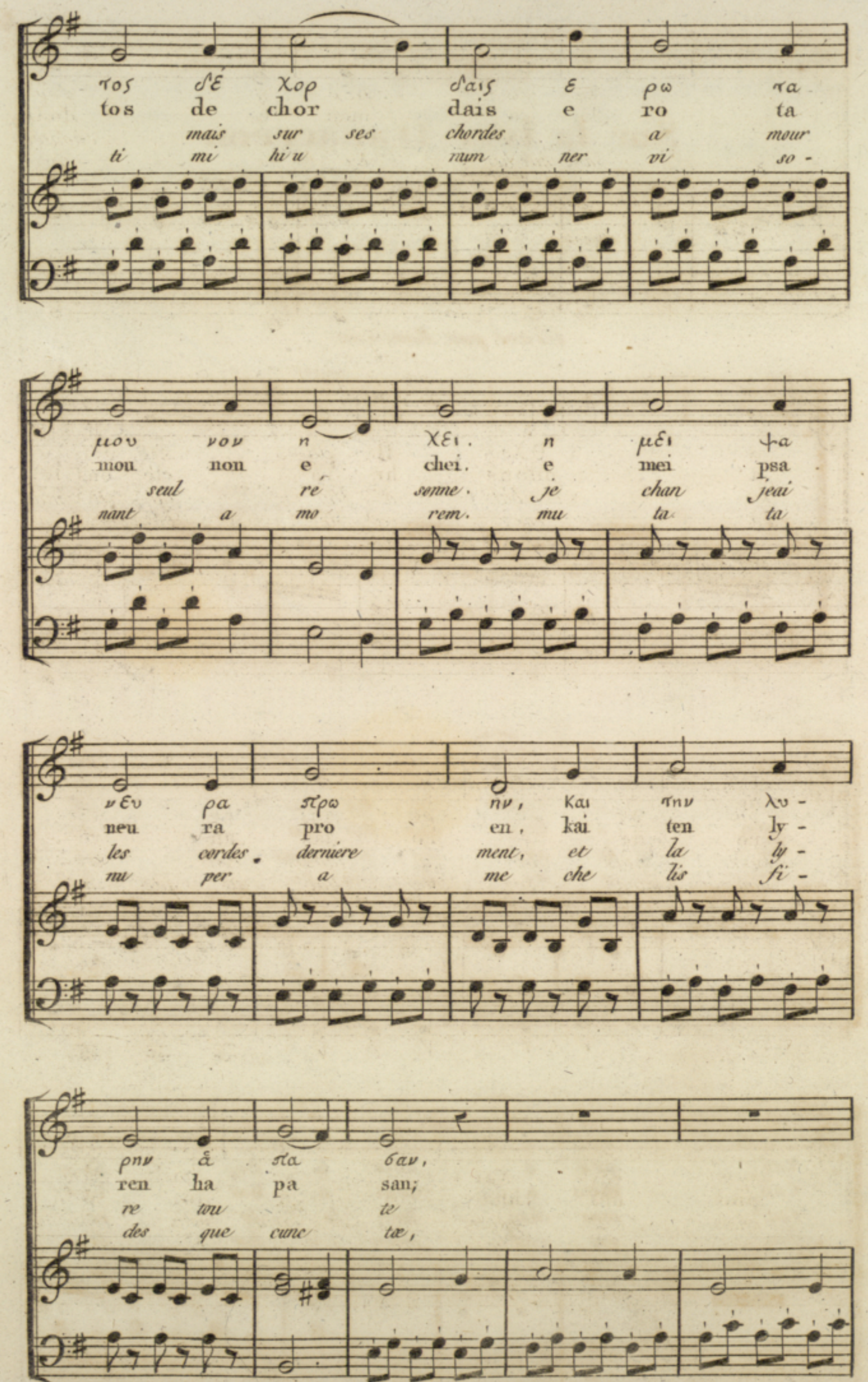
MISE EN MUSIQUE
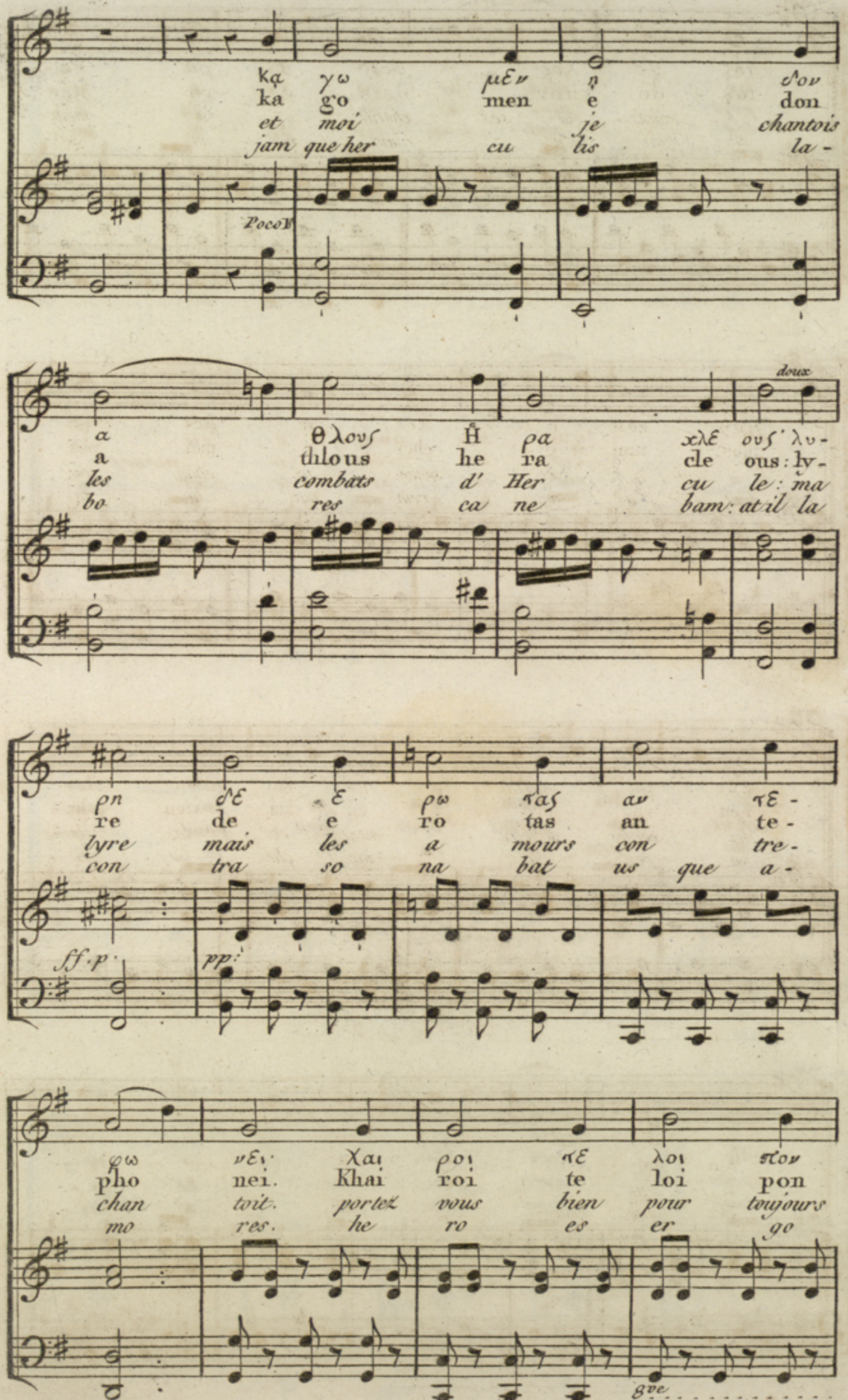
Par **LESUEUR,**
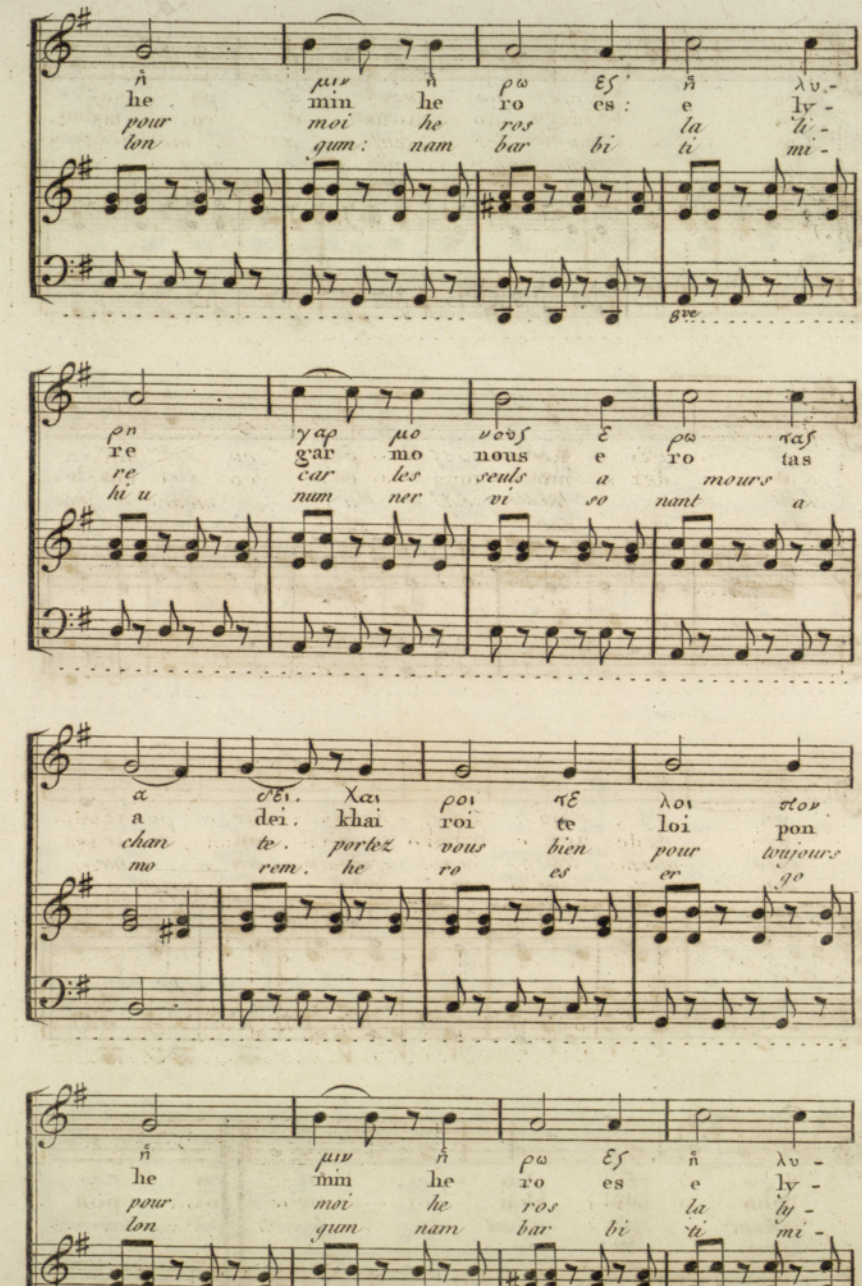
Du Conservatoire de Musique.

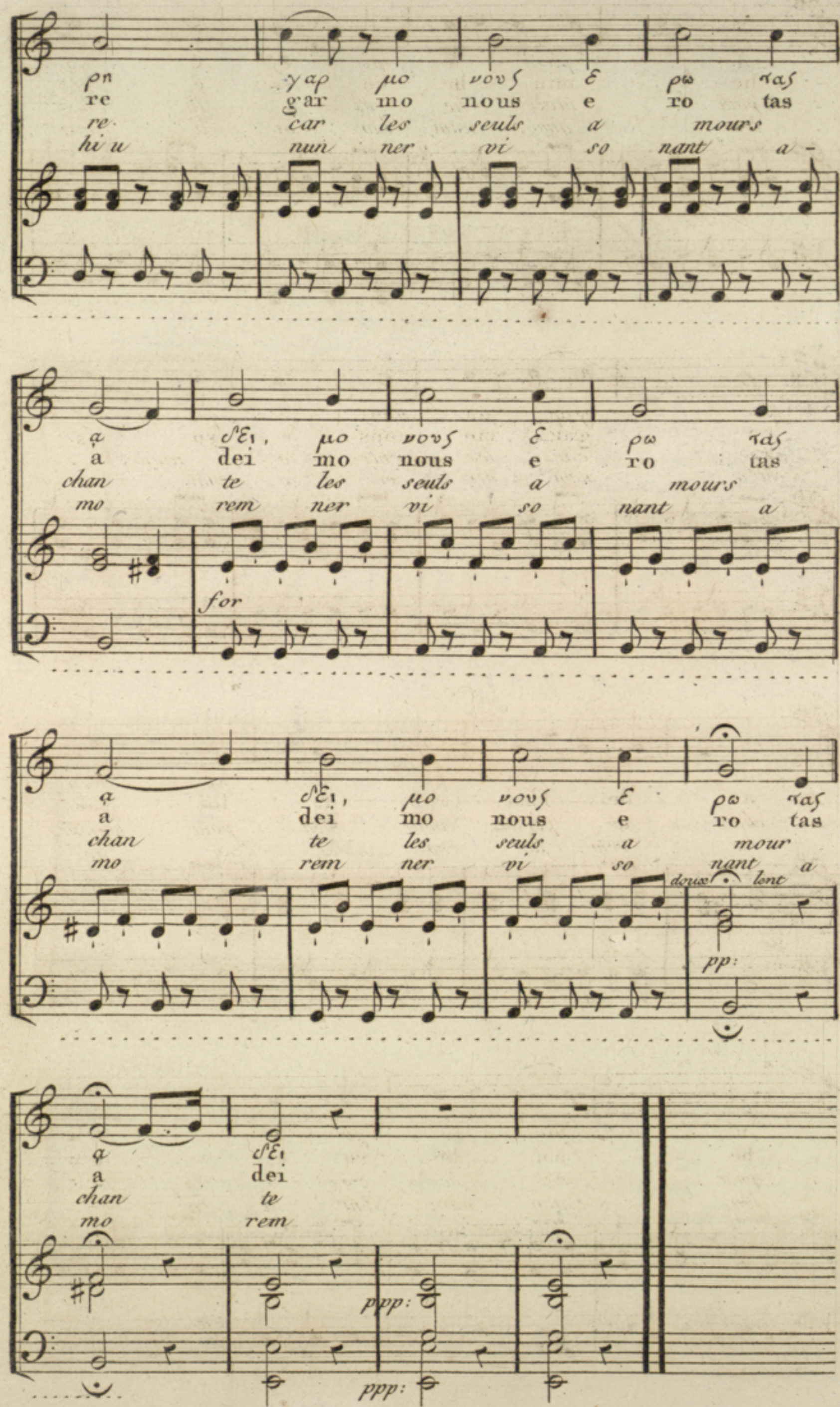
Gravé par Rousseau




τος δέ χορ δαις ε ρω τα
tos de chor dais e ro ta
mais sur ses chordes a mour
ti mi hi u num ner vi so-
μου νον η χει. η μει ψα
mou non e chei. e mei psa
seul ré sonne. je chan geai
nant a mo rem. mu ta ta
νευ ρα προ ην, και την λυ-
neu ra pro en, kai ten ly-
les cordes derniere ment, et la ly-
nu per a me che lis fi-
ρην ἅ πα σαν,
ren ha pa san;
re tou te
des que cunc tæ,


κα γω μεν η δον
ka go men e don
et moi je chantois
jam que her cu lis la-
Poco F
doux
α θλους Ἡ ρα κλε ους λυ-
a thlous he ra cle ous: ly-
les combats d' Her cu le: ma
bo res ca ne bam: at il la
ρη δε ε ρω τας αν τε-
re de e ro tas an te-
lyre mais les a mours con tre-
con tra so na bat us que a-
ff. p.
pp:
φω νει. Χαι ροι τε λοι πον
pho nei. Khai roi te loi pon
chan toit. portez vous bien pour toujours
mo res. he ro es er go
8ve


ἡ μιν ἡ ρω ες ἡ λυ-
he min he ro es : e ly-
pour moi he ros la li-
lon gum : nam bar bi ti mi-
ρη γαρ μο νους ε ρω τας
re gar mo nous e ro tas
re car les seuls a mours
hi u num ner vi so nant a
α δει. Χαι ροι τε λοι πον
a dei. khai roi te loi pon
chan te. portez vous bien pour toujours
mo rem. he ro es er go
ἡ μιν ἡ ρω ες ἡ λυ-
he min he ro es e ly-
pour moi he ros la ly-
lon gum nam bar bi ti mi-


ρη γαρ μο νους ε ρω τας
re gar mo nous e ro tas
re car les seuls a mours
hi u nun ner vi so nant a-
α δει, μο νους ε ρω τας
a dei mo nous e ro tas
chan te les seuls a mours
mo rem ner vi so nant a
for
α δει, μο νους ε ρω τας
a dei mo nous e ro tas
chan te les seuls a mour
mo rem ner vi so nant a
doux
lent
pp:
α δει
a dei
chan te
mo rem
ppp:
ppp:

L'AMOUR MOUILLÉ

IIIme.

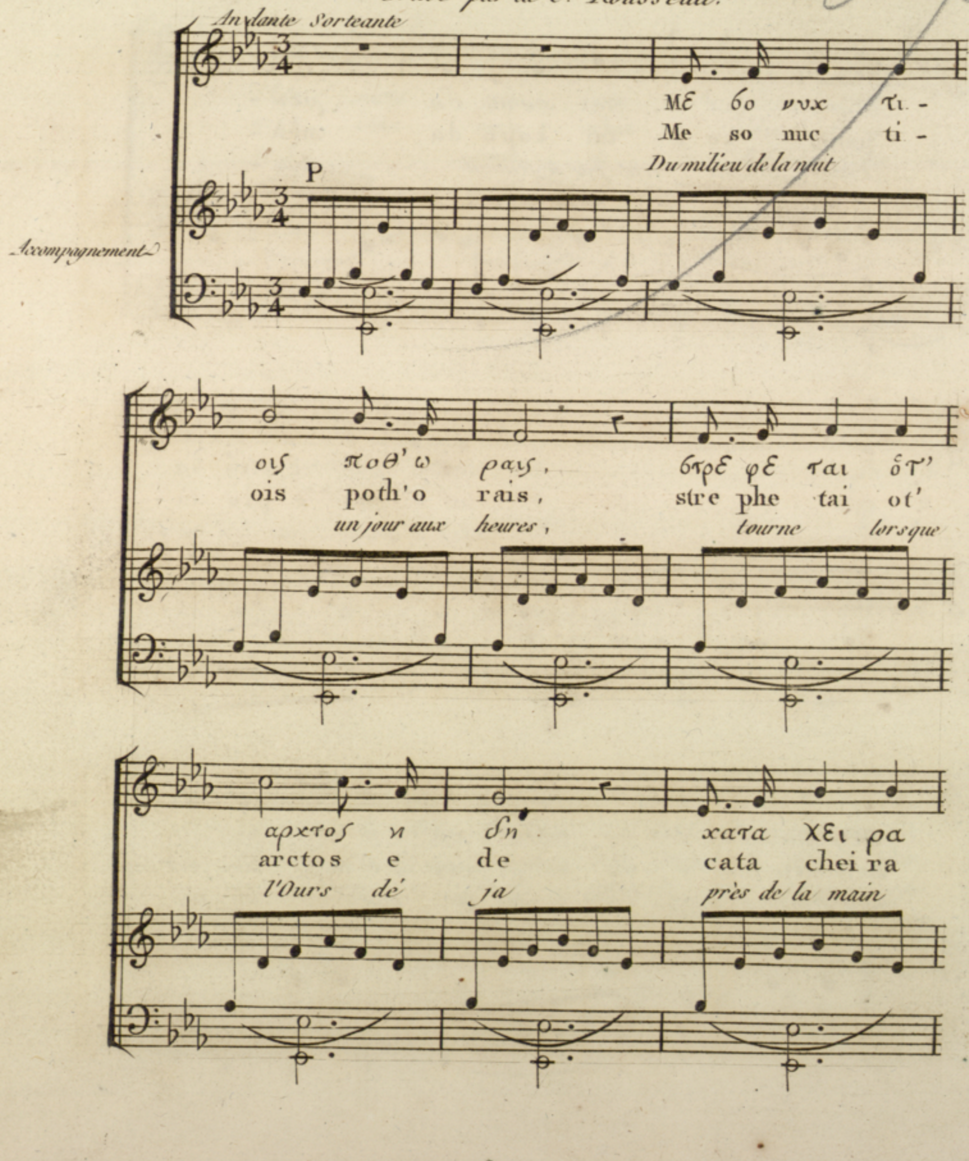
Ode Grecque D'anacréon
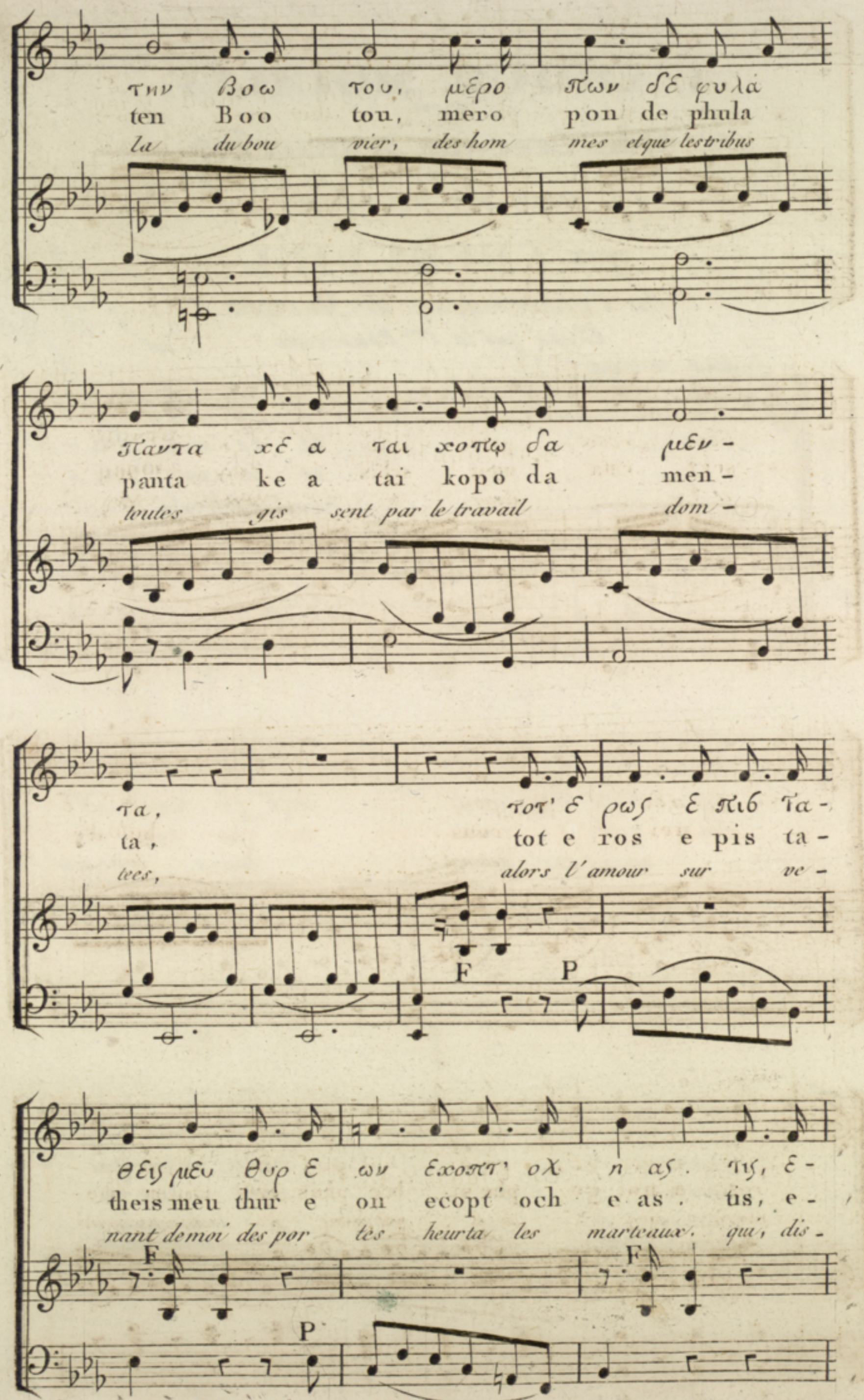
MISE EN MUSIQUE
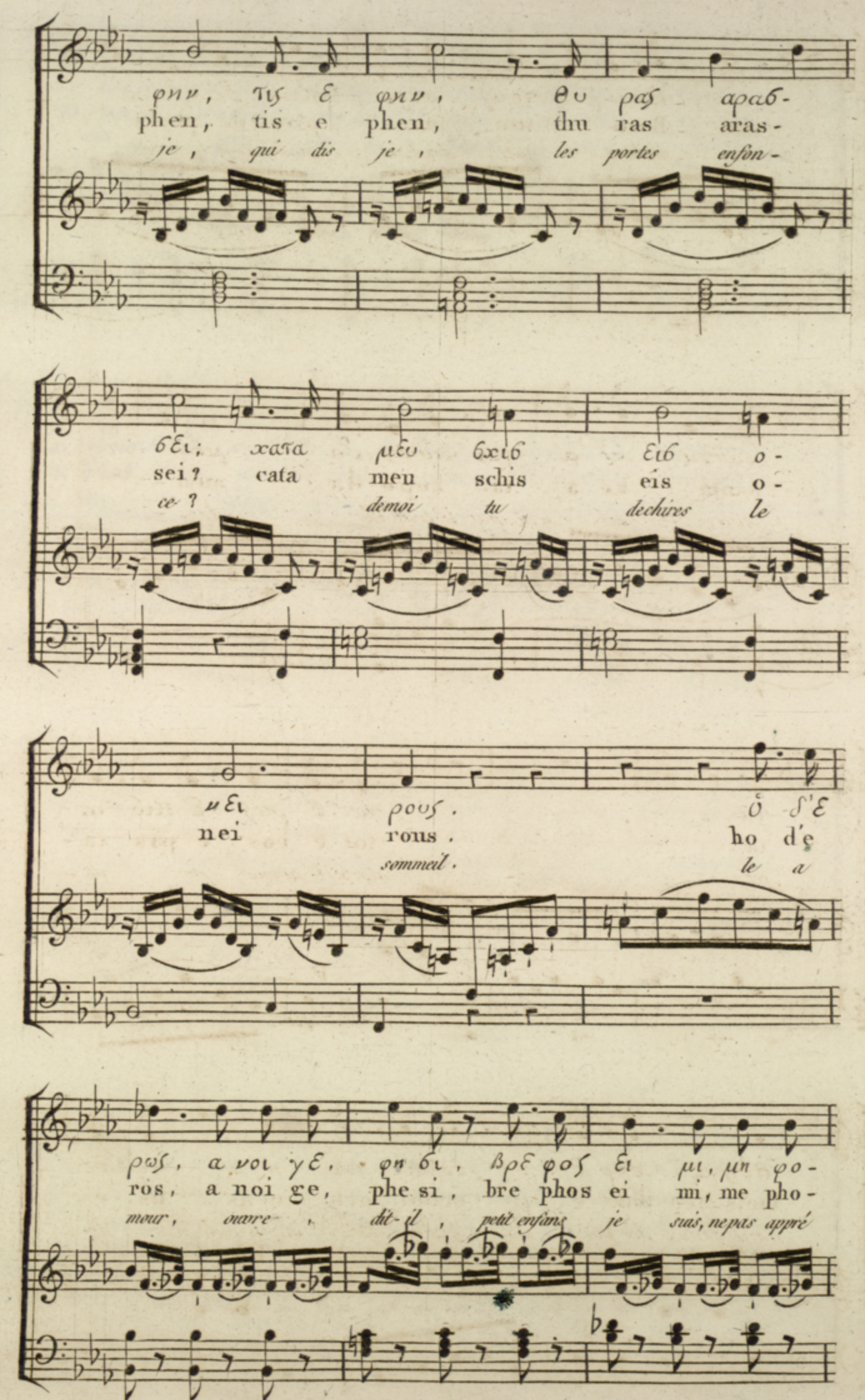
par CHÉRUBINI,
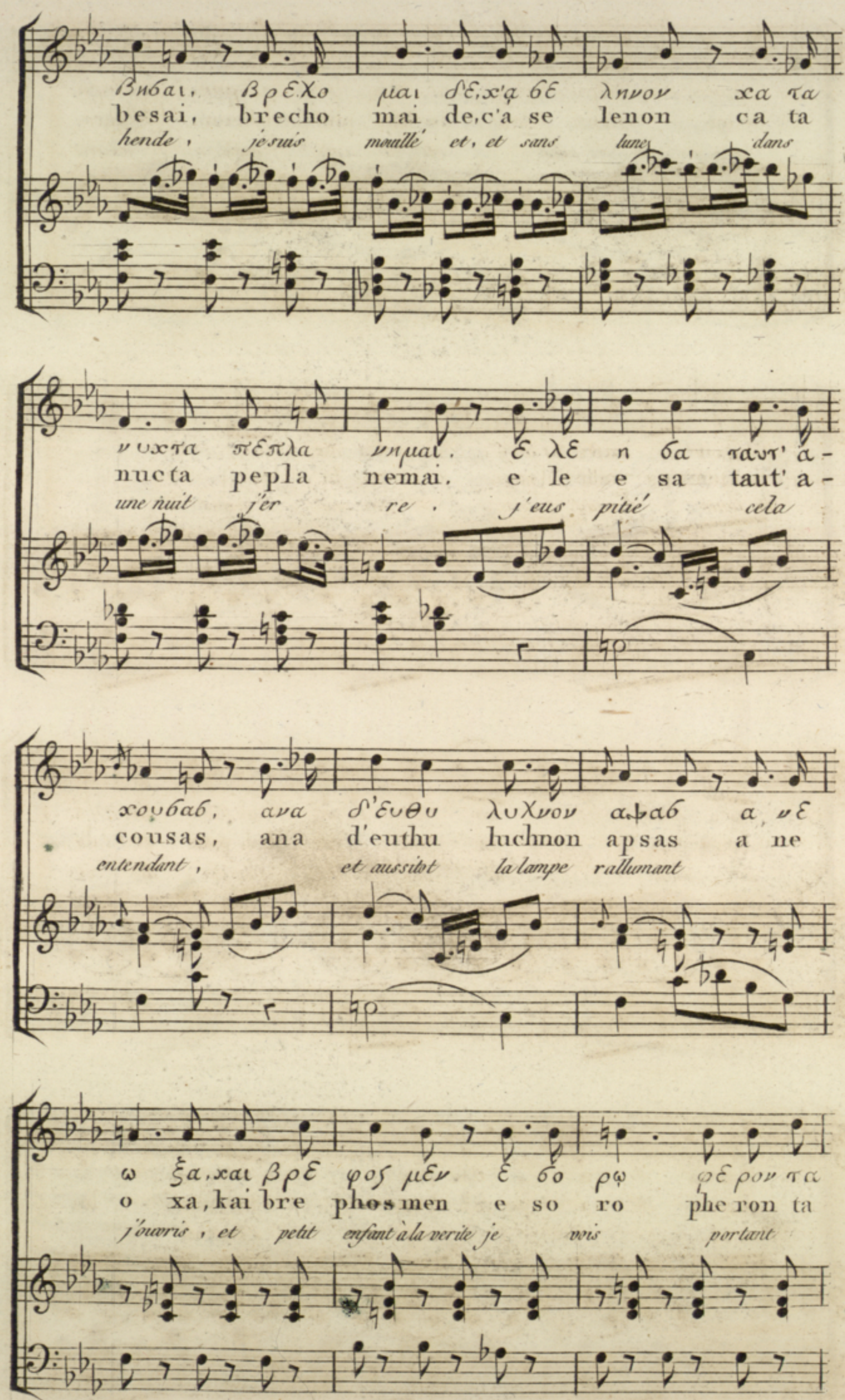
Du Conservatoire de Musique

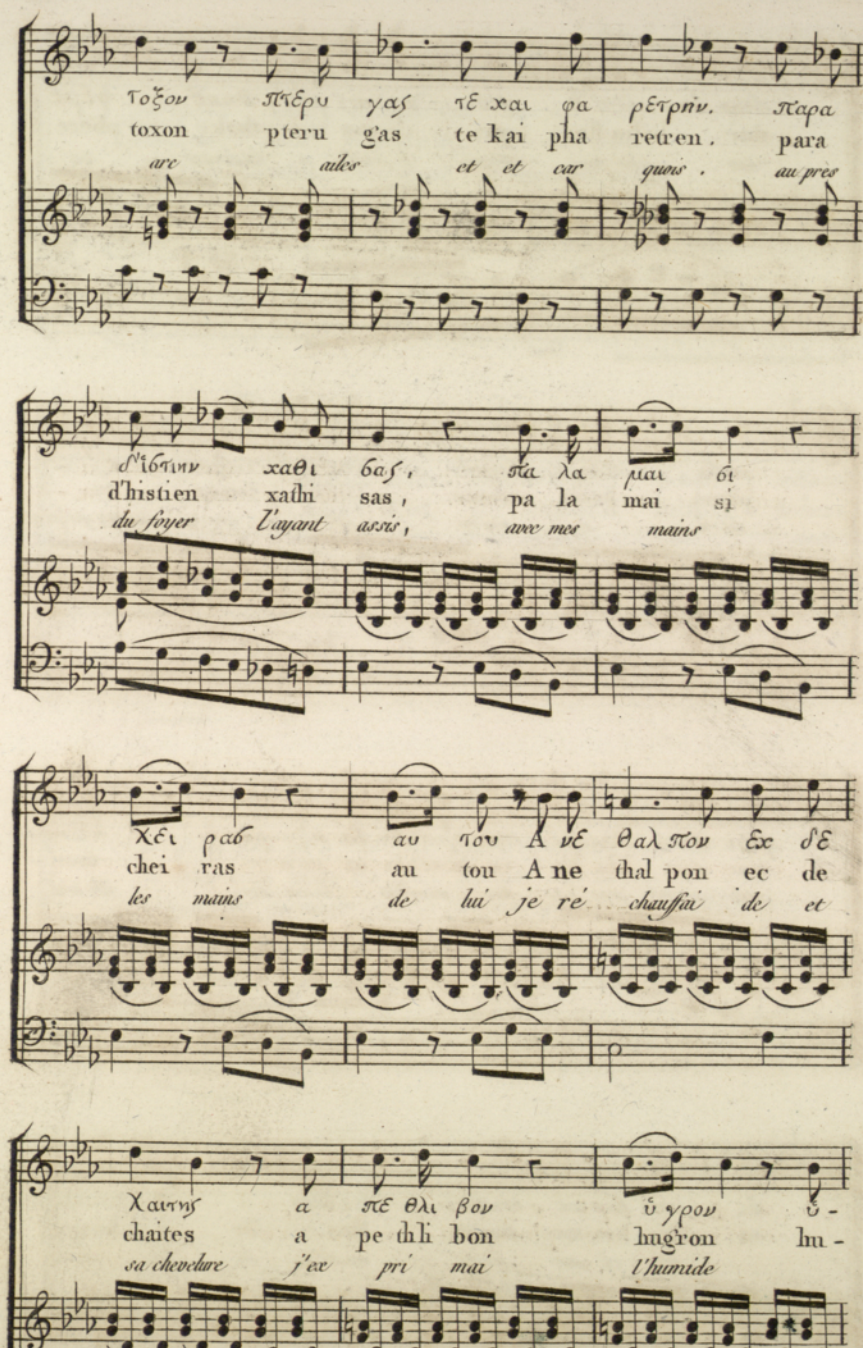
Gravé par la C^ene Rousseau.
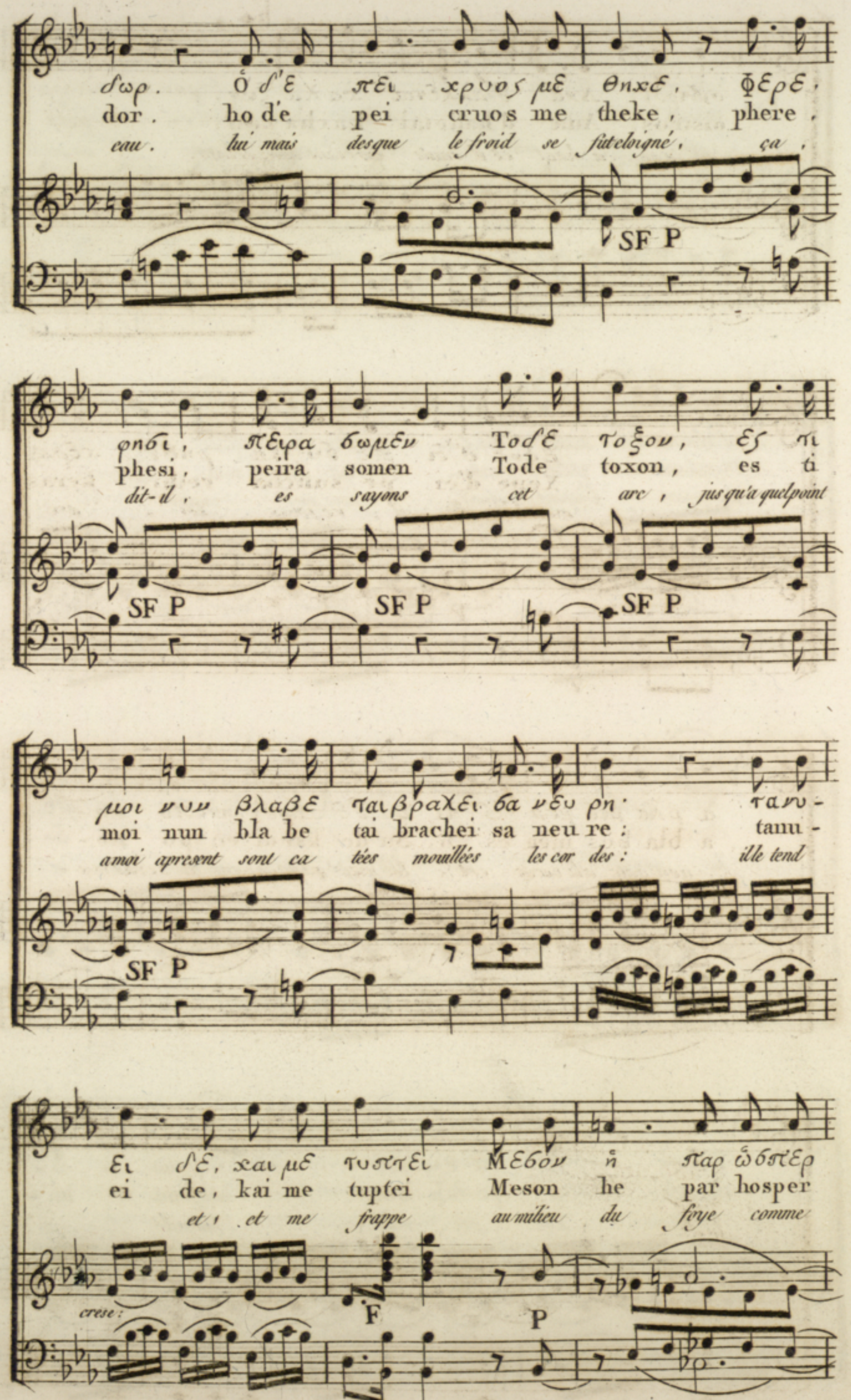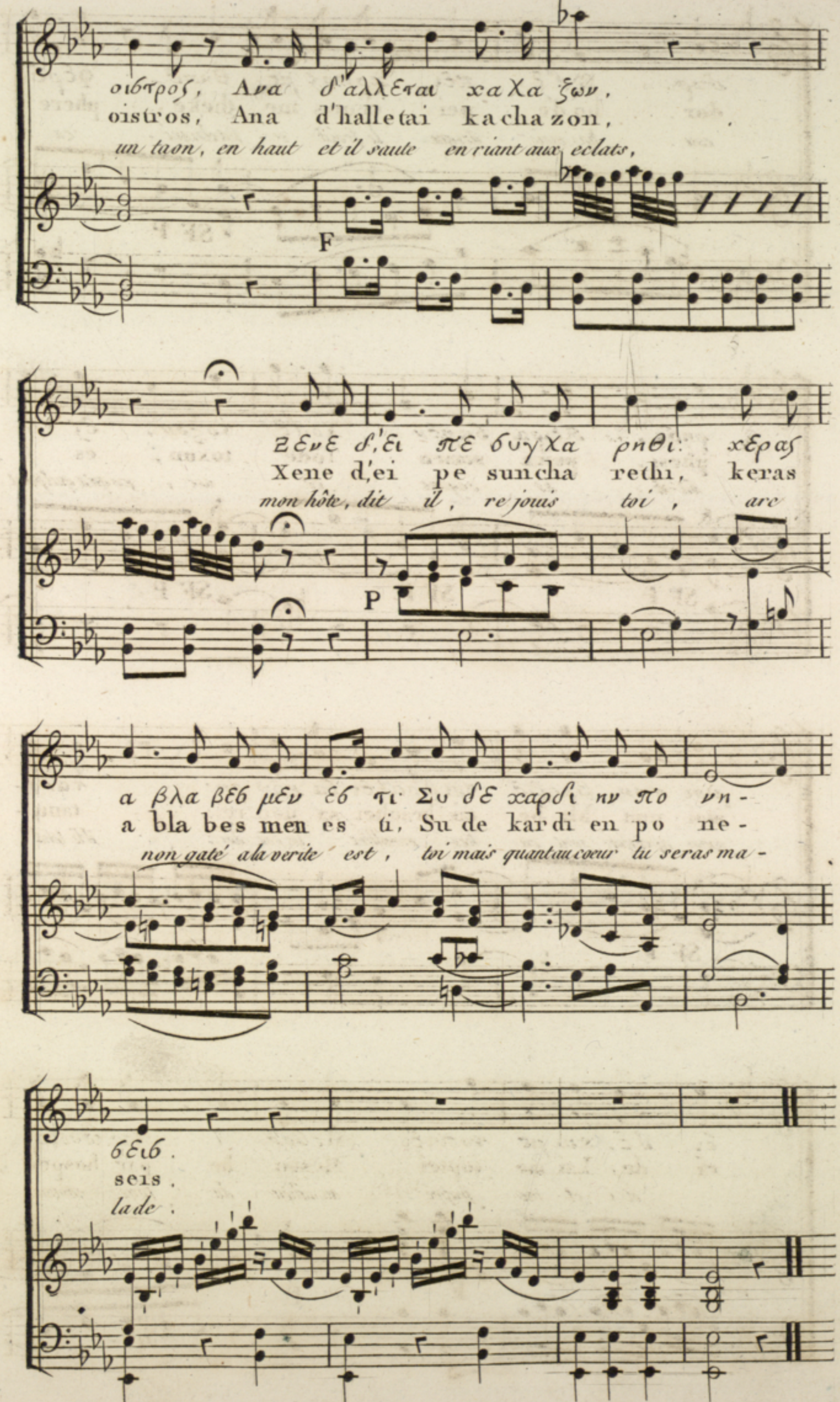



την βοω του, μερο πων δε φυλα
ten Boo tou, mero pon de phula
la du bou vier, des hom mes et que les tribus
παντα κε α ται κοπω δα μεν -
panta ke a tai kopo da men-
toutes gis sent par le travail dom -
τα, τοτ' ε ρως ε πις τα-
ta, tot e ros e pis ta-
tees, alors l'amour sur ve -
θεις μευ θυρ ε ων εκοπτ' οχ η ας. τις, ε-
theis meu thur e ou ecopt' och e as. tis, e-
nant de moi des por tes heurta les marteaux, qui, dis-


φην, τις ε φην, θυ ρας αρασ-
phen, tis e phen, thu ras aras-
je, qui dis je, les portes enfon-
σει; κατα μευ σχισ εισ ο-
sei? cata meu schis eis o-
ce? demoi tu dechires le
νει ρους. ὁ δ'ε
nei rous. ho d'e
sommeil. le a
ρως, α νοι γε. φη σι, βρε φος ει μι, μη φο-
ros, a noi ge, phe si, bre phos ei mi, me pho-
mour, ouvre, dit-il, petit enfans je suis, ne pas appré


βησαι, βρεχο μαι δε,χ'α σε λήνον κα τα
besai, brecho mai de,c'a se lenon ca ta
hende, je suis mouillé et, et sans lune dans
νυκτα πεπλα νημαι. ε λε η σα ταυτ' α-
nucta pepla nemai. e le e sa taut' a-
une nuit j'er re. j'eus pitié cela
κουσας, ανα δ'ευθυ λυχνον αψας α νε
cousas, ana d'euthu luchnon apsas a ne
entendant, et aussitot la lampe rallumant
ω ξα, και βρε φος μεν ε σο ρω φε ρον τα
o xa, kai bre phos men e so ro phe ron ta
j'ouvris, et petit enfant à la verite je vois portant

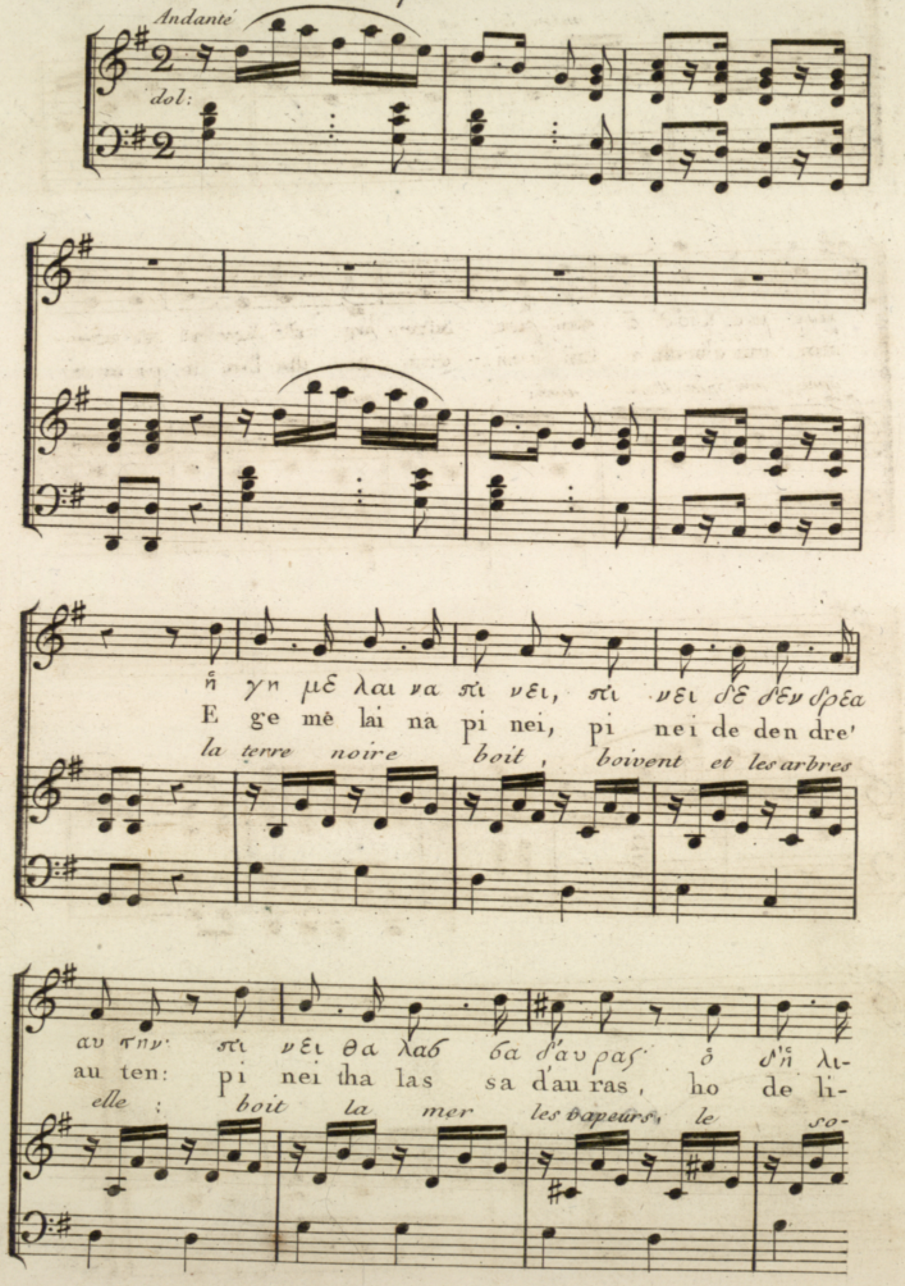

Τοξον πτερυ γας τε και φα ρετρην. παρα
toxon pteru gas te kai pha retren. para
arc ailes et et car quois. au pres
δ'ιστιην καθι σας, πα λα μαι σι
d'histien xathi sas, pa la mai si
du foyer l'ayant assis, avec mes mains
χει ρας αυ του Α νε θαλ πον εκ δε
chei ras au tou A ne thal pon ec de
les mains de lui je ré chauffai de et
Χαιτης α πε θλι βον ὑ γρον ὑ-
chaites a pe thli bon hugron hu-
sa chevelure j'ex pri mai l'humide
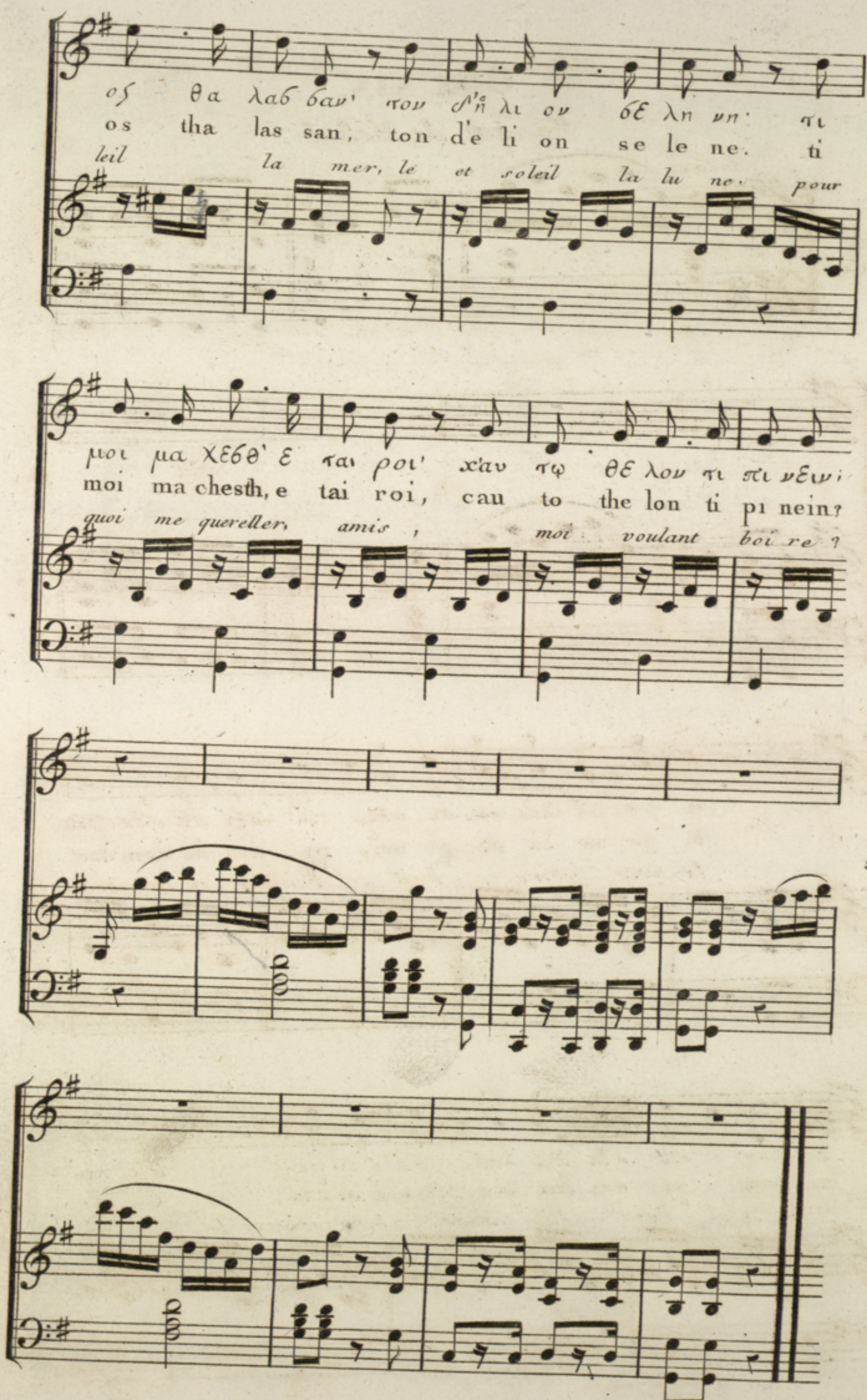

δωρ. ὁ δ'ε πει χρυος με θηκε, φερε,
dor. ho d'e pei cruos me theke, phere,
eau. lui mais des que le froid se fut eloigné, ça,
φησι, πειρα σωμεν Τοδε τοξον, ες τι
phesi, peira somen Tode toxon, es ti
dit-il, es sayons cet arc, jusqu'a quel point
moi nun bla be tai brachei sa neu re: tanu-
amoi apresent sont ca tées mouillées les cor des: ille tend
ει δε, και με τυπτει Μεσον ἡ παρ ὡσπερ
ei de, kai me tuptei Meson he par hosper
et, et me frappe au milieu du foye comme
SF P
cresc:
F
P


οιϛτρος, Ανα δ'αλλεται καχαζων,
oistros, Ana d'halletai kachazon,
un taon, en haut et il saute en riant aux eclats,
F
ξενε δ'ει πε συγχαρηθι: κερας
Xene d'ei pe suncha rethi, keras
mon hôte, dit il, re jouis toi, arc
P
α βλα βες μεν ες τι Συ δε καρδι ην πο νη-
a bla bes men es ti, Su de kardi en po ne-
non gaté à la verite est, toi mais quant au coeur tu seras ma-
σεις.
seis.
lade.

ODE XIX.ᴱ

Musique de Méhul.





Gravé par Rousseau

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE

XLme.

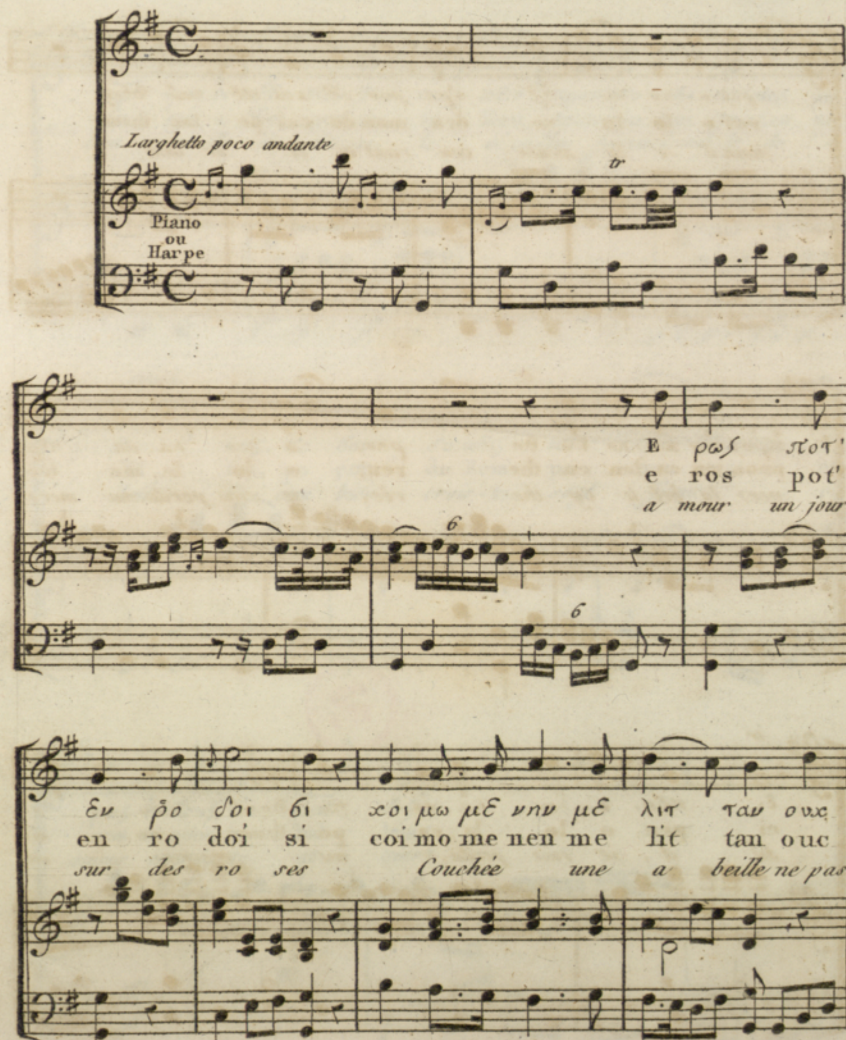
Ode Grecque D'anacréon

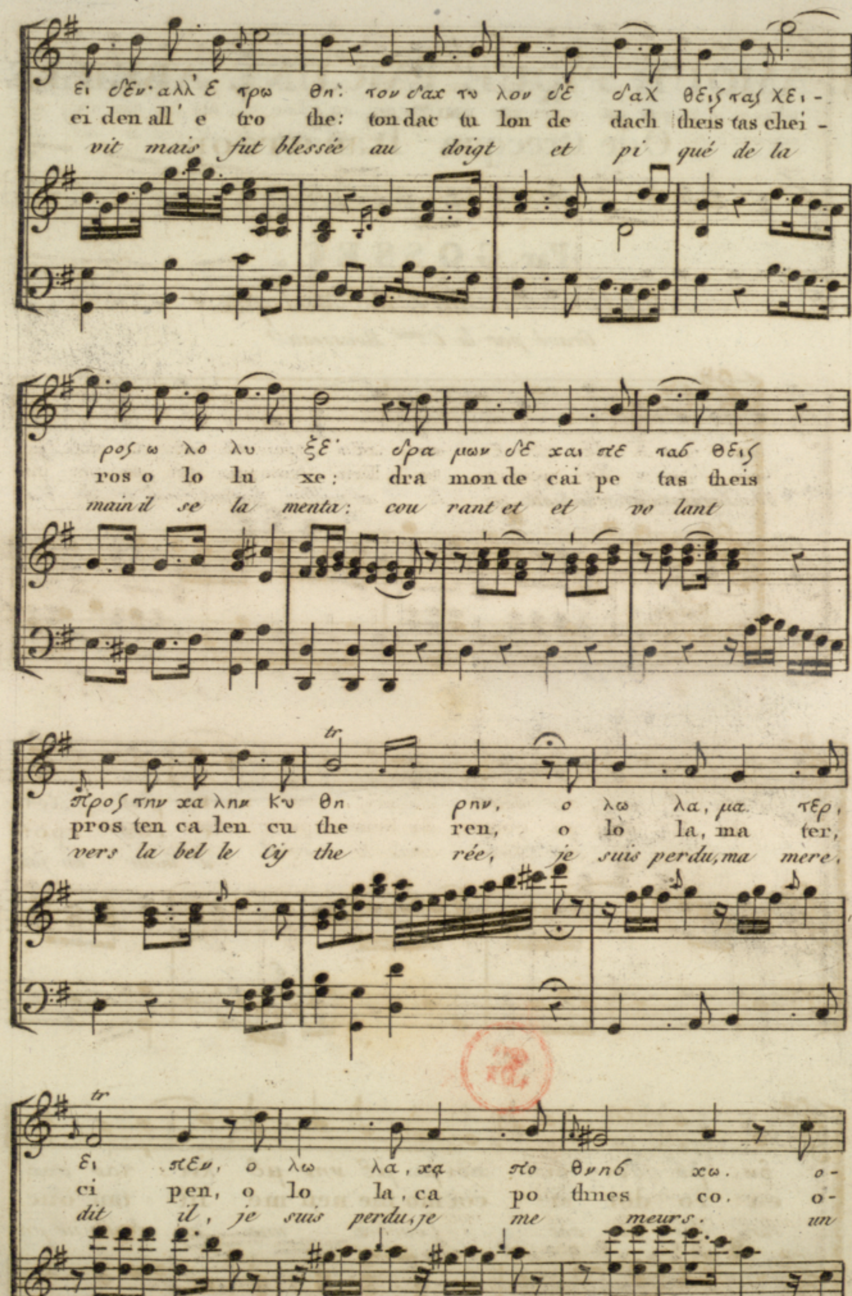
MISE EN MUSIQUE

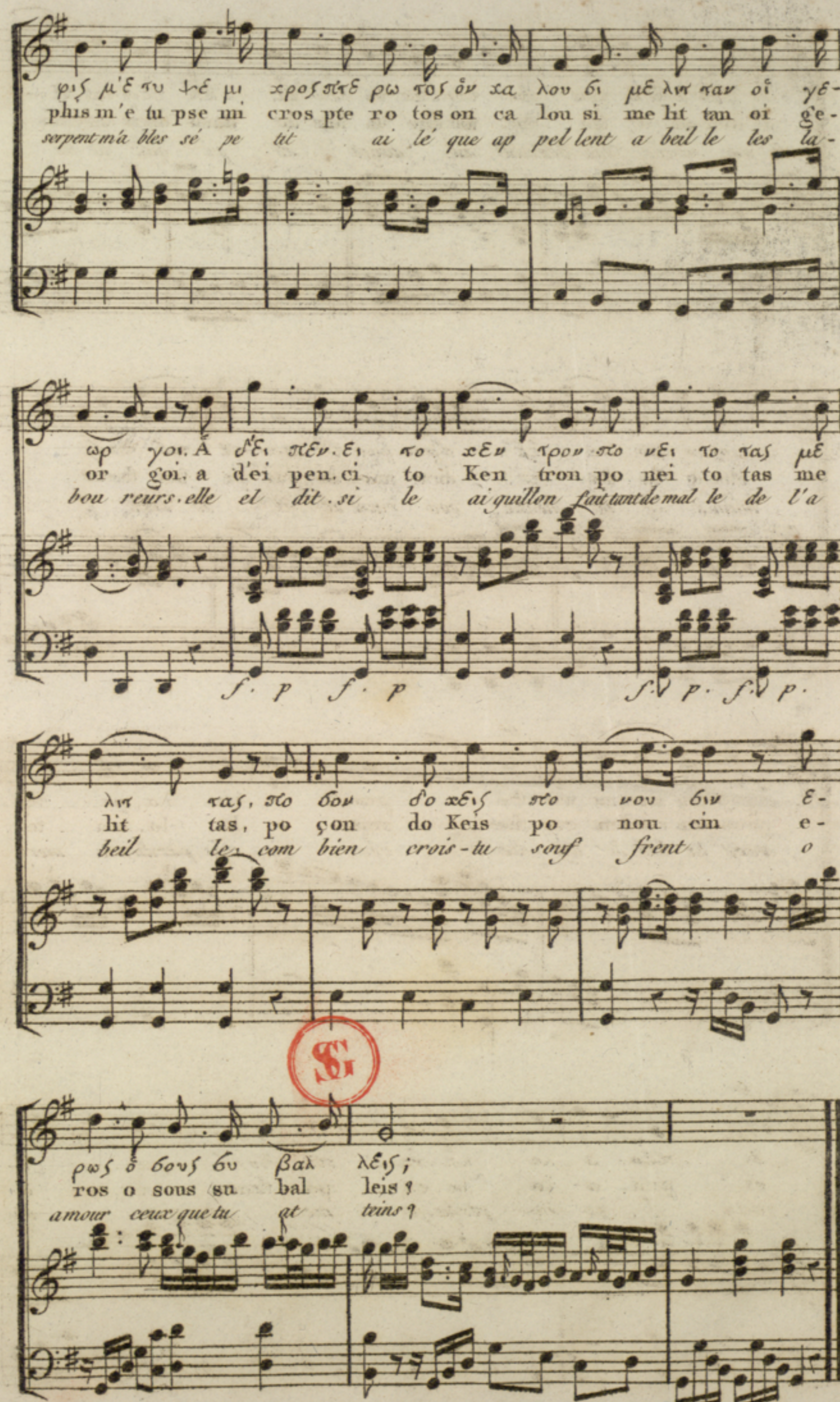
Par GOSSEC,

Du Conservatoire de Musique.

Gravé par la C^enne Rousseau




ει δεν· αλλ' ε τρω θη: τον δαχ τυ λον δε δαχ θεις τας χει -
ei den all' e tro the: ton dac tu lon de dach theis tas chei -
vit mais fut blessée au doigt et pi qué de la
ρος ω λο λυ ξε· δρα μων δε και πε τας θεις
ros o lo lu xe: dra mon de cai pe tas theis
main il se la menta: cou rant et et vo lant
προς την κα λην κυ θη ρην, ο λω λα, μα τερ,
pros ten ca len cu the ren, o lò la, ma ter,
vers la bel le Cy the rée, je suis perdu, ma mere,
ει πεν, ο λω λα, κα πο θνησ κω. ο-
ci pen, o lo la, ca po thnes co. o-
dit il, je suis perdu, je me meurs. un


φις μ'ε τυ ψε μι χροσ πτε ρω τος ὃν κα λου σι με λιτ ταν οἱ γε-
phis m'e tu pse mi cros pte ro tos on ca lou si me lit tan oi ge-
serpent m'a bles sé pe tit ai lé que ap pel lent a beil le les la-
ωρ γοι. Α δ'ει πεν. ει το κεν τρον πο νει το τας με
or goi. a d'ei pen. ci to Ken tron po nei to tas me
bou reurs. elle et dit. si le ai guillon fait tant de mal le de l'a
λιτ τας, πο σουν δο κεις πο νου σιν ε-
lit tas, po çon do Keis po nou cin e-
beil le, com bien crois-tu souf frent o
ρως ὁ σους συ βαλ λεις;
ros o sous su bal leis ?
amour ceux que tu at teins ?
f. p f. p f. p. f. p.